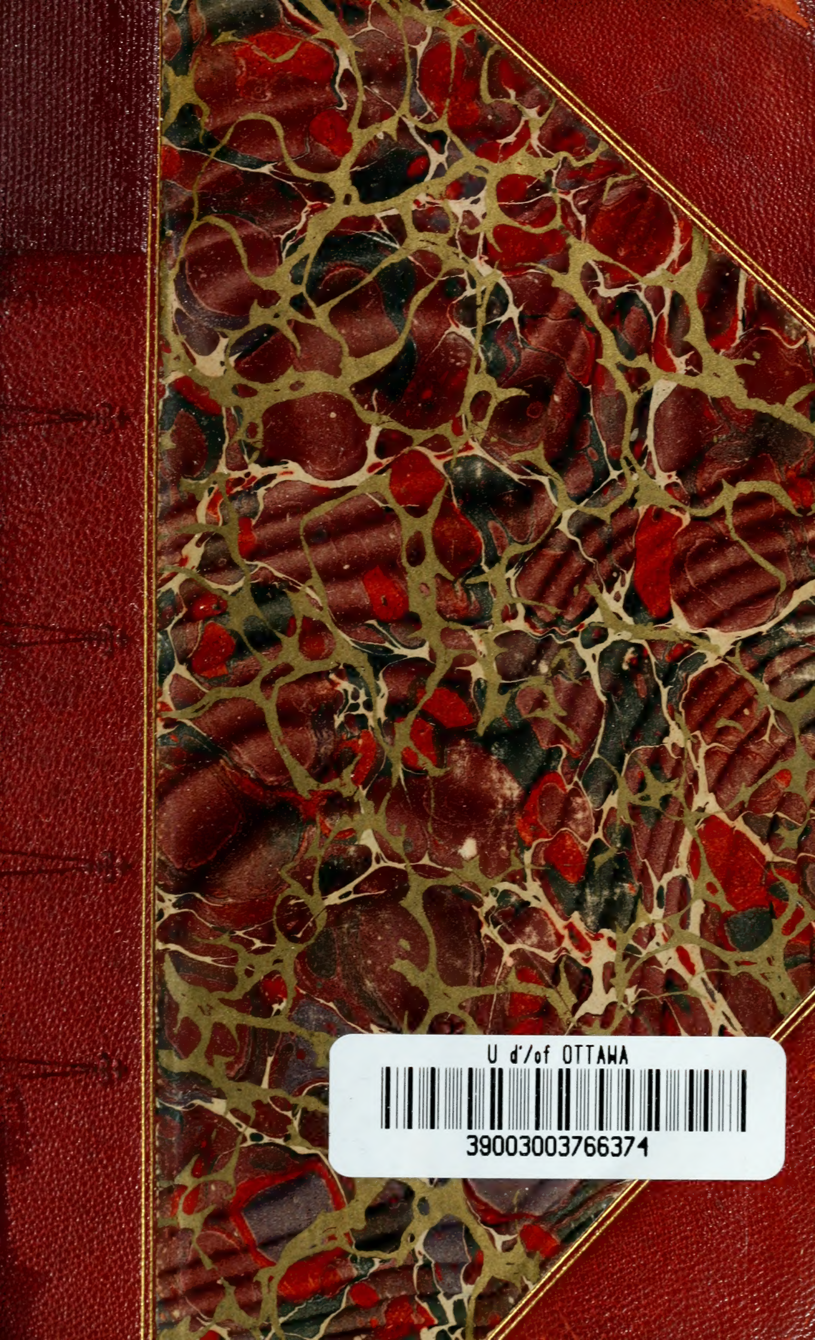
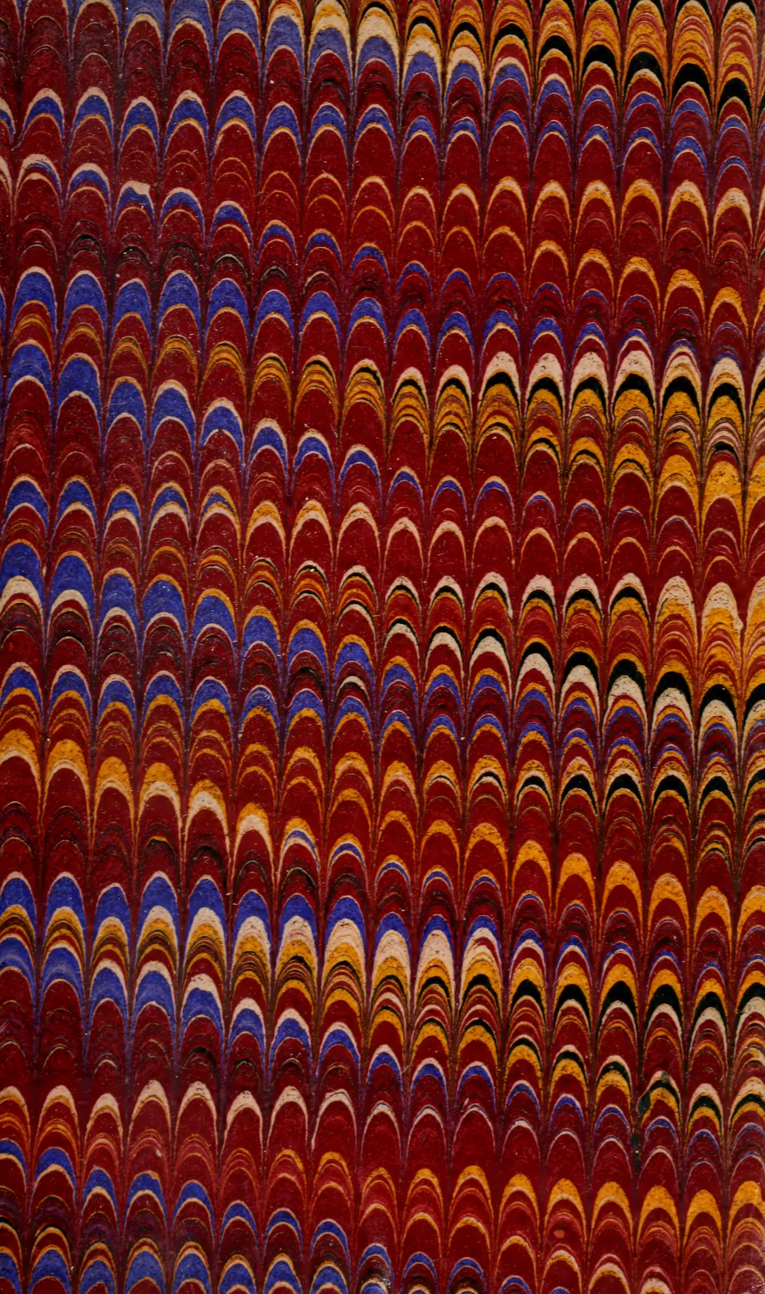
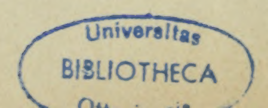
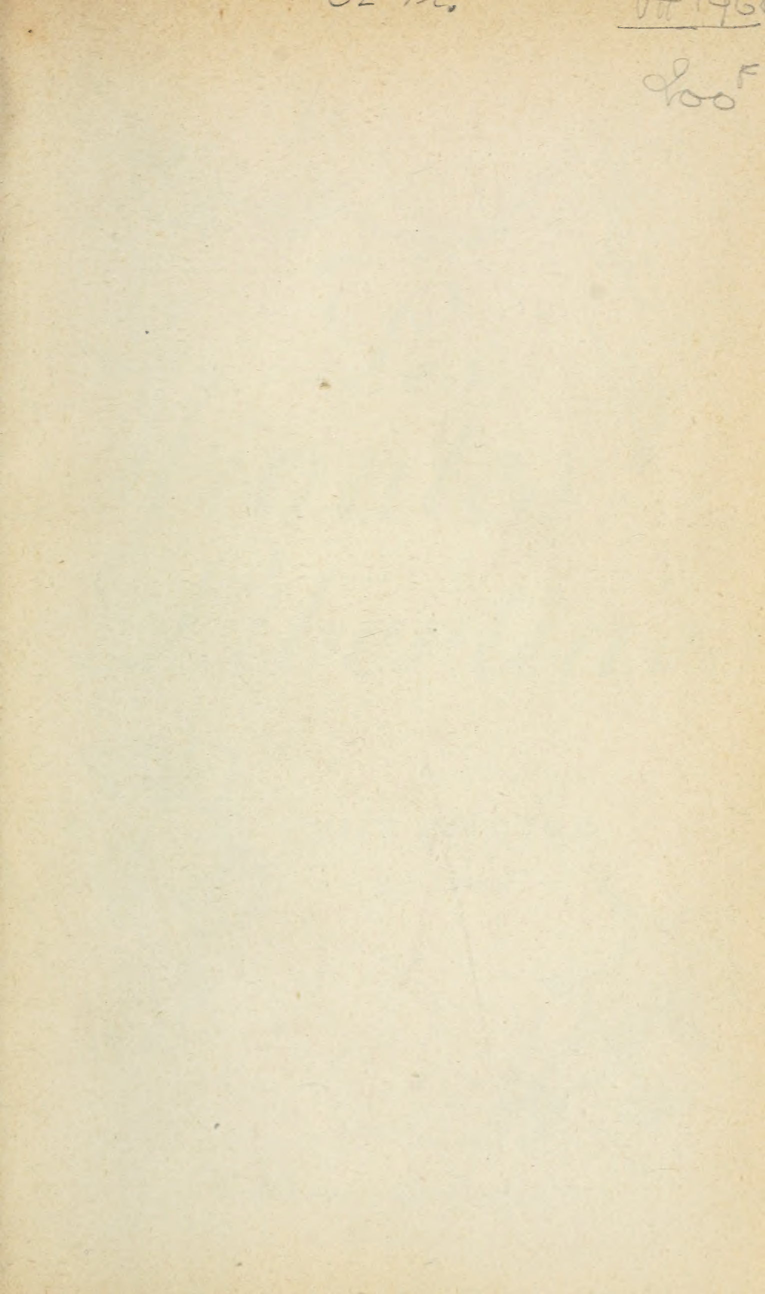
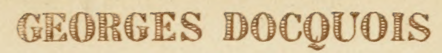










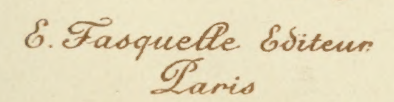

GEORGES DOCQUOIS

Les Minutes Libertines



CENT CONTES

EN VERS


E. Fasquelle Editeur
Paris

LES

MINUTES LIBERTINES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Congrès des Poètes, août 1894 (Bibliothèque de la Plume). 1 vol.
Bêtes et gens de Lettres (Flammarion édit.). 1 vol.
L'Armoire aux Bonshommes (Flammarion édit.). 1 vol.

THÉATRE

Mélie, 1 acte prose, d'après Jean Reibrach (Théâtre Libre, 1892).
Paris sur le Pont, revue tabarinique (Tréteau de Tabarin, 1895).
La Demande, 1 acte en prose, avec Jules Renard (Odéon, 1895).
Avant la fin du jour, 1 acte en vers (Bodinière, 1895).
Le Petit champ, farce tabarinique en 1 acte en vers (Exposition du théâtre et de la musique, 1896).
Pantomime de poche, récit animé en vers (Roulotte, 1896).
Compliment de la Parisienne à François Coppée (Théâtre des Poètes, 1896).
Le Pont aux Anes, farce en 1 acte en vers (Odéon, 1897).
Paris sur la route, revue en 1 acte, avec Lucien Métivet (Roulotte: 1897).
THÉATRE BREF, en collaboration avec Emile Codey : **Quand on l'est...** (Grand Guignol, 1897) : **Voyageuse** (*id.*) : **Leur régime** (*id.*) : **Les Taupier reçoivent** (Théâtre Mondain, 1898) : **Voyageur** (Château de Villepreux, 1898) : **La Cure de César** (Union artistique de Bordeaux, 1898).
En voulez-vous des chansons ? 1 acte, avec E. Codey (Trianon, 1898).
On demande un jeune ménage, 1 acte, avec Emile Marchais (Bodinière, 1898).
Le Facteur bien noté, 1 acte, avec E. Marchais (Champ-de-Foire, 1898).
Mme Bigarot n'y tient pas, 1 acte, avec F. Cresson (Athénée, 1899).
Le Peigne, 1 acte, avec Paul Acker (Folies-Dramatiques, 1901).
La Petite maison, 3 actes, avec Alexandre Bisson (Opéra-Comique, 1903).
Le Renoncement, 1 acte en vers (Comédie-Française, 1903).

EN PRÉPARATION :

Les nouvelles minutes libertines.
Hommes et femmes pour rire.

GEORGES DOCQUOIS

LES MINUTES LIBERTINES

CENT CONTES EN VERS

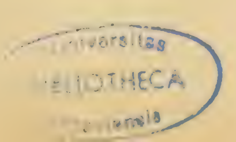
> ... Par mon âme! c'est une si douce chose qu'on ne se peut tenir d'en parler à tout propos...
>
> *Bonaventure des Périers.*

> ... Je ne sais pas trop, par exemple, quelle moralité on pourra tirer de tout cela... Chaque chapitre n'a pas à la queue une sentence...
>
> *Théophile Gautier.*

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904





Il a été tiré de cet ouvrage :

10 *exemplaires numérotés sur papier du Japon.*

A

MAURICE MÉRY

AFFECTUEUSEMENT

I

LA BARBE AU MENTON

Si le latin dans les mots brave
Impunément l'honnêteté,
Il siérait que fût respecté
Le lecteur français, lecteur grave.
Ainsi, dans ses sévères lois,
Boileau-Despréaux le décrète.
Mais cela courrouce la crête
De notre joyeux coq gaulois.
Car cet oiseau, dans la campagne,
Quelque peuplé que soit le lieu,
Fait l'amour sous le ciel de Dieu
Librement, sans honte et sans pagne.
Et, puisque de notre pays
Ce courageux coq est l'emblème,
Si je vous dis, moi, que je l'aime,
Vous n'en serez pas ébahis.
Puis, n'est-ce pas chose certaine
Que vous — Français qui me lisez —
Êtes les fils déniaisés
De Rabelais et La Fontaine ?

Donc, laissons Boileau, ce Caton !
Ce morne censeur du franc rire
Ne m'empêchera pas d'écrire,
Aujourd'hui, *la Barbe au menton.*

Il était une fois un sage
Adolescent, de tous points neuf.
Pas plus qu'il n'en est sur un œuf,
Il n'avait de poil au visage.
Néanmoins, il avait vingt ans.
A cet âge, on n'est plus un gosse ;
Et l'on se livre au doux négoce
D'amour déjà depuis longtemps.
Mais le mien, sur toute la ligne,
Du puceau gardait le brevet,
Et jusqu'à cette heure il avait
Découragé la plus maligne.
Comme il évitait les tendrons,
On le croyait inéchauffable,
De sorte qu'il était la fable
De la ville et des environs.
Or, il advint qu'une servante,
Prise à gages dans sa maison,
Pour triompher du jeune oison
Se trouva juste assez savante.
C'est Adèle qu'on la nommait.
Fraîche à point, elle était de celles,
Aimables ci-devant pucelles,
Avec qui tout l'on se permet.

Pourtant, notre éphèbe encor sage
Ne fit pas plus attention
A ses yeux de tentation
Qu'aux richesses de son corsage ;
Et, si bon que fût le sujet
Qu'on lui donnât d'agir en homme,
Toujours il écartait la pomme ;
Si bien que la fille enrageait.
Mais elle reprit espérance,
Et ne fut pas longue à saisir
Qu'il cachait pour elle un désir
Sous une feinte indifférence.
Donc, elle lui dit, sans façon :
« L'amour est le but de la vie.
Pour satisfaire votre envie,
Qu'attendez-vous, mon cher garçon ? »
— « J'attends, comme le veut mon père,
D'avoir de la barbe au menton. »
— « N'est-ce que ça ? » fit la goton ;
« Vous en aurez tôt, je l'espère. »
— « Que n'en ai-je sans plus surseoir ! »
Gémit, là-dessus, l'imbécile.
« Ah ! si cela m'était facile,
J'en aurais, certes, dès ce soir ! »
— « Soit ! il ne tient qu'à vous. » — « Qu'apprends-je ?
Quoi ! ce soir même ?... Il se pourrait ?... »
— « Oui, ce soir. Mais, tenez-vous prêt
A me rejoindre dans la grange,
Quand votre père dormira ;
Et vous y verrez, sans chandelle,

Que de la barbe, foi d'Adèle !
A votre menton fleurira. »
— « Voyons ! ce serait un prodige ! »
— « Il se fera. » — « Mais, le moyen ? »
— « Eh ! monsieur, vous le saurez bien !...
Venez à la grange, vous dis-je. »
Soudain, secoué d'espoirs fous,
Il prit pour parole d'oracle
Cette promesse de miracle,
Et fut fidèle au rendez-vous.
Sous l'empire d'un trouble étrange,
De tout son être il frémissait...
Adèle, déjà sans corset,
L'attendait au fond de la grange.
D'abord, ils se turent tous deux,
Pour écouter dans le silence
Leur cœur battre avec violence.
Et la nuit régnait autour d'eux...
« Çà ! baisez-moi sur les deux joues,
Petit, » murmura-t-elle, enfin.
« Non, de baisers je n'ai pas faim, »
Dit-il, « et de moi tu te joues ! »
— « De quoi donc êtes-vous glouton,
Sinon de baisers ? » souffla-t-elle.
— « Eh ! tu sais bien, méchante Adèle,
Que c'est d'avoir barbe au menton ! »
— « Vous l'aurez, c'est chose promise.
Mais il faut être complaisant,
Et m'obéir... » Et, ce disant,
Dans l'ombre elle ôtait sa chemise.

Et, comme il voulait s'en aller,
Elle le fit tomber contre elle ;
Puis, ainsi qu'une tourterelle,
Elle se mit à roucouler.
A ce moment, leur lit de paille
Sous eux tellement s'affaissa
Que le fils du maître glissa
Des bras d'Adèle sous sa taille.
Et c'est alors, m'assure-t-on,
Que, si l'histoire n'est point fausse,
Le garçon cria : « Dieu m'exauce,
Car j'ai de la barbe au menton ! »

II

A QUOI TIENT LE TRONE

Il me souvient qu'en un vieux tome,
Un conteur, qui n'a guère lui,
Dit qu'un pêcheur vit croître en lui,
Soudain, ce qui le faisait homme.
Ce fut par l'opération
Merveilleuse d'un poisson-fée
Que se trouva plus étoffée
La chose dont fait mention
Le dit conteur en cette page
D'une si douteuse fraîcheur.
Mais ce n'est pas tout : le pêcheur
— Outre qu'en un tel équipage
Il fut mis grâce à ce poisson
Plus magique qu'il n'est d'usage —
Du Roi, soudain, prit le visage,
La taille, la voix, la façon,
Le port, la marche, le prestige,
La main, le pied, et le mollet,
Tant et tant qu'il lui ressemblait
A crier vraiment au prodige !

Pensez que ce n'est pas en vain
Qu'arrive semblable aventure;
Et — comme on dit dans l'Écriture —
Ce qui devait échoir advint.

Il advint ceci que le rustre,
Devant courtisans et valets,
Rencontra, non loin du palais,
Un beau jour, son ménechme illustre.
Or, jugez de l'air effaré,
De la stupeur de notre bande :
Le monarque de contrebande
Était vêtu comme le vrai !
Mais l'affaire se fit critique,
Car l'on vint à se quereller
Pour ne savoir plus démêler
Quel était le sire authentique.
Palpitante d'émotion,
La Reine, par bonheur présente,
Trouva, de manière plaisante,
De ce cas la solution :
Elle ordonna que, sur la place,
Chacun des deux, pareillement,
Dépouillât tout son vêtement
Au milieu de la populace.
« Et quand chacun d'eux sera nu,
Ce n'est là qu'une bagatelle,
Par moi, du premier coup », dit-elle,
« Le vrai roi sera reconnu. »

C'était là mesure opportune.
Donc, ils ôtèrent leur habit.
Et, de fait, sitôt qu'elle vit
Paraître l'enfant de Neptune
En si prodigieux arroi
Quant à ce que l'on sait, la Reine
Montra le pêcheur, et, sereine,
Dit : « Sans erreur, voici le Roi ! »

III

LA COURSE AU ROI

Plus sot que le catoblépas,
Animal un peu plus qu'étrange
Et si stupide qu'il se mange
Les pieds — et ne s'en doute pas,
Certain gardeur de porcs d'Irlande
Avait d'ans plus de trois fois vingt,
Et, du plus loin qu'il se souvînt,
N'avait jamais quitté la lande.
Né d'il ne savait qui ni d'où,
Sur l'horizon marin sans bornes
Il promenait les regards mornes
De ses yeux couleur d'amadou.
Des sourires et des tempêtes
De la Nature épais témoin,
Il avait, dans un même coin,
Vieilli parmi les mêmes bêtes ;
Et, sec et noir comme un grand if,
Sans feu ni lieu, sans Dieu ni maître,
Ce ridicule et sublime être
Vivait ainsi, végétatif.

Bref, vous eussiez dit d'une plante,
D'une plante qui marcherait;
Tant peu de chose pénétrait
En sa compréhension lente!
Et rien — la peur, le chaud, le froid,
La faim, la soif, le mieux, le pire —
Sur son cerveau n'avait d'empire,
Si ce n'est ces deux mots : Le Roi !...

De quelle nourrice falote
Ce pauvre humain si peu subtil
Et si bestial tenait-il,
Bien avant de porter culotte,
Qu'avec ces deux mots-là : Le Roi,
Depuis le seuil des temps, on nomme
Un homme qui n'est pas un homme,
Et qui sur tout homme a tout droit ?
Mais, de jugeotte n'ayant guère,
Le bougre, d'esprit trop étroit,
Ne soupçonnait pas que Le Roi
Pût faire la paix ou la guerre
Pour gagner de l'or par monceaux.
Non, Le Roi, dans cette cervelle,
Était (quelle tâche plus belle?)
Gardeur des gardeurs de pourceaux !
Et, l'aimant comme on aime un père
(Ce que c'est que ne pas savoir!),
Il pensait : « Je pourrai le voir
Avant que de mourir, j'espère! »

Or, par un beau jour estival,
Notre humble porte-houppelande
Vit sur le chemin de la lande
Passer un quidam à cheval.
Cent cavaliers, en équipage
Éclatant et grand tralala,
Venaient derrière celui-là.
Et galopaient avec tapage.
Et le gardeur, sans désarroi,
Regardait passer la parade,
Lorsque, soudain, un camarade
Cria, près de lui : « C'est le Roi ! »
— « Parbleu ! le Hasard me protège ! »
Fit le rustique ; et, sur le coup,
Prenant ses jambes à son cou,
Il donna la chasse au cortège.
Bien que bardés d'or et de fer,
Le fier souverain et sa suite,
De même qu'une armée en fuite,
Allaient, allaient d'un train d'enfer.
Mais, lui, courait tel le tonnerre,
Et qui l'eût vu se dépêcher
N'aurait pas cru que ce porcher
Était plus que sexagénaire.
Il courait si fort que, ma foi !
Le vent semblait l'avoir en croupe ;
Si bien que la fringante troupe,
Croyant qu'il en voulait au Roi,
Et s'imaginant, pour conclure,
Que c'était quelque spadassin

Talonné par un vil dessein,
Redoubla, sur-le-champ, l'allure.
Mais, coupant toujours au plus court,
Et doué d'un souffle effroyable,
Le vieux gars courait comme un diable,
Et tant qu'il rejoignit la Cour
Et chut au-devant de l'Altesse
Qui fit halte subitement
Et proféra : « Mon compliment !
Tu vas d'une belle vitesse !
Et, pourtant, fort nous chevauchons !...
N'as-tu donc pas de lassitude ? »
— « Point, » dit-il, « car j'ai l'habitude
De courir après les cochons. »

IV

LA PÉNITENCE

Connaissez-vous les épigrammes
Du sieur Jean-Baptiste Rousseau ?
Ah ! parbleu ! le léger monceau
N'en pèse pas plus de cinq grammes ;
Mais, par leur immoralité,
Le poids, certe, en est effroyable,
Car ces épigrammes du diable
Sont lourdes d'impudicité.
Lisez-les, et grand bien vous fasse !
Vous verrez à leurs confesseurs
De benoîtes et saintes sœurs
S'y donner gaîment pile ou face ;
Et le carme, illustre luron,
S'y déchausse en toute indécence...
Bref, on dirait la quintessence
De quelque infect décaméron.
Pourtant, malgré son infamie,
J'en sais une, à la vérité,
Dont l'excès de salacité
Se tempère de bonhomie.

2

C'est si vrai que l'original
Et joyeux Georges Courteline,
Devant qui bien bas je m'incline,
En fit ce conte peu banal
Qu'il appela *la Pénitence*
Et que, sans scrupule, aujourd'hui,
Je m'en vais refaire après lui,
Moi, sire de moindre importance.

Afin de se faire effacer
Leurs fautes pour le jour de Pâques,
Trois paysans, Jean, Pierre et Jacques,
Étaient venus se confesser.
A Jean, qui vint premier, le prêtre,
Bon confesseur à la papa,
Dit : « Faites un *meà culpà*
Sincère et du fond de votre être...
Bien... Vous ne me tiendrez caché
Aucun de vos méfaits, j'espère? »
— « Las! j'ai commis six fois, mon Père, »
Répondit Jean, « le doux péché. »
— « Quoi! » fit le curé de campagne,
« Six fois!... Fi! Seigneur, que c'est laid!...
Vous me direz un chapelet,
Et que la paix vous accompagne. »
Ensuite, Pierre, d'une voix
Que la honte rendait confuse,
Dit : « *Meâ culpâ*... Je m'accuse
D'avoir fait le péché neuf fois. »

— « Neuf fois ! » s'écria le cher homme :
« Il te faudra donc, mon ami,
Dire un chapelet et demi,
Selon qu'on le prescrit à Rome ;
Car le pape a dit qu'il fallait, »
Conclut-il, d'un ton de sentence,
« Imposer comme pénitence
Pour six péchés un chapelet. »
Mais Jacque, avec un front de bronze
Et sans pour ça se croire vil,
Ayant, le monstre, avoué qu'il
Avait été jusqu'à faire onze,
Onze fois le péché charnel,
Le vieux prêtre, en la circonstance,
Ne trouva pas de pénitence
Au tableau proportionnel,
Ou, si l'on veut, à son barême ;
Et, comme au chapitre calcul
Son savoir était presque nul,
Il était dans un trouble extrême.
Enfin, digne de Rabelais,
Il dit : « Onze fois ! Ça me gêne !
Ah ! bah ! complète la douzaine,
Et tu diras deux chapelets. »

V

QUE LES CANARDS SONT DONC HEUREUX !

Perdus dans leur coin de campagne,
L'instituteur et le curé
Bâtissaient, chacun à son gré,
De hardis châteaux en Espagne.
Car (c'est l'humaine affliction),
Bien que chacun d'eux eût d'étoffe
Assez pour faire un philosophe,
Ils avaient de l'ambition.
Il n'est pas de maître d'école
Qui ne désire, en vérité,
Que sur son senestre côté
Un ruban violet se colle.
Et ce désir sait émouvoir
Les pédagogues les plus calmes.
Ah ! terre et ciel ! avoir les palmes !!!
Dût-on mourir de les avoir !...
De même, il n'est pas un seul prêtre
— Obscur soit-il — qui n'ait cherché,
Au moins en rêve, un évêché
Où son mérite pût paraître.

C'est ainsi que nos deux héros,
Maniant avec assurance
La truelle de l'espérance,
Construisaient leurs trocadéros.
Et, comme l'âne l'âne frotte,
Qu'il fît mauvais temps, qu'il fît beau,
Ils allaient, *arcades ambo*,
S'entretenant de leur marotte.
Le pédant parlait librement
De Dieu, quelquefois, devant l'autre :
Mais le curé, prudent apôtre,
Ménageait le gouvernement ;
Et, d'âme un tantinet oblique,
Sachant qu'on a besoin, ma foi,
Souvent, d'un plus petit que soi,
Il encensait la République,
Pour qu'au Comité tout-puissant,
L'instituteur, d'une voix tendre,
Pût dire à qui voudrait l'entendre :
« Ah! c'est un curé bien pensant ! »
De son côté, l'excellent cuistre
Était bien sûr que le curé,
Aussitôt qu'il serait sacré,
Pour lui parlerait au ministre.

Donc, réunis par leurs penchants,
Ensemble, après méridienne,
Ils faisaient leur quotidienne
Promenade à travers les champs.

Placidement, sans emballage,
Ils avançaient, causant tout bas,
Et, toujours, arrêtaient leurs pas
A trois cents mètres du village.
Là, des canards et leurs petits,
Sur l'eau fangeuse d'une mare,
S'ébattaient dans un tintamarre
De coincoins et de clapotis.
Ah ! qu'il eût fallu de volumes
Pour décrire parfaitement
L'état de pur contentement
De ces mignons pourceaux à plumes !
Et, fixant leurs regards sur eux,
Notre pédant et notre prêtre
Se répétaient, de tout leur être :
« Que les canards sont donc heureux ! »
En effet, — bêtes ignorantes,
O Science, de ton fardeau ! —
Ils s'empiffraient de mouches d'eau
Et semblaient vivre de leurs rentes.
Or, jalousant ces emplumés,
Le pion disait à son compère :
« Voyez, ils sont ce que j'espère
Tant devenir : ils sont palmés ! »
Ce pendant, le prêtre, en extase,
Admirait les renversements
Qu'exécutaient, à tous moments,
Les canards plongeant dans la vase
Leur bec pour y piquer des vers.
Et, dans le temps que sur la mare,

Soudain, cessait tout tintamarre,
Le curé, la tête à l'envers,
Oubliait tout ce que Sénèque
Nous prêche sur l'humilité,
Car, le derrière au ciel pointé,
Les gueux faisaient bonnet d'évêque !!!

VI

LE COQ DE JAQUETTE

Orpheline depuis longtemps
Et sans l'espoir d'un héritage,
Jaquette, avec ses dix-sept ans,
Habitait au septième étage.
« C'est vraiment vivre en bien haut lieu, »
Disait-elle. « Ah ! bah ! que m'importe !
Je suis bien plus près du bon Dieu
Que les autres, de cette sorte ! »
D'ailleurs, n'est-ce pas sous les toits
(Dans Henry Murger nous le lûmes)
Que s'escriment les petits doigts
Artisans dans les fleurs et plumes ?
Puis, enfin, imagine-t-on,
A moins que d'être Kurde ou Sarde,
Mimi Pinson ou Jeanneton
Autre part qu'en une mansarde ?
L'inverse serait singulier !
Et Jaquette vivait donc, sage,
Au septième ; et son mobilier

Était mince, selon l'usage :
Un lit de fer, un escabeau,
Une table, un verre, une assiette,
Un poêle grand comme un chapeau
Formaient le bien de la fillette.
Ah ! j'oubliais le pied de fleurs,
Traditionnel, somme toute !
Mais, messieurs les cambrioleurs
En feraient fi sans aucun doute.
« Quoi ! » me dit ma femme, à ce point,
Comme vous, lecteur, je le gage,
« Jaquette n'avait-elle point
Quelque serin dans quelque cage,
Pour faire en tout comme Jenny,
Vous savez, Jenny l'Ouvrière? »
Un serin, Jaquette ? Nenni !
Elle avait un coq de bruyère !
Un coq de bruyère ? Eh ! oui-dà !
Qui, le long de l'année entière,
Autour du pot de réséda
Se pavanait dans la gouttière !
Du bec à la queue il était
Long presque d'une demi-toise,
Et son plumage se teintait
D'une belle couleur ardoise.
Dès l'aube, les cocoricos
De ce claironnant personnage
Allaient réveiller les échos
Du pacifique voisinage ;

Et les gens, jusques au lointain,
Se disaient : « Le soleil nous guette :
Voici le réveille-matin
De notre mignonne Jaquette ! »
Et notre Jaquette, en effet,
Entendant sa vivante horloge,
Sautait du lit et s'attifait
Avec un soin digne d'éloge.
Puis, ayant bu son sou de lait,
Oh ! mon Dieu, oui, pas davantage,
La petite dégringolait
Lestement du septième étage.
Et, grâce à son coq familier,
Jaquette, fleuriste et plumière
(Ou plumassière), à l'atelier
Arrivait tout droit la première.
Or, dans une chambre à côté
De celle où demeurait Jaquette,
Vivait en même pauvreté
Et de rime toujours en quête,
Un jeune écrivain, tel Arvers,
D'âme lyrique et taciturne,
Et qui ne savait faire un vers
Que dans le silence nocturne.
C'est dire assez que cet ami
Des muses ne gagnait sa couche
Et ne se voyait endormi
Qu'à l'heure du petit jour louche.
Mais à peine quelques instants
Il avait fermé la paupière

Qu'éclataient les chants irritants
Du vigilant coq de bruyère!
Si bien que, s'en trouvant trop mal,
Il ouvrit sa bellevoisine,
Une fois, et, vers l'animal
Tendant une serre assassine,
Il vous le saisit par le bec,
Au moment où l'aube allait naître.
Et, l'ayant étranglé tout sec,
Le laissa devant sa fenêtre.
Et puis, ce beau fait accompli,
Et s'en riant à l'étouffée,
Le poète se mit au lit
Et chut dans les bras de Morphée...
Quand Jaquette eut déclos ses yeux,
Fort avant dans la matinée,
De voir le soleil dans les cieux
Si haut elle fut étonnée :
Mais elle pensa, tout d'abord,
Et son cœur en sauta tout drôle,
Qu'il fallait que son coq fût mort
Pour avoir désappris son rôle.
Et quand elle vit, se penchant,
Du coq la dépouille mortelle
Devant l'œil-de-bœuf du méchant.
Hélas ! hélas ! que devint-elle !...
Elle s'en fut frapper, toc, toc,
Chez le voisin toute meurtrie.
Et lui dit : « Rendez-moi mon coq,
Pour l'amour de Dieu, je vous prie ! »

Ne sais ce que fit le garçon
Pour consoler la pauvre fille ;
Mais il le fit d'une façon
Qui dut paraître assez gentille ;
Car, depuis ce jour, ayant fait
De la modiste la conquête,
Il peut bien se dire, en effet,
Le coq, à présent, de Jaquette.

Mais ajoutons, sans plus surseoir,
Que (la chose est en soi banale),
Comme il ne chante que le soir,
Jaquette n'est plus matinale.

VII

L'ACCOUCHEMENT

Sous ce titre *l'Accouchement*,
Au temps du grand Boccace,
Franco Sacchetti, grassement,
Fit un conte cocasse.
Van Bever et Sansot-Orland,
Ces deux savants apôtres,
Ont traduit, d'un style galant,
Cette histoire et bien d'autres !
Mais de ces autres peu me chaut,
Quant à l'heure présente ;
Et je vais vous servir tout chaud
Cette histoire plaisante,
Non sans l'avoir remise au point
Dessus ma propre enclume ;
Car on sait que je ne suis point
Une servile plume ;
Et je le dis, sans parler bas
Comme sans simagrée :
Messeigneurs, je n'imite pas,
Sachez-le, je recrée.

Un barbon s'était attaché,
    D'un lien légitime,
Un tendron plus beau que Psyché,
    Selon que j'en estime
D'après le portrait défini
    Que je m'en fais moi-même.
Bref, en elle était réuni
    Tout cela qu'un homme aime.
Ceci dit, morceau par morceau,
    Messieurs, vous la peindrai-je?
C'est qu'il y faudrait le pinceau,
    Pour le moins, du Corrège!
Ou bien, si je devais sculpter
    Cette beauté mortelle,
Me faudrait-il pas t'emprunter
    Ton ciseau, Praxitèle?
Ah! si vous étiez, mes amis,
    Ce que je vous souhaite,
Bergers d'une telle brebis,
    Digne d'un seul poète,
N'en seriez-vous pas bien jaloux,
    Dites-moi, je vous prie,
Et fermeriez-vous pas aux loups,
    Tôt, votre bergerie?
Sans doute! Et si notre barbon
    Tenait close sa porte,
Il s'ensuit que vous trouvez bon
    Qu'il en fît de la sorte.
C'est votre avis? Je le savais.
    Mais un voisin, je l'ose

Déclarer, trouvait fort mauvais
Qu'il tînt sa porte close.
Cet homme avait pu voir, un jour,
La captive à la messe,
Et, sur-le-champ féru d'amour,
S'était fait la promesse
De battre en brèche le rempart
Qu'on dressait devant elle,
Et de la prendre, pour sa part,
Une nuit, par cautèle.
Dame! il fallait être malin,
Car c'était peu facile,
Jamais un être masculin
N'entrant au domicile
Où, sans servante ni valet,
Ce mari sans faiblesse
Dans un isolement complet
Gardait sa femme en laisse.
Mais l'amour donne de l'esprit
Au gaillard le plus bête;
On l'a cent mille fois écrit,
Et, moi, je le répète.
Or, l'amoureux qui va son pas
Dedans cette nouvelle,
Certe, à beaucoup près, n'était pas
Épais de la cervelle.
Et, cependant, qu'inventa-t-il
Pour sortir de martyre?
Un truc plus grossier que subtil,
C'est le cas de le dire :

Il prit l'allure (j'en rougis)
D'une femme en gésine,
Et sur le seuil du noir logis
De sa belle voisine
Il s'en fut hardiment s'asseoir,
Le dos contre la porte,
Et troubla le calme du soir
D'une plainte très forte :
Plainte de louve dans les bois
A la patte blessée,
Ou plainte de biche aux abois
Par la meute pressée.
Le jaloux se mettait au lit
Quand monta cette plainte,
Si triste et longue qu'il pâlit ;
Et, tout saisi de crainte,
Et parce que pitié, parfois,
Sur prudence l'emporte,
Pour reconnaître cette voix,
Il fut ouvrir la porte.
Bien que sourcilleux, ce mari
Était bon de nature.
Il fut donc ému par le cri
De cette créature,
Et devint blanc comme un navet
Quand, avec la chandelle,
Il vit le ventre qu'elle avait,
Plus gros que citadelle !
Alors, attirant par la main
Le sycophante infâme,

Il dit : « Restez jusqu'à demain
Chez moi, ma pauvre femme.
Il faudrait sur le cœur, vraiment,
Avoir une verrue
Pour vous exposer au tourment
D'accoucher dans la rue ;
Ma chère épouse que voici
Est encor bien novice,
Mais se dévoûra, Dieu merci !
Toute à votre service.
A votre exemple je voudrais
Qu'un jour elle fût mère...
Hélas ! j'y tâche sans progrès !
Ma peine en est amère. »
— « Je jure, » fit le travesti,
« Que vous la verrez grosse. »
A quoi le mari repartit :
« Que le ciel vous exauce !
En attendant, dedans les draps
Mettez-vous auprès d'elle.
Pour vous ôter tout embarras,
J'emporte la chandelle. »

(Maintenant à l'indicatif
Nous finirons l'histoire,
Ce mode étant plus narratif,
Ainsi qu'il est notoire.

Pendant que, déjà, notre époux,
Dans une chambre proche,

Sans se chercher puces ni poux,
 Dort, exempt de reproche,
Notre amant, dans l'obscurité,
 Enlève son faux ventre,
Et, tout tremblant de volupté,
 Au lit, tel un fauve, entre.
Déjà, la belle sur son sein
 L'a senti tout en flamme,
Et dans les bras de l'assassin
 A presque perdu l'âme;
Et, sous ce coup d'estramaçon
 Qui de stupeur l'assomme,
Elle hurle : « C'est un garçon ! »
 Pour éveiller son homme.
Et celui-ci, se rendormant,
 Car le sommeil l'excède,
Répond : « Si tôt ! Mon compliment
 Prête-lui bien ton aide! »

VIII

LE PETIT COURAGE

Lecteur, aujourd'hui, tu t'irrites
De certains mots s'ils vont tout nus
Et qui n'étaient point malvenus
De tes aïeux, moins hypocrites.
Pour ne pas blesser ta pudeur,
Ces mots, il faut qu'on les déguise ;
Et tu les nommes à ta guise,
Sous leur masque, à part toi, lecteur.
Donc, la métaphore nous sauve,
Et, de la sorte, on réussit
A te faire aimer le récit
Même d'une histoire d'alcôve.
Eh bien! lecteur, sois satisfait ;
Lis ce conte, et tiens-moi pour sage :
Pour l'écrire j'ai fait usage
De la métaphore, en effet.

Un homme vivait en famille
Avec son épouse et la sœur

De celle-ci, dont la minceur
Montrait qu'elle était vieille fille.
Pensionnaire des époux
Depuis leurs noces, la pécore,
Qu'un feu secret brûlait encore,
Évoquait les passe-temps doux
Qui, la nuit, étaient leur partage.
Et, s'avisant, chaque matin,
De la fatigue de leur teint,
Elle en maigrissait davantage.
Pourtant, six ans ayant passé,
Le bonhomme au tournoi nocturne
N'arrivait plus que taciturne,
Ainsi qu'un chevalier lassé.
Si bien qu'une fois, sa conjointe
Lui dit : « Mon mari, sapristi !
Votre courage est bien petit,
A présent, et bien tôt s'épointe »
— « Oh ! dam ! si j'avais quelque argent,
Tu m'en verrais bien vite un autre ! »
Lui riposta le bon apôtre,
Du ton le plus encourageant.
Et, voyant l'effet de sa ruse
Au mutisme qu'elle amenait,
Il reprit : « Tu comprends, il n'est
Si grand courage qui ne s'use. »
— « Soit ! Tu pourras donc, dès demain,
T'acheter un nouveau courage
Qui te donne cœur à l'ouvrage
Comme au début de notre hymen, »

Conclut la femme. Et sur leur somme
Ils reprirent un picotin.
Et, dès le lendemain matin,
Le compère empocha la somme.
Absent du logis conjugal
Tout ce jour-là, ce rien qui vaille
Avec un ami fit ripaille
Et s'offrit le plus fin régal.
Mais, à l'heure du crépuscule,
A son domicile il revint.
Et, la nuit, poussé par le vin,
Il se comporta comme Hercule.
Et sa femme lui dit : « C'est bien !
Vraiment, mon ami, tu fais rage
Avec ce nouveau grand courage !
Oui, mais... qu'as-tu fait de l'ancien? »
— « Que voulais-tu donc que j'en fisse? »
Répondit-il avec gaîté.
« Mais, par ma foi! je l'ai jeté,
Puisqu'il était hors de service ! »
— « Ah! voyez le méchant farceur
Que voici ! » s'écria la femme.
« Il l'a jeté, quand, sur mon âme,
Il eût été bon pour ma sœur ! »

IX

CERCLE VICIEUX

Tout le long du décor magique
De la mer, le jeune Augustin,
Avec son maître, le matin,
Apprend sa leçon de logique.
Hélas! l'art du raisonnement
Fixe mal son esprit volage,
Et le spectacle de la plage
Le captive bien autrement!
Car c'est le temps où les baigneuses,
Contentes d'exhiber leur peau,
S'en vont, en un coquet troupeau,
Se livrer aux vagues joyeuses.
Mais, insensible à ce tableau
Duquel son élève s'enivre,
Le maître, le nez dans son livre,
Marche, sévère, au bord de l'eau.
Et, sinistre figure à claques,
Saumâtre tortureur d'enfants,
Du pas léger des éléphants
Il tape du pied dans les flaques.

« Qu'est-ce qu'un cercle vicieux ?
Demande-t-il de sa voix ample.
« Veuillez m'en fournir un exemple...
Allons, soyez judicieux. »
— « Trouver un exemple de cercle
Vicieux dans mon cher cerveau ? »
Songe Augustin. « Penses-tu, veau !
Je n'ai pas ça sous le couvercle ! »
Pourtant, pour retarder l'instant
De la préceptorale schlague,
De réfléchir il fait la blague
Et prend un air très compétent...

Ce pendant que sa pensée erre
De la sorte narquoisement,
Se produit un événement
Sans contredit bien balnéaire :
Une dame — dont le surnom,
Charmant, de Vénus Amphi*tripe*
Dépeint suffisamment le type —
Vient d'éclater comme un canon
Dans son maillot un peu trop juste,
Et montre aux messieurs réjouis
Les aspects vraiment inouïs
De ce qu'elle a de moins auguste...
Tout autour d'elle, s'escrimant
Qui du lorgnon, qui du monocle,
Ces messieurs réclament un socle
Pour y jucher ce monument ;

Et, sans pitié pour la confuse
Qui s'agite, au milieu du rond,
Les deux mains sur son potiron,
En rires gras leur gaîté fuse.
C'est alors que, malicieux,
Notre Augustin, qui les contemple,
Dit au maître : « Voici l'exemple
Parfait du cercle vicieux. »

X

MARINE D'ÉTÉ

Cas étrange et des moins fréquents,
Alphonse était encore un être
Aussi pur que qui vient de naître,
Bien qu'il eût déjà vingt-cinq ans.
Il fût sorti du séminaire
La veille qu'il n'eût pas été
Plus parfait en virginité.
N'est-ce pas extraordinaire?
Or, récemment, ce coquebin,
Plus bête, avouons-le, qu'une oie,
Sans soupçonner que l'on s'y noie,
A la mer s'en fut prendre un bain.

C'était, sur la côte normande,
Un lieu désert plein de danger.
(Lorsque l'on ne sait pas nager,
Va-t-on là, je vous le demande?)
Se voyant seul, il laissa choir
Tous ses vêtements sur le sable.

Et, dans un dessein saisissable,
Fit un pagne de son mouchoir.
Maigre de jambes, court de torse
A provoquer le quolibet,
Au grand soleil il exhibait
Une académie un peu torse.
Mais il n'était point de baigneur
Pour se moquer de sa structure ;
Nul œil en ce coin de nature,
Sauf l'œil indulgent du Seigneur.
De sorte que, sans trop de crainte,
Ce mâle pudique et falot
Marcha jusqu'à ce que du flot
Il sentît la mouvante étreinte.
Et dans les vagues du jusant,
Dont chaque gifle vous suffoque,
A la façon d'un jeune phoque
Il s'ébrouait en s'amusant.
Mais, voilà que l'espiègle Alphonse
Vint à perdre pied brusquement,
Et disparut dans le moment,
En criant : « J'enfonce! J'enfonce! »
Par bonheur, derrière un rocher,
Une pêcheuse à la crevette,
Qui drainait la vaste cuvette,
L'entendit, et sut s'approcher
Assez vite du nicodème
Pour pouvoir, d'un poignet nerveux,
Le retirer, par les cheveux,
Des eaux de ce mortel baptême.

Puis, le serrant sur ses appas
Solides de fille sauvage,
Elle avait atteint le rivage,
Quand, crac ! elle fit un faux pas,
Et tomba si bien sous Alphonse
Que, pris d'un vertige inconnu,
Le garçon, à lui revenu,
Cria de plus belle : « J'enfonce ! »

C'est ainsi qu'en un même jour
(Un jour que bienheureux je nomme)
Ce mélancolique jeune homme
Entrevit la mort et l'amour !

XI

PRESTIGE DES PROVERBES

Sur la pelouse du vieux parc,
Tout autour de la longue tente,
L'assemblée était dans l'attente
Du Concours des Tireurs à l'Arc.
Le Maître de Cérémonie
Allait donner le son de cor ;
Mais il vit qu'il manquait encor
Une dernière compagnie.
Il cria que tout était prêt,
Et que, si la retardataire
Passait l'heure réglementaire,
Sans elle l'on commencerait.
Pour tuer le temps, dans les groupes,
Des archers on citait les noms,
Et l'on commentait les pennons
Qui flottaient au vent sur leurs troupes.
Des antiques sociétés
Chacune, selon sa manière,

Portait, brodé sur sa bannière,
L'emblème de ses qualités.
Pour montrer qu'il suivait la trace
Des meilleurs archers d'autrefois,
Chaque clan des traits d'un Crétois,
D'un Parthe, d'un Scythe ou d'un Thrace,
Figurés avec beaucoup d'art
D'après le code d'archerie
Par le peintre de la Mairie,
Avait orné son étendard.
Dédaigneux des sujets d'histoire,
Un seul de ces clans, plein de nerf,
Ayant sur sa bannière un cerf,
Se disait sûr de la victoire.
Mais, soudain pris d'anxiété,
Ce clan pressentit sa déroute
Lorsqu'il vit venir sur la route
La dernière société,
Et cessa net le fier vacarme
Des propos qu'il avait tenus,
Car, hélas ! les nouveaux venus
Avaient sur leur bannière un carme !

XII

LA VÉRITÉ SORT DE LA BOUCHE DES ENFANTS

A Saint-Josse, un jour, un ménage
De braves pêcheurs boulonnais,
Flanqué de ses deux garçonnets,
Arrive en plein pèlerinage.
Or, ce gai quatuor marin,
Son oraison une fois faite,
Mène au cabaret telle fête
Que, le soir, il manque le train.
Alors, — garçonnets, mère, père, —
En ce coin voisin du Ponthieu,
Sous l'œil amusé du bon Dieu,
Le quatuor se désespère,
Et pleure : « Nous sommes jolis! »
Mais, par chance, un couple indigène
Passe et lui dit, voyant sa gêne :
« Venez ça. Nous avons deux lits.
Dans l'un nous faisons notre somme :
Le fils étant au régiment,

Le second vaque en ce moment ;
Vous y pourrez tenir, en somme,
Tous les quatre, en vous serrant bien.
Quoi ?... De place vous n'aurez guère ?
Eh ! vous ferez comme à la guerre !
Et puis, n'est-ce pas mieux que rien. »
Dormir entre deux draps de toile,
Même en un lit des plus étroits,
Vaut mieux, y fût-on plus de trois,
Que dormir à la belle étoile.
Donc, à travers champs et sillons
Flambants sous un couchant de cuivre,
Les pêcheurs se hâtent de suivre
Le couple avec leurs moussaillons.

On parvient à la maisonnette,
Et, là, déposant le harnais,
Notre tribu de Boulonnais
Se tasse en une couche nette,
C'est vrai, mais, pour l'occasion,
D'une exiguïté cruelle...
Bah ! se poussant vers la ruelle
Dans une intime fusion,
Père et mère font une place
Tout de même à leurs deux petits...
Doux Jésus ! Comme ils sont gentils !
Voyez : l'un à l'autre s'enlace.
Le plus jeune a trois ans. Le grand
Ne mesure pas plus d'un mètre.

C'est dire qu'il a pu se mettre
Sans trop de peine dans le rang.
Et c'est pourquoi, dans la bicoque,
En ce lit, minuscule port,
Parents au fond, enfants au bord,
S'endorment bientôt, coque à coque.
Mais, dans les vallonnements mous
De l'alcôve tant habitée,
Au beau milieu de la nuitée,
Se produisent certains remous,
A l'heure précise où le gosse
Qui mesure un mètre, rêvant,
Se voit partir, par un grand vent,
Sur une barque, pour l'Écosse.
Il se dit : « C'est pas rigolo !
Ce tangage nous est contraire ! »
Lorsque, soudain, son petit frère,
Lui semble-t-il, tombe dans l'eau.
Et, rêvant toujours, il s'élance
A la mer pour l'aller chercher ;
Et voilà que sur le plancher
Il s'éveille dans le silence.
Nonobstant le choc, du gamin
Le sommeil aussitôt s'empare
Dès qu'il a repris, à la barre,
Sa place auprès du benjamin.
Plus personne ne se trémousse,
Présentement, sur l'oreiller ;
Et c'est le cas d'appareiller
Vers le repos pour notre mousse...

Mais cet enfant de matelots,
Après un court instant de trêve,
Se croit, de rechef, comme en rêve,
Sur la balançoire des flots,
Qui le précipite et le hausse
Tour à tour si brutalement
Qu'il s'écrie, enfin : « Dieu clément !
A ce coup-ci, la mer est grosse ! »

XIII

OU L'ON DÉFINIT LE BAISER

Au crépuscule, à l'heure exquise
Où les âmes vont s'apaiser,
On s'entretenait du baiser,
Autour de la jeune marquise.
La dame étant riche en beauté,
Tous ces messieurs, fleurs d'élégance,
Faisaient grand assaut d'éloquence
Sur le cas, en prenant du thé.
Et, chacun d'eux dans la querelle
Prétendant avoir le dessus,
Leurs ingénieux aperçus
Tombaient ensemble comme grêle.
Mais la marquise, de sa voix
Si délicieusement tendre,
Leur dit : « Je ne puis vous entendre,
Car vous parlez tous à la fois!...
Allons! d'abord, que l'on s'assoie,
Et qu'ensuite on veuille songer

Qu'il faut un langage léger
Et des mots plus doux que la soie
Pour définir bien à souhait
Le baiser, cette mignardise,
Qui sera toujours, quoi qu'on dise,
Amants, notre meilleur jouet...
Çà, Messieurs, qui de vous commence? »

Alors, le plus jeune parla.
Un peu niais, il dit : « Voilà :
Si je m'en fie à la romance
De l'opérette, le baiser,
Le baiser, c'est bien douce chose!...
Le baiser? C'est quand la bouche ose
Sur une bouche se poser. »
— « Ce n'est pas mal, » dit la marquise;
« Sans peine cela se conçoit;
Et j'approuve, quoique ce soit
Un peu bien simplet, à ma guise...
A vous, » reprit-elle en pointant
Son éventail vers le deuxième,
Qui répliqua : « Madame, j'aime
A citer de l'Edmond Rostand :
Pour lui, le baiser, c'est (trouvaille!)
Un point rose qu'on met sur l'i
Du verbe aimer. » — « Que c'est joli!
Ah! vraiment, il n'est rien qui vaille
Ce *point rose*, en réalité! »
Cria, pour le coup, la marquise.

« Mais, je le crois, quoique conquise,
Un peu bien tarabiscoté ! »
— « Pourquoi raffiner à l'extrême?
Le baiser, sans pompeux détour,
Est un témoignage d'amour, »
Dit tout uniment le troisième.
Et le suivant dit, tout de go :
« C'est la métamorphose étrange
De deux êtres en un seul ange,
Si j'interprète bien Hugo. »
Cinq autres parlèrent encore.
Ceux-là, plus ou moins saugrenus,
S'aidèrent des auteurs connus
Dont notre pays se décore.

Or, au dernier, qui se taisait,
La marquise, rieuse et calme,
Avant de décerner la palme,
Dit : « Le baiser, qu'est-ce que c'est ? »
— « Je pourrais invoquer Voltaire,
Comme mon voisin, en ceci, »
Répondit-il, « mais, Dieu merci !
La chose veut plus de mystère ;
Et, je le dis sans biaiser,
Ce n'est pas en joute publique
Qu'un homme sagace s'applique
A bien définir le baiser.
Non. Il lui faut, pour cette affaire,
L'ombre favorable aux complots.

Et du tête-à-tête à huis-clos
La très suggestive atmosphère.
C'est à cette condition
Que du baiser, en un langage
Léger, je trouverai, je gage,
L'exacte définition. »
— « On ne pique pas de la sorte
En vain ma curiosité ! »
Dit la dame. « Vous excepté, »
Reprit-elle, « que chacun sorte
D'ici ; car c'est mon bon plaisir
Qu'en séance extraordinaire,
Tous les deux, au dictionnaire,
Nous travaillions bien à loisir. »

Comme une odeur de rose errante
Flottait, dans l'ombre et la tiédeur :
Une odeur grisante, une odeur,
Eût-on dit, de pudeur mourante...

« Eh bien ? cher, » insista, tout bas,
Après un temps, notre Égérie,
« Qu'est le baiser ? » — « Je vous en prie, »
Dit l'autre, « ne me troublez pas !...
L'inspiration, qui m'effleure
Déjà, bientôt va se poser ;
Et je vous dirai du baiser
Ce qu'il faut dire, tout à l'heure.

Avant, il sied de m'accorder,
Pour que je parle en connaissance
De cause, certaine licence
Qui, puissamment, pourra m'aider.
Car je n'aurai que phrases mièvres
Pour configurer le baiser,
Si je ne puis, d'abord, puiser
Le vrai document sur vos lèvres. »
Et, s'approchant effrontément
De la dame toute troublée,
Sur sa bouche il chercha, d'emblée,
L'indispensable document.
Or, prise d'un soudain vertige
Au contact un peu violent
De la moustache du galant,
La dame ploya sur sa tige !...
Ensuite, ce qui se passa,
Le ciel le sait de façon sûre ;
Mais, par crainte de la censure,
Je ne vous conterai pas ça !

Il suffit, d'ailleurs, que l'on sente
Que la dame, en l'occasion,
Trouva la définition,
Bien que muette, saisissante.

XIV

LA JEUNE FILLE PALE

Un jeune homme très poétique
N'avait pas beaucoup de santé
Et professait que la beauté
Doit être, avant tout, chlorotique.
Pour lui, les femmes et les fleurs
N'étaient supportables que blanches,
Tel un mort entre quatre planches...
Il aimait les pâles couleurs.
Il abhorrait les bonnes mines,
Les figures roses de sang,
Et rêvait d'un visage blanc
Comme la robe des hermines.
Mais il avait en vain cherché,
Jusqu'alors, au sein des familles,
Celle, parmi les jeunes filles,
Qui serait son beau lys penché.
Hélas! pas une de ces vierges
N'offrait à ses yeux, en effet,

Le désiré masque défait,
La requise pâleur des cierges !
Il en pleurait... Pourtant, un jour
Que sa peine était plus amère,
Il crut rencontrer sa chimère,
L'objet digne de son amour.

Buste maigre, taille flexible
En l'écrin souple du corset,
De dos elle réalisait
Son cher idéal impossible.
Et, tremblant déjà de plaisir,
Il la suivait, se disant : « Fasse
Le ciel qu'elle soit, côté face,
Faite aussi selon mon désir. »
Durant qu'il songeait immobile,
Elle entra dans une maison :
Le pauvre, perdant la raison,
N'avait vu que son côté pile !
Mais, saisi d'un soudain transport,
Il cria : « Je l'aime ! Je l'aime !
Et si, par bonheur, elle est blême,
Enfin, mon Dieu ! je touche au port ! »

Oubliant toute retenue,
Il s'élança dans l'escalier,
Et rattrapa, sur le palier
Du troisième, son inconnue.

O triomphe! Elle avait la peau
Plus blanche que la blanche cire,
Et si blanche que notre sire
Lui dit, en ôtant son chapeau :
« O vision de poésie!
Ange plus immatériel
Que même ne l'est Ariel!
O toi que mon cœur a choisie,
Dispose donc de mon destin!...
Mais, dis-moi, séraphique tête,
Quel thaumaturge, ou quel poète,
Te fit cet adorable teint? »
— « Ce ne fut point un thaumaturge, »
Répondit-elle. « J'ai ce teint,
Parce que, du soir au matin,
Depuis un mois, maman me purge. »

XV

LA DAME MURE ET LE JOUVENCEAU

Une veuve sur le retour
Voulait encor croquer la pomme.
Et pour un très joli jeune homme
Elle avait conçu de l'amour.
Le jeune homme était sans fortune,
Elle était riche ; et, sans pudeur,
Le jouvenceau trouva l'ardeur
De la veuve très opportune.
Toutefois, à la courtiser
Il fut de méthode si lente
Que, bientôt, la veuve, brûlante,
Lui proposa de l'épouser.
« Laissez-m'en parler à mon père, »
Objecta-t-il. « En vérité,
C'est par pure formalité,
Car il dira oui, je l'espère.
Je vous l'amènerai demain, »
Ajouta-t-il, « dans la soirée ;

Et pour moi, ma belle adorée,
Il demandera votre main. »
Donc, auprès de la cheminée,
Ce lendemain-là, sans façon,
Par le père du beau garçon
La veuve fut examinée.
Or, dans sa folle avidité
De hâter la fin de l'épreuve,
Se levant tout à coup, la veuve
Sortit, soi-disant pour le thé.
Mais elle se tint aux écoutes,
Curieuse, tout près de là.
Et, soudain, le père parla :
« Ah çà ! mon fils, tu me dégoûtes ! »
Dit-il. « Comment les cinquante ans
De cette très honneste dame,
Que ta mâle jeunesse affame,
Peuvent-ils te sembler tentants ? »
Le fils répondit : « Elle est mûre,
Oui, mais, comme elle a de l'argent,
Je ne veux pas être exigeant,
Et l'épouserai sans murmure. »
— « Non, vous ne m'épouserez pas ! »
Cria, soulevant la portière,
La dame, d'une voix altière.
« Une autre fois, parlez plus bas.
A faire des gaffes pareilles,
On compromet son avenir.
Vous auriez dû vous souvenir
Que les mûres ont des oreilles ! »

XVI

LA SERVANTE

Bien des femmes vont décrétant
Qu'il n'est pas de pire folie
Que d'avoir servante jolie,
Parce qu'à l'époux inconstant,
Que tout succès facile anime,
C'est fournir un sot aliment.
Or, c'est là le raisonnement
D'un esprit trop pusillanime;
Car on sait qu'un homme ne peut,
Bien qu'à tout propos il juponne,
Tromper sa femme avec sa bonne,
S'il se respecte un tant soit peu.
C'est là question de prudence
Élémentaire, en vérité,
Et puis, surtout, de dignité!
N'est-ce pas de toute évidence ?
Même, si, dans l'égarement
D'un instant, nous pouvions nous plaire

A quelque faveur ancillaire,
Irions-nous, maladroitement,
Nous compromettre avec la nôtre,
Quand nous pouvons si bien choisir,
Pour contenter notre désir,
La femme de chambre d'un autre ?
Car — de nouveau — si vous venez
A débaucher votre servante,
Celle-ci, tôt ou tard, s'en vante ;
Et voyez d'ici votre nez !
Je n'ai pas de raison plus ample,
Quant à moi, de m'en abstenir.
C'est la règle, — et j'en veux fournir,
Pour votre usage, cet exemple :

Tout dernièrement, un mari
Se découvrit un goût infâme
Pour la servante de sa femme,
Fort belle fille au teint fleuri,
J'en conviens, ma foi ! mais niaise
Au point que, me procurât-on
Une si stupide goton,
Je n'en serais flatté ni aise.
Mais, lui, notre homme, se moquait
De ce fait comme d'une prune,
Et si bien qu'un jour, à la brune,
Au joli jeu du bilboquet
— Lui, le pivot, elle, la boule
(C'est dire comment il la prit !), —

Il convia ce pauvre esprit,
Et de poulette la fit poule.
Que pensez-vous qu'il en advint ?...
Non, c'est tellement incroyable
Que c'est à s'en bailler au diable !
Je vous le donne en dix, en vingt !...
Elle alla droit chez sa maîtresse,
Aussitôt après, en émoi,
Et dit : « Madame, excusez-moi,
Mais sur un point qui m'intéresse,
Moi qui ne porte qu'un bonnet
Et qui ne suis pas très sensée,
Je voudrais bien être fixée
Par quelqu'une qui s'y connaît.
C'est pourquoi sur votre obligeance,
Ici, je crois pouvoir compter,
Heureuse de m'en rapporter
A votre grande intelligence.
Bref, » conclut-elle, en s'échauffant,
« Dans l'amoureuse drôlerie,
Des deux personnes, je vous prie,
Laquelle à l'autre fait l'enfant ? »
— « D'une bête tu m'as la mine ! »
Répondit la dame en pouffant.
« Laquelle à l'autre fait l'enfant ?
C'est celle qui l'autre domine.
Au moins, c'est la mode chez nous ! »
— « Alors, » dit la fille, « Madame,
Je viens d'en faire un, sur mon âme,
Là, tout à l'heure, à votre époux. »

XVII

MOYENS DE PARVENIR

Cette histoire assez incivile,
Je le déclare sans orgueil,
N'est pas empruntée au recueil
De Béroalde de Verville.
Le graveleux salmigondis
De cet auteur plein de licence
N'en contient même pas l'essence ;
En vérité, je vous le dis.
Bref, comme il se peut que ce conte
Vous semble composé sans art,
Puisqu'il est de moi, par hasard,
Je veux que vous m'en teniez compte...

Sur les moyens de parvenir,
Dernièrement, une assemblée,
Aussi brillante que mêlée,
Discutait à n'en plus finir.

Mais, suggestion tyrannique,
Tous, au même avis se rangeant,
Tombèrent d'accord que l'argent
Est, en tout, le ressort unique.
Et tous disaient que, pour pouvoir
Gagner (c'est le but de la vie)
De cet argent que l'on envie,
Il faut, tout d'abord, en avoir ;
Car, enfin, il est rarissime
Que l'argent vienne à l'indigent,
L'argent seul appelant l'argent,
Selon la très vieille maxime.
Faute de contraire argument,
Le problème était donc d'emblée
Résolu, lorsque l'assemblée
Se grossit inopinément
De deux personnes d'importance
Que l'on pressentit sur le cas
Et qui — stupeur ! — ne furent pas
Du même avis que l'assistance.
L'une (un homme) dit : « Le moyen
De s'élever sur notre sphère
Selon les ressources diffère.
Je vous dirai quel fut le mien :
Pauvre vidame sans fortune,
Je voulus, pourtant, m'enrichir ;
Et, malin, pour y réussir,
J'usai d'une ruse opportune.
Comme je savais que l'habit,
A Paris, fait surtout le moine,

Chez le tailleur le plus idoine
Je sus obtenir du crédit.
Et par mes cravates, mes ganses,
Mes chapeaux, mes gilets divins,
En fort peu de temps je devins
Un arbitre des élégances.
J'eus grand succès dans les salons,
Grâce au tact de ma culottière ;
Et je conquis une héritière
Par le chic de mes pantalons. »
Il se tut, et l'autre (une dame,
Dont on ignorait le passé,
Mais dont le luxe était classé)
Dit alors : « Comme le vidame,
Je n'étais, quand j'ai débuté,
J'en jure, ni plus ni moins riche
Qu'un militaire de l'Autriche ;
Et, même, j'étais sans beauté !
Mais, — et voici la différence, —
Tandis que monsieur s'argenta
Simplement parce qu'il porta
Les plus beaux pantalons de France.
Moi, je le confesse tout bas,
Si je fis assez tôt fortune,
C'est que, ruse très opportune,
Mes amis, je n'en portai pas... »

XVIII

OMNIA MECUM PORTO...

Dans une campagne discrète,
Un chirurgien de Paris,
Ayant fait fortune, avait pris
Ses derniers quartiers de retraite.
Or, avide d'isolement,
D'oubli, de repos, de mystère,
Une doyenne de Cythère
S'éteignait là, pareillement.
Aussi, sans peine on conjecture
Qu'en ce tout petit Sahara
Le chirurgien rencontra
Cette ex-Phryné de préfecture.
Mais, si le ci-devant saigneur,
Pour animer sa solitude,
De la voir acquit l'habitude,
Ce fut en tout bien tout honneur.

Selon la coutume tracée,
Leur prime conversation

Roula sur la profession
Que chacun avait exercée.
« J'eus dans la mienne peu d'entrain,
Car elle était peu ragoûtante,
Et c'est peu de gens qu'elle tente, »
Dit l'émule de Dupuytren.
« La mienne n'a pas de quoi plaire
Davantage, » dit, à son tour,
L'ancienne vendeuse d'amour.
« On n'y vole point son salaire !
Cependant, je n'y boudais pas ;
Et, supérieure à telle ou telle,
De plus d'un de ma clientèle
Je sus avancer le trépas. »
— « Étiez-vous donc de ma partie ?
Moi, j'étais bourreau de la chair... »
— « Et moi, son délice, mon cher,
En dépit de ma modestie ! »
— « Pour ne pas entendre gémir
Mes patients, moi, charitable,
Je les endormais sur la table. »
— « Moi, j'opérais sans endormir. »
— « J'ai fait rien qu'en une journée
Jusqu'à trois opérations ! »
— « Moi, malgré mes répulsions,
J'en ai fait mille par année ! »
— « Oui, mais il manquait d'agréments,
Ce métier-là, je le répète...
Enfin, sans tambour ni trompette,
J'ai vendu tous mes instruments ! »

— « Assurément, c'était d'un sage.
Moi, je n'ai pas su le moyen,
Hélas! de vendre aussi le mien...
D'ailleurs, il était hors d'usage ! »

XIX

ALLÉGORIE

Souvent, la force d'un exemple
À nous convaincre réussit
Mieux que cent discours. Ce récit
Le prouve sans débat plus ample.

Pour bien employer ses moments
Et que sa recette, je pense,
Couvrît rondement sa dépense,
Une fille avait deux amants.
S'ignorant l'un l'autre, ces hommes
Croyaient, chacun de son côté,
À sa stricte fidélité,
Et lui donnaient de fortes sommes.
Lecteurs, vous êtes convaincus
Qu'ainsi plus d'une femme triche ;
Et la nôtre était déjà riche,
Grâce à sa couple de cocus.

Pourtant, elle eût causé sa perte,
Comme tant d'autres, à ce jeu ;
Mais à jongler avec le feu
Plus qu'une autre elle était experte ;
Et, dans l'occurrence, elle put,
Tant elle fut maîtresse d'elle,
Mettre à la hauteur d'un modèle
Mon axiome du début.

(Mais je crois bien que j'anticipe,
Et ce n'est pas du tout mon fait.)

Il advint qu'un jour, en effet,
Les deux gars, qui, dans le principe,
Ne s'étaient point vus nez à nez,
Se rencontrèrent à la porte
De la fille, et, diable m'emporte !
En furent assez étonnés.
Mais leur surprise fut plus nette
Et leur soupçon s'accrut encor
Quand leurs mains, d'un commun accord,
Mirent en branle la sonnette.
La belle, à ce point, descendit,
Et, les voyant pâles de rage,
Fit appel à tout son courage
Pour narguer ce hasard maudit.
Elle songea que le cynisme
Est l'attitude qui convient,

D'ordinaire, aux femmes de bien,
Et, superbe de laconisme,
Lorsque, tout hors de lui, l'un d'eux
Eut crié : « Réponds-nous, traîtresse !
De qui donc es-tu la maîtresse ? »
Calme, elle avoua : « De vous deux ! »
Puis, elle rentra... Derrière elle,
Les pauvres amants sans raison
Pénétrèrent dans la maison
Pour continuer la querelle.
Bien que chacun fût étranger
Au malheur de l'autre, à tout prendre,
Tous les deux parlaient de se rendre
Sur le pré, pour s'entr'égorger.
Or, à propos de leur déboire,
Tous deux crièrent tant et tant
Qu'à la fin, chacun, haletant,
Se sentit le besoin de boire.
Par chance, une coupe était là
D'un vin frais versé toute pleine ;
Et le plus pressé, d'une haleine,
Jusqu'à la moitié l'avala ;
Mais, tel Pylade à son Oreste,
D'un beau mouvement il tendit
La coupe à l'autre, qui lui dit
Merci, tout en buvant le reste...
Et la fille sourit : « Messieurs,
Souffrez, » dit-elle, « que je cause,
Car voici, pour gagner ma cause,
Le seul argument sous les cieux !

Fixez-moi d'un œil moins sévère !
Voyez, ce n'est point pour railler,
Que l'on peut, sans se chamailler,
User à deux d'un même verre. »

XX

CONTRE UNE SOTTE PRÉTENTION

Je vous ai, ce tantôt, conté
Qu'une dame de bon étage,
Qui donnait en égal partage
A deux amoureux sa beauté,
Leur dit, quand ils surent l'affaire,
Coqs rivaux en ce poulailler,
Que l'on peut, sans se chamailler,
User à deux d'un même verre.
La pointe n'a rien d'indécent,
Et qui la trouve excessive erre ;
Car, même, au besoin, dans un verre
On pourrait boire à plus de cent.

Pour moi, devenu philosophe
Avant d'être vieux, je soutiens
Que pour vingt à trente chrétiens
Une femme a bien de l'étoffe.

Et, si vous vous en étonnez,
Vous méritez la forte amende.
Dieu fit-il, je vous le demande,
Une rose pour un seul nez?
Et comment donc pourrais-je admettre,
Lorsque je vois, par la chaleur,
Dix papillons sur une fleur,
Qu'une femme n'eût qu'un seul maître ?
Voilà pourquoi, de tout mon cœur,
J'applaudis la dame susdite,
Et pourquoi, quand je le médite,
Je goûte son propos moqueur.
Mais bien plus encore je prise
Le mot vraiment bien orfévri
Que fit, un jour, à son mari
Une femme en péché surprise.
Le sire s'étant emporté,
Elle lui dit : « Mais, mon pauvre homme,
Lorsque vous allâtes à Rome
Pour contempler Sa Sainteté
Si benoite en sa blanche chape,
Voyons, là, sans périphraser,
Fûtes-vous le seul à baiser,
Dites-moi, la mule du Pape ? »

XXI

LE TROISIÈME VŒU D'ESTELLE

Bien qu'il eût entendu tinter
Depuis un an la soixantaine,
Le baron, eût dit La Fontaine,
Était d'âge encore à planter ;
Et, si j'étais quelque Brantôme
Pour votre pudeur sans égard,
J'emprunterais le mot « bragard »,
Pour le peindre, au vieil idiome.
Mais laissons les termes anciens,
Et disons, en français moderne,
Qu'il n'avait pour la baliverne
Pas encor perdu tous moyens.
Par malheur, devant son visage
La moins friande reculait ;
Car, hélas ! il était plus laid,
Ce cher homme, qu'il n'est d'usage.
Et ce n'était que pour l'argent
Que toute femme, même laide,

Voulait bien lui prêter de l'aide,
Quand son cas devenait urgent.
Aussi, quoi d'extraordinaire
A ce que la jeune beauté
Dont je vais parler ait tenté
De berner ce sexagénaire?
(Mais *tenté* n'est pas, en ceci,
Le terme propre, car Estelle
Se montra d'une astuce telle
Qu'il appert qu'elle a réussi.)

Elle était si riche de charmes
De la tête jusqu'au talon
Qu'il semblait qu'au seul Apollon
Elle aurait dû rendre les armes ;
Et c'est pourquoi, jusqu'à ce jour,
Suivant son obscure pensée,
De tous ceux qui l'avaient pressée
Elle avait repoussé l'amour.
Cela dit, jugez si l'ivresse
Du baron dut troubler les sens
Quand elle lui dit : « Je consens
A devenir votre maîtresse. »
Certe, il crut que s'ouvraient les cieux !
Mais elle ajouta : « Je suis franche,
Et vous avoue, ô vieille branche,
Que ce n'est pas pour vos beaux yeux
Qu'ainsi je me suis décidée,
Tout à coup, à sauter le pas

Avec vous ; et j'ai, n'est-ce pas ?
Ce faisant, ma petite idée... »
Le baron demanda, nerveux :
« Une idée ? Eh bien ! quelle est-elle ? »
— « Celle-ci, » répondit Estelle :
« Vous comblerez trois de mes vœux. »
— « Quoi ? Trois vœux ? Ce n'est pas énorme ! »
Jeta notre homme, rassuré.
« Pour les voir comblés, c'est juré,
Il suffit qu'Estelle les forme !...
Quel est le premier ? » — « Il est tel
Que, tout d'abord, je vous invite
A me faire don, au plus vite,
D'un élégant petit hôtel. »
— « Et le second ? » — « Sur le Grand-Livre
Il faut me faire créditer
De façon que, sans m'affecter,
Jusqu'à ma fin je puisse vivre. »
Le baron dit : « C'est entendu.
Quand vous m'aurez prouvé, ma belle,
Que vous ne m'êtes point rebelle,
C'est le moins qui vous sera dû. »
Mais elle : « Deux oiseaux dans l'arbre
N'en valent pas un dans la main ;
Et, si vous n'avez fait demain,
Pour vous je resterai de marbre... »
Dès qu'elle eut la rente et l'hôtel,
Du baron se disant servante,
Elle en fit, dès la nuit suivante,
Ce qu'on nomme un heureux mortel...

Si bien que, le lendemain, tendre
Et galant, il lui dit : « Je veux
Combler le troisième des vœux
Que tu formas, sans plus attendre. »
— « Vous le ferez ? » — « Dès à présent ! »
— « Il me faut plus qu'une promesse. »
— « Je te le jure sur la messe ! »
— « Eh bien ! » dit-elle, « allez-vous-en. »

XXII

LE SOMMEIL DE GRAND'MÈRE

Vous vous rappelez cette estampe
Éditée au temps d'Arouet
Et qui, le soir, près d'un rouet,
Nous montre, le poing sous la tempe,
Une bonne vieille dormant,
Pendant qu'avec le geste mièvre
D'un fin doigt posé sur la lèvre,
La fille introduit son amant.
Le dirai-je ? C'est cette image
(Dix-huitième siècle, merci !)
Qui m'inspire ce conte-ci,
Pour que je vous en fasse hommage.

Sache donc celui qui me lit
Qu'une fillette vivait seule,
En plein bois, avec son aïeule,
Dont elle partageait le lit.

Cette fleur des champs était belle
A ce point qu'on eût dit Psyché,
Et voyait son bien recherché
Par tous les gars en ribambelle.
Son bien, c'était, son pauvre bien,
Ce qu'en ville ainsi qu'au village,
On appelle le pucelage.
Elle n'avait, à part ça, rien.
C'est peu. Car, en ce temps de lucre,
On voit jusqu'au dernier clampin
Vouloir du beurre sur son pain
Et même dans son eau du sucre.
Aussi, tous ces vilains garçons
Ne pensaient-ils, fleurs de débauche,
Qu'à l'épouser de la main gauche,
Quelque beau jour, sous les buissons.
Malheureusement, la mignonne,
Qu'ils flairaient comme un rare mets,
N'était sortie au grand jamais
De son logis sans sa tayonne ;
De façon qu'aucun damoiseau
De cette rustique contrée,
Bien que très âpre à la curée,
N'avait pu saisir cet oiseau.
Mais, un soir, dans la saison verte,
Un gars qui n'était pas manchot
S'avisa (dam ! il faisait chaud)
Que la fenêtre était ouverte...
La vieille ronflait face au mur.
Quant à la jeune mathurine,

Il aperçut de sa poitrine
Le double fruit pas encor mûr.
Et le maraudeur, pris de fièvre,
Sauta dans la chambre sans bruit,
Et, voulant mordre au double fruit,
Y posa tout d'abord la lèvre.
Et, comme, dans son prime effroi,
La fillette semblait de marbre,
Il cueillit tous les fruits de l'arbre ;
Et c'étaient de vrais fruits de roi !
A la fin, moins morte que vive,
La pauvrette du doux repas
Que l'on faisait de ses appas
Prit sa part avec le convive.
Et quand celui-ci, régalé,
Eut quitté le lieu de la fête,
Elle pleura, comme une bête,
Parce qu'il s'en était allé.
Or, la grand'mère, de son somme
Tirée, au matin, par ces pleurs,
Apprit — dernier de ses malheurs —
Ce qu'avait osé le jeune homme.
Ayant maudit le meurtrier
D'une bouche encor vigoureuse,
L'aïeule dit : « Mais, malheureuse,
Il fallait m'appeler, crier ! »
Et, naïve en sa peine amère,
L'enfant gémit : « Dans ma stupeur
J'aurais bien crié... Mais j'eus peur
De troubler ton sommeil, grand'mère !... »

XXIII

FANNY BATEAU

Il est midi. C'est l'heure chaude.
La petite Fanny Bateau,
Femme de chambre du château,
A travers le bois baguenaude.
Or, la cloche du déjeuner
Par son émissaire la brise
Fait appeler Fanny surprise,
Qui se dit : « Faut m'en retourner. »
Et la gentille chambrière,
Prenant ses jambes à son cou,
Se dépêche : quand, tout à coup,
Voici qu'au plein de la clairière,
Quatre affreux jeunes vagabonds,
Mauvais chacals de la grand'route,
Qui, de loin, l'épiaient, sans doute,
S'élancent sur elle en deux bonds,
Et, déjà grisés par les charmes
De cette fille en floraison,

Vous la jettent sur le gazon,
Sans avoir égard à ses larmes,
Et... (Mais, ce qui put se passer,
Je ne saurais, en cettuy conte,
Mesdames, vous en rendre compte,
Sans risquer de vous offenser ;
Car ce que fit à la pauvrette
Ce quatuor surexcité
Ne peut s'écrire, en vérité!...
Croyez bien que je le regrette.)

Quand elle revint au château,
Le dîner était sur la table.
Oh ! sous quel aspect lamentable
Elle apparut, Fanny Bateau !...
Ah ! de feu Gabriel Vicaire
Que n'ai-je aux doigts, en ce moment,
La plume dont l'esprit charmant
Nous ravissait encor naguère !
Quels jolis accents désolés
Je trouverais, alors, pour dire
L'air égaré de la martyre,
Ses blonds cheveux tout emmêlés,
Sa coquette jupe de laine
Si laidement mise en lambeaux
Par ces quatre cruels corbeaux,
Et l'horreur de la châtelaine
Et de tous les gens du château,
Voire même du petit singe,

En voyant, blanche comme linge,
Cette triste Fanny Bateau!
Comme elle était toujours en larmes
Et ne cessait de frissonner,
Sa maîtresse lui fit donner
De l'eau de mélisse des Carmes...
C'était un remède à propos
Et qui raviva ce pauvre être,
Ainsi que cela put paraître,
Quand elle eut pris quelque repos.
Enfin, la noble châtelaine,
La sachant en meilleur état,
Obtint d'elle qu'elle contât
Son aventure, d'une haleine.
Donc, elle dit combien de fois
Cette vile troupe acharnée
L'avait sans pitié bâillonnée
Afin de la rendre sans voix,
Et la féroce frénésie
Dont elle avait été l'objet...
Tant que la dame en enrageait
Et gronda, dans sa jalousie :
« On t'a fait, de quoi te plains-tu ?
Plus de bien en une journée
Qu'on n'en fait en toute une année,
Hélas ! aux femmes de vertu ! »

XXIV

RENDEZ-VOUS DANS LA LUNE

Joli soldat que l'on adule
Pour l'azur de son fin dolman,
Et qui, captivant la maman,
Abuse la fille crédule,
Le sous-lieutenant de chasseurs
De succès galants est avide.
Ah! mes amis, de ce perfide
Garons nos femmes et nos sœurs!...

A l'un de ces porte-flamberges
Pour s'être fiée un tantet,
Hélène, après huit jours, était
Une émule des quart-de-vierges;
Et, toujours tirée à l'écart
Par ce guerrier brutal et tendre,
Elle n'aurait pas su défendre
De sa vertu le dernier quart,

Si, par un de ces ordres brusques,
Lesquels, sans rime ni raison,
Changent les gens de garnison,
Il n'avait dû plier ses frusques.
Donc, en pleurant, bien doucement,
Elle étreint le torse bleu pâle
De l'entreprenant jeune mâle
Qui fut aux trois quarts son amant.
Il est minuit. Sur la terrasse
Du vieux château piaffe un cheval.
Sujet de chromo sans rival,
Le couple désolé s'embrasse
Dans la caressante clarté
De la lune en ce moment pleine.
Au loin, calme, s'étend la plaine...
(Voir *Songe d'une nuit d'été*.)
Et le cavalier se reproche
L'inachevé de son dessein.
Il compléterait le larcin,
Si, là, n'était la mère, proche.
Cependant, les yeux éplorés,
Telle une amante de Shakspeare,
La pauvre petite soupire :
« Robert, à moi vous penserez
Durant cette absence fatale,
Dites ? Faites-m'en le serment !...
Et, tenez, dussiez-vous, vraiment,
M'estimer trop sentimentale,
Ou bien un de ces esprits fous,
Grands bâtisseurs en Pampelune,

Je veux vous proposer la lune
Pour notre futur rendez-vous. »
— « Ah çà ! souffririez-vous, Hélène,
D'un dérangement de cerveau? »
— « Ne riez pas! Quand de nouveau
La lune se montrera pleine,
Levant vers le ciel notre front,
Nous fixerons nos yeux sur elle,
Et, par force surnaturelle,
Nos regards s'y rencontreront.
C'est ainsi que, malgré l'absence,
L'amour unit les amoureux.
Car il n'est d'obstacle pour eux
Que ne renverse sa puissance.
Dût cela vous sembler subtil
Ou vous paraître une gageure,
Promettez-le-moi ! » — « Je le jure ! »
— « Adieu ! » fit-elle. « Adieu ! » fit-il.
. . . .

Hélène, avec exactitude,
Un mois après, mystiquement,
Chercha les yeux de son amant
Sur le bel astre en plénitude.
Or, au même moment précis,
Oublieux, notre mauvais drille
Dans le boudoir clos d'une fille
Entretenue était assis.
Mais, — voyez l'étrange aventure
Et le hasard! — à cet instant,

Sur le revers exorbitant
De la vénale créature,
Justement, il portait les yeux
Et s'écriait : « Tu fais la pige
A Vénus dite callipyge,
Enfant, j'en atteste les cieux ! »

De sorte que (merveille !) l'une
Et l'autre, c'est bien assuré,
Ainsi qu'ils se l'étaient juré,
Ce soir-là, regardaient la lune !

XXV

LE CRIME DE JEAN

Dans le *Moyen de parvenir*
De Béroalde de Verville
Un conteur cynique et servile
Puiserait à n'en pas finir.
Qu'y pourrait-on voir de cocasse ?
Ce procédé court les chemins !
Et La Fontaine, à pleines mains,
N'a-t-il pas puisé dans Boccace ?
Mais Boccace, lui, fut prudent
Et d'écriture fort civile ;
Tandis qu'au contraire, Verville
Vous nommait, comme un impudent,
De ces objets qu'à peine j'ose
Désigner, moi-même, à part moi !...
Oui, ce Verville, sans émoi,
Disait le mot pour chaque chose,
Se moquant bien qu'on s'en fichât ;
Et, pour la future souffrance

Du divin Anatole France,
Il appelait un chat un chat.
De l'innocence il n'avait cure
Et se montra plus que grivois.
Pourtant, il employa parfois
Ce qu'on appelle une figure.
Et puis, au surplus, juges-en,
Si tu veux, lecteur bénévole,
Dans ce conte que je lui vole
Sur le cas de Michelle et Jean.

Michelle, ayant égaré quatre
De ses ouailles à toison,
N'osait regagner la maison,
Pensant : « Ma mère va me battre ! »
Ce pendant, à Jean, le valet,
La mère disait : « La petite,
Ce soir, ne rentre pas très vite...
Va-t'en la quérir, s'il te plaît. »
Non loin du chemin de halage,
Sur le gazon perlé de fleurs,
La bergère gisait en pleurs,
Presque à la porte du village.
Le valet bientôt l'y trouva,
Et, quand il sut toute l'affaire,
Il gémit simplement : « Qu'y faire ? »
Puis il dit : « Il faut rentrer, va ! »
Mais, se sentant encor lâche, elle
Lui répondit : « Quand tu devrais

Me tuer, je ne suis pas près
De revenir, foi de Michelle ! »
Et, toujours gisant sur le pré,
Elle se désolait, hagarde...
Alors, Jean lui cria : « Prends garde !
Rentre, ou bien, oui, je te tûrai ! »
Et, comme il eut beau crier *Rentre !*
Il prit son couteau naturel
(Voyez Verville, — textuel)
Et le lui plongea dans le ventre...
(Et même, bon lecteur, crois-m'en,
J'atténue ici, j'atténue
Pour ne pas manquer de tenue ;
Mais Verville y va plus crûment.)
Et, plein du plaisir légitime
D'avoir fait comme il avait dit,
« Çà ! maintenant, rentre, petit ! »
Cria-t-il... Alors, sa victime
A la douce mort prenant goût :
« Oui, Jean, je vais rentrer, » dit-elle.
« Mais je veux (ma joie en est telle !
Être tuée encore un coup... »

XXVI

LE FAROUCHE CAPITAINE

En remontant un peu l'échelle
Très longue de mon souvenir,
Je pourrais, à propos, fournir
Un pendant au mot de Michelle.
Jean-George Auriol, le conteur
Que je sache le plus amène,
A fait l'histoire qui l'amène,
Et, sans doute, en est l'inventeur.

La scène est à bord d'un navire,
Lequel s'en allait savoir où...
Mettons que c'était au Pérou...
Eh! lofe, lofe! Eh ! vire, vire!
(Car on peut faire une chanson,
Propre à rester au répertoire,
De cette guillerette histoire
Que je transcris à ma façon.)

Eh! lofe, lofe! Eh! vire, vire!
Parmi cent trente passagers,
Une gazelle aux pieds légers
Était à bord de ce navire.
D'ailleurs, apprenez, mes amis,
Qu'en parlant ici de gazelle
J'entends dire une demoiselle,
Qui plus, certes, qu'il n'est permis
Aux environs de la vingtaine
Avait de grâce et de beauté,
Et tant qu'elle en avait ôté
Tous ses esprits au capitaine.
Ce loup de mer, dès le départ,
S'était senti — *ha! vire, vire!* —
Par le regard de cette Elvire
Le cœur percé de part en part.
Au début de la traversée,
La sachant fille de vertu,
Patiemment il s'était tu,
De peur de la voir offensée...
Cependant, le cinquième jour,
Au plein milieu de l'Atlantique,
Il laissa là toute tactique
Et fit l'aveu de son amour.
Mais, *lofe, lofe! vire, vire!*
La belle aux charmes accomplis,
En deux mots secs, bien que polis,
Osa très bien le déconfire.
Ah! combien c'était imprudent!
Et qu'elle eut tort d'être hautaine

Vis-à-vis de ce capitaine
Qui n'était pas accommodant !
Voyez-le : prompt à se résoudre
En sa fureur d'être jobard,
Il la mena, nouveau Jean Bart,
Dans la soute pleine de poudre ;
Et, là, prenant son pistolet,
Ha ! lofe, lofe ! vire, vire !
Il dit : « Périsse le navire,
Puisque son maître vous déplaît ! »
— « Hé ! là ! » fit la récalcitrante.
« Réfléchissez un peu, d'abord,
Monsieur, que vous avez à bord
De passagers plus de cent trente !
Vous seriez le dernier des fous
Si vous supprimiez tout ce monde
Pour un plaisir d'une seconde
Qu'on vous refuse ! » — « Je m'en fous ! »
Répondit cet impitoyable
Et deux fois enragé marsouin.
« De ce plaisir-là seul j'ai soin,
Et que tout le reste aille au diable !...
Ainsi, Madame, à vous de voir, »
Conclut l'horrible capitaine
A face de croquemitaine,
« Où se trouve votre devoir !
Allons ! dites, que vous en semble ? »
Alors, ses beaux sourcils froncés,
La belle dit : « Vous m'y forcez ?
C'est bien : nous dormirons ensemble. »

Et, le soir même, le forban
(On va dire que j'exagère !)
Des cheveux de la passagère
Se faisait un riche turban...

« Donc, pour contenter votre envie, »
Dit la femme, le lendemain,
« A tout un petit peuple humain
Voilà que j'ai sauvé la vie ! »
Il répliqua : « Par Belphégor !
Ce n'est là qu'un enfantillage,
Car, avant la fin du voyage,
Vous la lui sauverez encor ! »

XXVII

LE POIGNARD DE ROBIN

Mais j'y pense, c'est évident,
Et je ne suis qu'une mazette,
Le mot de Robin à Lisette
Fait bien plus drôlement pendant
Au mot plein de saveur soudaine
De Michelle à Jean que le mot
Vraiment brutal, quoique point sot,
De ce farouche capitaine.
Vous allez, d'ailleurs, en juger.

Robin, un soir, avec Lisette
Faisait l'amoureuse causette
Dans le silence d'un verger.
Depuis la vendange dernière
Déjà, ce garçon bien planté
Asticotait cette beauté
Vierge encore et très rudanière.

Oui, pendant plus de six grands mois,
Du gars elle s'était moquée ;
Mais, comme il vous l'avait traquée,
Sans répit, aux champs, dans les bois,
Un beau jour, enfin, que les pousses
Inauguraient leurs chapeaux verts,
Le cœur tout à coup à l'envers,
Elle avait mis un peu les pouces.
Donc, à dater de ce beau jour,
Grâce au printemps, ce vieux complice,
Elle avait accru le supplice
De ce Robin féru d'amour,
Car, bien qu'au menu tripotage
De la porte elle se prêtât,
Il l'adjurait sans résultat
Et n'en souffrait que davantage.
Par bonheur, il n'est de vertu,
Si forte de créneaux soit-elle,
Qu'à la longue ne démantèle
Un amoureux, s'il est têtu.
Il lui faut, pour toute science,
Ne pas ignorer que du mur
Le fruit tombe quand il est mûr.
C'est affaire de patience.
Et — nous y voici — le danger
Que craignait si fort la bourrelle
Était près de fondre sur elle,
Cette nuit-là, dans le verger.
En effet, par badinerie,
Robin avait pu la saisir ;

Et voilà que par ce désir
Lisette se voyait mûrie,
Et que, presque inconsciemment,
Prise d'une subite ivresse,
Elle devenait la maîtresse
De cet obstiné garnement!...
Or, raisonnant dans la tempête
De la première volupté,
Elle se disait : « Ai-je été,
Pendant ces six mois, assez bête!
Que de temps perdu!... Mais là, vrai!
Dussé-je à ce plaisant ouvrage
Utiliser tout mon courage,
Ce temps, je le rattraperai! »
(Ah! quelle fille sur la terre,
Dès que la touche Cupidon,
Ne lui demande ainsi pardon
D'avoir pu rester réfractaire!)
Cependant, se sentant fleurir
Dans la serre de cette étreinte,
Lisette dit : « Frappe sans crainte!
Par toi, Robin, je veux mourir! »
Alors, riant à sa conjointe,
Robin lui répliqua : « Ma foi!
Si tu veux mourir, hâte-toi,
Car mon poignard n'a plus de pointe! »
(Il sied de vous y résigner,
Si fort que vous vous fassiez prude,
Vu que, si cette chute est rude,
Elle est de Mathurin Régnier!)

XXVIII

PAGE EFFRONTÉ

Tous les goûts sont dans la nature,
Dit un proverbe fort courant,
Et moi, je n'en veux pour garant
Que cette suivante aventure.

Venu récemment à la cour
Afin d'y servir son bon prince,
Un jeune seigneur de province
De la reine éveilla l'amour.
L'estimant de forme mignarde,
Elle y rêvait le jour, la nuit,
Mais s'aperçut avec ennui
Qu'il n'y prenait pas du tout garde.
Ainsi qu'on fait au menuet,
Quand le page près de l'Altesse
Se trouvait, avec politesse
Longuement il la saluait;

Mais, malgré la galante invite
Et le doux langage des yeux
Souverains, le malgracieux
Faisait volte-face au plus vite.
Or, elle avait trop de fierté
Pour croire à de l'indifférence,
Et ne voyait, dans l'occurrence,
Qu'un excès de timidité.
Pensant ainsi, l'auguste goule
Plus effrontément naviguait
Pour obtenir de ce muguet
Ce que du coq obtient la poule.
Par malheur, le provincial,
Bien que très au fait de l'affaire,
Tardait beaucoup à satisfaire
Cet âpre caprice royal.
Et la reine en perdait le boire
Et le manger. Et son époux,
Souvent, lui disait : « Qu'avez-vous? »
Entre le fromage et la poire.
Vraiment, elle n'admettait pas
Qu'un fils de si peu d'importance
Pourrait la tenir à distance
Et faire fi de ses appas.
Enfin, une nuit, sans tapage,
A l'heure où tout homme ronflait,
Du roi jusqu'au dernier valet,
Elle pénétra chez le page.
Pour le surprendre en son sommeil,
Frémissante, elle était venue

Dans cette légère tenue
Qu'on nomme le simple appareil.
Mais, voyez l'histoire, ma chère,
Cette nuit-là (c'est du joli !),
Le page s'était mis au lit
Avec Bettina, la vachère,
Une fillette de quinze ans,
Rude un peu, mais faite à merveille,
Et qui, pucelle encor la veille,
Riait avec des yeux luisants.
« Quoi ! Monsieur », s'écria la reine,
« C'est pour ce vulgaire tendron
Que vous me laissez en affront !... »
Alors, lui, dit, la voix sereine :

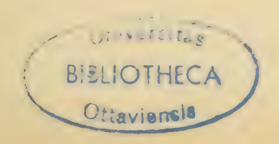
« C'est que je préfère, ma foi !
Manger premier, ô dame illustre,
A l'écuelle de bois d'un rustre
Que deuxième au plat d'or d'un roi. »

XXIX

ENTRE DEUX MAUX

Un père, ayant un fils prodigue,
Se dit : « A ce bourreau d'argent,
Pour mon salut, il est urgent
Que j'oppose une forte digue.
Voici trop longtemps qu'il s'ébat,
Si j'en crois ma pauvre escarcelle,
A la chasse de la pucelle
Dans l'avoine du célibat.
Il faut, sans plus de verbiage,
Car ça ne souffre aucun retard,
Que je conduise mon fêtard
Au râtelier du mariage.
Je tiens que, lorsqu'il se verra,
Dans un an, père de famille
(De tels faits l'Histoire fourmille),
Mon maître fou s'assagira. »
Or donc, ayant fait comparaître
Ce gaillard de vif appétit,

D'un ton péremptoire il lui dit :
« Je ne veux pas vous prendre en traître,
Et j'aurai raison sur ce point,
Je le jure par les Saints Livres :
Mon cher, je vous coupe les vivres,
Si vous ne vous mariez point. »
— « Me marier ? Quelle fichaise ! »
Fit l'autre. « Quoi ! pour tout de bon ? »
— « Oui, certes, Monsieur le fripon !
Autrement qu'en bâton de chaise,
Dès le mois prochain, je prétends
Que vous viviez. Voilà l'affaire.
Et, si vous voulez ainsi faire,
Nous en serons tous deux contents. »
— « Bien, je vous dois obéissance, »
Dit le gars, se sentant battu.
Et le père, alors, reprit : « Tu
M'en auras grand' reconnaissance. »
Et, le soir même, il le mena
Dans une maison respectable
Dont deux sœurs égayaient la table :
L'une était Flore, et l'autre, Anna...
Çà ! comment vous peindrai-je Flore ?
Elle avait une peau d'un ton
Si frais qu'on eût dit un bouton
De rose qui viendrait d'éclore !
Son front, son nez étaient divins.
Sa bouche... l'était plus encore.
Mais cette suave pécore
Avait un mètre quatre-vingts !...



Pour Anna, sans être vilaine,
Contraste étrange, elle n'avait
Pas plus de hauteur qu'un navet.
C'était bel et bien une naine !
Et par leurs dots uniquement
— Dots, au demeurant, excellentes —
Ces deux sœurs étaient ressemblantes
Aux yeux de notre garnement.
« Eh bien ! papa, c'est chose dite, »
Déclara-t-il, le lendemain.
« Va pour moi demander la main,
Et le reste, de la petite. »
Mais le père cria : « Farceur !
Quoi ! prendras-tu cette nabote,
Qui ne t'ira pas à la botte,
Quand à sa magnifique sœur
Il ne tient qu'à toi de te joindre ?
Le cas est des plus anormaux ! »

— « C'est, » dit le fils, « qu'entre deux maux
Il faut toujours choisir le moindre. »

XXX

CONTE DE LA BIEN AVISÉE

Ni Boccace, ni Straparole,
Ni quelque autre aussi réputé
Que les deux susdits n'a conté
Ce conte-ci, sur ma parole!
Certe, il se peut qu'il ait l'odeur
De telles fictions galantes
Aussi célèbres qu'excellentes...
Quoi qu'il en soit, j'en suis l'auteur.

Une fille de haut parage,
Que chacun voulait courtiser,
Avait juré de n'épouser
Qu'un homme de très grand courage.
Non pas, vous tous qui m'écoutez,
Qu'elle eût rêvé de se promettre
A qui se fût rendu le maître
De quinze chevaux emportés,

Ou bien à quelque fils de guerre
Qui se serait battu le mieux.
De ces courages-là, grands dieux!
Elle ne s'embarrassait guère!
Car, je vous le dis sans détour,
La vertu, pour cette pucelle,
La plus reluisante était celle
Qui se prouve au jeu de l'amour.
Que si vous lui faites reproche
De ce souci-là, peu me chaut!
Bref, elle voulait — de sang chaud —
Ne pas acheter chien en poche...
Elle ne manquait pas d'esprit,
La suite du conte l'avère;
Et, pour bien mener son affaire,
Voici comment elle s'y prit.
Elle obtint que, sur leur domaine
Et dans leur château, ses parents
Convieraient ses six soupirants
A venir toute une semaine.
Ils arriveraient le lundi,
Ensemble, tous six, manche à manche,
Et, dès le tout suivant dimanche,
Son choix dûment approfondi,
A l'heure où finirait la fête,
Elle nommerait sans discours
Celui-là qui, dans ce concours,
L'aurait plus qu'autres satisfaite.

Satisfaite en quoi? Sur quel point?...
Cela resta comme chimère
Aux yeux du père et de la mère.
Vu qu'elle ne le leur dit point.

Oui, mais à sa femme de chambre,
Fille fraîche et pleine d'attraits,
Elle livrait tous ses secrets
Depuis Janvier jusqu'à Décembre;
Et vous pensez bien qu'en ce cas,
Notre pratique demoiselle,
Sachant son adresse et son zèle,
La mit au fait de son tracas.
« Je me marierais, » lui dit-elle,
« Ma foi! sans regarder à rien,
Si tu n'avais dit tant de bien,
Chaque jour, de la bagatelle;
Que tout sur terre elle régit;
Que le reste, c'est verbiage,
Et que le bon du mariage
Uniquement en elle gît.
L'as-tu pas dit? » — « Je le répète! »
— « Et ne m'as-tu pas dit aussi
Qu'à cette bagatelle-ci
L'un est adroit, et l'autre, bête;
Qu'il en est certains à ce jeu
Pour mettre à toute heure en la cible,
Et que, pour d'autres, leur possible,
Trop souvent, se réduit à peu? »

— « Je l'ai dit aussi. » — « Puis, encore,
Que tel, quoique d'air imposant,
A ce jeu va se conduisant
Comme une chétive pécore,
Tandis que tel autre, d'aspect
Peu régalant et d'air minable,
Par une verve interminable
Au lit commande le respect ;
Mais que d'aucun on ne peut dire,
A moins de l'avoir essayé,
S'il y fait merveille ou pitié,
Et s'il y peut ou non suffire ?
L'as-tu pas dit? » — « Certainement ! »
— « La chose étant, ma bonne, écoute :
Je désire, coûte que coûte,
Choisir avec discernement.
Puisque c'est pour toute la vie
Qu'on s'attache un mari, j'en veux
Un qui, toujours, selon mes vœux,
Sache contenter mon envie.
M'approuves-tu ? » — « De tout mon cœur !
Mais, en ceci, qu'allez-vous faire? »
— « C'est à toi que je m'en réfère
Pour découvrir mon vrai vainqueur. »
— « Comment ferai-je? » — « C'est facile.
Apprends, d'abord, qu'après-demain,
Les six aspirants à ma main
Viendront à notre domicile.
Pour m'offrir la facilité
De voir quel est le plus amène,

Mes parents, toute une semaine,
Leur donnent l'hospitalité.
Or, voici mon plan : sans scrupule,
A peine ils ont franchi le seuil,
A tous les six tu fais de l'œil ;
Et, déjà, dès le vestibule,
Chacun d'eux, prompt à se monter
La tête, se dit en lui-même :
Cette exquise soubrette m'aime.
Bon ! je ne vais pas m'embêter !
Aussitôt, laissant toute honte,
À quelqu'un d'eux, le premier jour,
Tu bailles rendez-vous d'amour,
Sans dire que c'est pour mon compte,
Bien entendu, mais de façon
Si malicieuse et secrète
Qu'il me prenne pour la soubrette
En un coin noir de la maison.
Et je pourrai donc, de la sorte,
Pendant que, sous mon propre toit,
Il croira s'ébattre avec toi,
Savoir comment il se comporte.
Et puis, contre marée et vents,
Pendant les cinq autres soirées,
Tu feras mêmes simagrées
Avec chacun des cinq suivants ;
Et cela devra me permettre
D'enregistrer net leur degré
De force. Bref, je leur serai
Comme un vivant dynamomètre. »

Il fut fait comme elle avait dit,
Et ce ne fut pas mince affaire!
La demoiselle eut fort à faire
Du lundi jusqu'au samedi.
Mais, quoique neuve en cette étude,
Et sauf la cruelle cuisson
De l'initiale leçon,
Elle en eût bien pris l'habitude.
Aussi, quand le dimanche vint
Avec le repos qu'il ramène,
Elle eût voulu de la semaine
Voir les sept jours portés à vingt.
Pourtant, fidèle à sa promesse
De fixer son choix ce jour-là,
Dans le salon elle assembla
Les six hommes après la messe.

Pensez que tous étaient tremblants
D'espoir à la fois et de crainte!
Mais elle leur dit, sans contrainte :
« Messieurs, je sais tous vos talents :
Marcel est romancier notoire ;
Gilbert, poète délicat ;
Alfred, admirable avocat ;
Roland, vaillant peintre d'histoire ;
Alexandre, un sculpteur parfait ;
Et pour Jean, qu'il ait du génie
Plus que Mozart, je ne le nie
Aucunement, car c'est un fait.

Or, vos aptitudes décrites,
Messieurs, j'hésite, en vérité,
Devant l'étrange parité
De vos dons et de vos mérites.
Vous êtes, tous six, élégants
Et de semblable belle allure;
Et, pour m'amener à conclure,
Vous seriez, tous six, éloquents
Comme professeurs en Sorbonne...
C'est pourquoi je prends pour époux,
Mes amis, celui d'entre vous
Qui, jeudi, contenta ma bonne. »

Elle s'assit : et, là-dessus,
Rempli d'une mâle assurance
Et faisant une révérence
Au nez des cinq autres déçus,
Le plus jeune de l'auditoire
Vers notre belle s'avança,
Et (vous avez deviné ça)
Dam ! c'était le peintre d'histoire.

XXXI

L'HEURE PROPICE

Plus qu'aucun autre mammifère,
A dit — ou peu s'en faut — Proudhon,
La femme, être tout d'abandon,
A le goût de se laisser faire.
Fille de noble ou de manant,
De fine ou de grossière étoffe,
Explique encor ce philosophe,
Son appétit est permanent.
Et, se moquant que ça nous choque,
Sans périphrase ni détour,
Il établit qu'en fait d'amour
Nos compagnes n'ont point d'époque.
Puis, brutalement, en deux mots,
Il conclut, ce grand fils de France,
Qu'en cela gît la différence
Entr'elles et les animaux.
Et, pour qu'à merveille on le sache,
Il nous fait des comparaisons

Et nous indique les saisons
Auxquelles s'émeuvent la vache,
La biche et même la guenon !
Vraiment, quelle délicatesse !
Mais, quoi ! science et politesse,
Cela va-t-il ensemble ? Non !
Les savants parlent sans magie.
Siérait-il que l'on s'en fâchât ?
Avec eux, un chat est un chat,
Et l'amour... physiologie.
Ils estiment fort superflus
Tes artifices, Rhétorique,
Et sont plus francs qu'un coup de trique.
Aussi bien, n'en dissertons plus.

Donc, selon la formule brève
Du susnommé Pierre Proudhon,
La femme au jeu de Cupidon
Est apte à se livrer sans trêve.
Ah ! Proudhon, tu m'en diras tant !
Lors, je comprends, la sachant telle,
Qu'à l'homme elle soit infidèle,
Puisque l'homme est intermittent !
Et citons, dans la conjoncture,
L'axiome souvent cité :
Homo post... animal triste.
C'est fatalité de nature !
Et c'est ce qui m'amène, hélas !
A constater que, nous, les hommes,

Devons, tous autant que nous sommes,
Craindre le sort de Ménélas.

De cette rêverie amère
J'en étais là, lorsque, chez moi,
Rose d'un peu pudique émoi,
Fit son entrée une commère
Que nul, jamais, ne contenta,
Et qui, toujours au mâle encline,
Se trouve, ainsi que Messaline,
Lassata, *non satiata*.
Elle s'assit près de ma table,
Et dit : « Voici : je viens te voir,
Poète qui dois tout savoir,
Pour que d'un souci véritable
Tu me tires... Allons, mon vieux,
Pour la besogne devinée,
Du soir ou de la matinée,
Réponds, qu'est-ce qui vaut le mieux ? »
— « Ho ! ho ! » fis-je, « c'est difficile !...
Quoi ! tu veux qu'à brûle-pourpoint
Je t'éclaircisse sur ce point ?
Il y faudrait tout un concile !...
Pourtant, si j'étais médecin,
Tel je résoudrais ce problème :
Pour le soir, c'est plaisir extrême,
Mais, pour le matin, c'est plus sain. »
— « Parfait ! Merci ! » s'écria-t-elle.
« Ce que c'est que d'être savant ! »

Puis, elle ajouta, se levant :
« Je ferai donc la bagatelle,
Chaque soir, pour ma volupté,
Et, — comme je n'ai pas envie
De quitter de si tôt la vie, —
Chaque matin, pour ma santé ! »

XXXII

VIEUX THÈME LYRIQUE

Seigneur ! Seigneur ! être jolie !
Quel parfait sujet de bonheur !
Hélas ! ne l'être plus, Seigneur !
Quel sujet de mélancolie !

Avoir montré jusqu'à trente ans
La suavité d'un visage
Plus doux même qu'un paysage
De l'Ile-de-France au printemps ;

Avec de longs yeux d'amoureuse
Sous des cheveux couleur de blé,
O Seigneur ! avoir ressemblé
Aux plus exquis portraits de Greuze ;

Avoir aux hommes, l'air coquet,
Décoché les mille traits mièvres
D'une bouchette aux pures lèvres
Qu'un sourire toujours arquait ;

Avoir eu des roses aux joues,
Plus roses, Cupidon charmant,
Qu'au beau jardin de ta maman
Ne sont celles dont tu te joues ;

Et ne montrer plus, tout à coup,
Que le masque noyé de graisse
D'une figure qui se dresse
Sur les empâtements du cou !

Et n'oser plus, quoi que je fasse,
Sortir, en plein jour, du tiroir,
Le trop véridique miroir
Qui, si souvent, mira ma face,

Tant cette face, sans défauts
Naguère et d'une chair divine,
S'est blessée à la pointe fine,
O Temps, de ta cruelle faux !

Avoir, quand vers ma grâce humaine
Les désirs volaient par essaims,
Offert sur mon torse les seins
De Vénus Anadyomène,

Et devoir serrer, à présent,
Dans la prison de la toilette,
Sur ma pauvre poitrine blette,
Un double fruit vide et pesant !

Ah! puisque tout se désagrège
Et que, dans ce monde, il n'est pas
D'éternité pour nos appas,
Encore m'y résignerais-je!

Mais qui donc pourrait désarmer
Mon désespoir et ma colère,
Puisqu'enfin, ne pouvant plus plaire,
Hélas! je puis encore aimer!

Et je n'ai, loin de ta lumière,
O soleil de la passion,
Pas plus de résignation
Que la belle qui fut heaulmière

Dont nous parle François Villon
Et qui, fille d'Ève obstinée,
Du désir en sa chair fanée
Ressentait encor l'aiguillon!

De même, et dût me mettre en poudre
Un dieu tout soulevé d'horreur
Pour ma persistante fureur,
Moi, je ne saurais me résoudre

A cesser — bien que superflus! —
Mes efforts pour rompre mon jeûne,
Puisque mon cœur est resté jeune
Alors que mon corps ne l'est plus!

Car, sachez-le bien, mes chéries,
Le Temps, de ses doigts assassins,
Ride le front, flétrit les seins;
Il éteint, par ses diableries,

Les regards les plus éclatants;
Bref, le Temps féroce a des armes
Pour tuer un à un nos charmes;
Mais, par un grand malheur, le Temps,

Qui détruit tout sur cette sphère,
Le Temps, ce traître, ce bandit,
Alceste lui-même l'a dit,
Le Temps ne fait rien à l'affaire!

XXXIII

AU LENDEMAIN DES NOCES

Infiniment plus scrupuleux
Que maint autre conteur de France,
Je dis toujours ma référence.
Dam ! ils s'en fichaient pas mal, eux !
Cet oubli n'avait rien d'énorme
A leurs yeux ; car chacun jugeait
Qu'en fait de contes le sujet
Importe fort peu : c'est la forme.
Je suis tenté d'en dire autant
Que ces gens-là que je révère ;
Mais c'est quand je bois dans mon verre
Que je me tiens le plus content.
Or, parfois, la muse est rétive,
Et j'ai, quoique très bien portant,
Comme l'a dit Edmond Rostand,
La goutte à l'imaginative.
C'est encor mon cas aujourd'hui ;
Mais, renversant ce qui m'arrête,

L'exquis George Auriol me prête
Un sujet qu'il croit bien à lui.
Et j'allume ici ma lanterne
En vous prévenant, mes amis,
Que, plus que cela n'est permis,
Ce conte est un conte moderne.

Donc, sans plus de prêchi-prêcha,
Apprenez qu'un fils de famille,
Tel qu'à Paris il en fourmille,
Par un beau soir s'amouracha,
Dès la toute prime seconde,
D'une fille pleine d'attrait
Et dont la bouche s'illustrait
Du sourire de la Joconde.
Pour avoir ce vivant Vinci
Et s'enivrer de ce sourire
Qu'on osa si souvent décrire,
Notre jeune homme eût tout fléchi !
En le voyant tout feu tout flamme,
Elle si bien se refusa
Pour l'affoler qu'il l'épousa,
N'admettant ni discours ni blâme.
Et, d'ailleurs, vous eussiez juré
Que c'était là quelque pervenche,
A la voir si coite et si blanche
Devant l'étole du curé...
Jetons sur la nuit de la noce
Un voile... De minuit jusqu'à

L'aube, le gaillard s'en flanqua
(Passez-moi le mot) une bosse.
Aussi, quand, venu le matin,
Il quitta la légale couche
Pour s'en aller prendre une douche,
Il avait plutôt mauvais teint.
Or, voyez la méprise affreuse!
En réenfilant son complet,
Voici qu'il récapitulait
Les faits de sa vie amoureuse;
Et, soudain, perdant la raison,
Et victime de l'habitude
Ou de quelque similitude,
Il se crut d'une liaison
D'un jour le héros éphémère,
Et, s'estimant garçon encor,
Il laissa choir un louis d'or
Sur l'oreiller de sa commère...
Hélas! dans la réalité
La plus terriblement funeste,
A peine il avait fait ce geste,
Il fut brusquement rejeté,
Car le sourire de Joconde,
Se réveillant, lui dit : « Vingt francs!
Mon vieux, est-ce que tu me prends,
Dis, pour une femme du monde? »
Puis, le regardant en dessous,
Elle ajouta : « Vrai, c'est un beurre!
On ne m'avait, jusqu'à cette heure,
Jamais donné plus de cent sous. »

XXXIV

COTISATION

A cette précédente histoire
La suivante fera pendant.
C'est encore un mot impudent
Propre à réjouir l'auditoire.

Un homme de tempérament
Plus explosible qu'un cratère
Avait, étant célibataire,
Fait si bien son métier d'amant
Qu'il n'en était, chez ses maîtresses,
Au nombre suffisant de vingt,
Pas une qui ne se souvînt
Avec plaisir de ses caresses.
A ce compte, il n'est point de faim
Qui ne se fût tôt assouvie ;
Et notre homme, après telle vie,
Résolut de faire une fin.

Ayant déjà la bouche amère
Et près de devenir barbon,
Il épousa, pour tout de bon,
Devant le maire, une commère.
Or, comme il sortait du banquet
Avec sa femme, on vint remettre
A l'époux surpris une lettre
Avec un tout petit paquet.
Nous apprenons ton mariage,
Disait la lettre. *Tous nos vœux.*
Voici vingt mèches de cheveux,
Et vingt louis pour ton voyage.
Et l'épouse s'écria : « Peuh !
Vraiment, mon ami, ces coquines
Pour vous se montrent bien mesquines !
Vingt francs par tête ! Fi ! c'est peu !...
Moi, j'en appelle à mes parentes,
Si chaque mien amant, pourtant,
Aujourd'hui m'en donnait autant,
Nous pourrions vivre de nos rentes ! »

XXXV

L'AFFICHE

Plus pure qu'Agnès en personne,
Et bien qu'instruite dans Paris,
Jeanne jamais n'avait compris
La moindre histoire polissonne.
Elle ignorait ce qu'il y a
D'utile dans la différence
Des genres ; et cette ignorance
Était, quand on la maria,
Tellement extraordinaire
Que (pardieu ! j'en suis attendri !)
Elle espérait près du mari
Rester encor pensionnaire.
Car, jusqu'à ce terrible jour,
Elle avait été réfractaire
Au sens de l'auguste mystère
(J'ai dit « auguste ») de l'amour.
Au surplus, pour que j'en finisse,
Tout comme à son premier matin,

Elle était — dans le goût latin —
Nice, nice, absolument nice ;
Et, par l'innocence régi
Gardant un joli cœur d'oiselle,
Cette intégrale demoiselle
N'avait jamais, jamais rougi.
En la voyant à ce point gosse,
Le sieur Louis, son jeune époux,
Se montra si tendre et si doux,
La première nuit de la noce,
Et si gentiment il la prit
Que (cherchons une métaphore)
Ainsi qu'une fleur, à l'aurore,
Son intelligence s'ouvrit.
Et (tant pis si ça vous suffoque,
Mais le phénomène est connu)
Cet esprit naguère ingénu
Saisit dès lors toute équivoque.
C'est si vrai que, le lendemain,
Jeanne, femme depuis la veille,
Sentit son visage — ô merveille ! —
Se chauffer d'un brusque carmin,
Parce qu'elle avait, d'aventure,
En passant au bras de Louis,
Lu, sur l'affiche d'un bouibouis,
Ces mots : *Ce soir*, RÉOUVERTURE !...

XXXVI

AGE QUOD AGIS

Feu la duchesse d'Orléans
De son époux était éprise
Si fort, dans la première crise,
Qu'en beaucoup de lieux malséants,
Si j'en crois Chamfort qui le conte,
De cet époux, même en plein jour,
Elle sollicitait l'amour,
Sans en sentir la moindre honte.
C'est au point qu'au Palais Royal,
Dans une chambre de derrière,
Chez la duchesse douairière,
Qui, souffrant d'on ne sait quel mal,
Recevait le couple en visite,
La dame obtint de son mari,
Par ses prières attendri,
Ce qu'à dire tout haut j'hésite.
Bref, disons qu'elle en obtint ça
(Ainsi, l'indécence s'évite) ;

Et puis expliquons au plus vite
Comment la chose s'agença.

Sans franchir en rien la barrière
De l'étiquette, et tout transis,
L'un et l'autre s'étaient assis
Sur le lit de la douairière.
Les propos révérencieux
S'échangeaient comme à l'habitude,
Lorsque, prise de lassitude,
La malade ferma les yeux.
Et comme, après bien des minutes,
Elle ne les rentr'ouvrait pas,
La jeune femme dit tout bas :
« Mon cher mari, jamais vous n'eûtes
Le moyen de me divertir
En ce lieu-ci. Mais, puisqu'en somme
La douairière fait un somme,
Mon époux, avant de sortir,
Devrait bien me prouver qu'il m'aime
De la façon qui me plaît tant ! »
Le duc dit : « J'en serais content !...
Mais ici, ma chère !... » — « Ici même ! »
Reprit-elle. « Songez un peu, »
Dit encor le duc, « où vous êtes !
Quoi ! serions-nous si déshonnêtes !
Ça ne se peut pas ! » — « Ça se peut, »
Jeta la petite duchesse,
« Mon mari, puisque je le veux...

Que vous n'ayez comblé mes vœux,
Sachez-le, vous n'aurez de cesse. »
Il eut beau dire nenni-da,
La folle y mit tant de tendresse,
Et (pourquoi le taire ?) d'adresse,
Qu'à la fin il se décida.
Mais, soit par paresse ou par crainte
D'être pris en flagrant délit
Par la noble hôtesse du lit,
Il accéléra son étreinte,
Si bien que, pâmée à demi,
L'épouse, après la courte fête,
Lui dit, à moitié satisfaite :
« Que vous étiez pressé, m'ami ! »
Et le duc cherchait une excuse
En son esprit tout à l'envers,
Lorsqu'il vit les yeux grand rouverts
De la douairière percluse !
Et quel ne fut pas son émoi
Quand, se dressant, la vieille dame,
Après un sourire à sa femme,
Lui dit, à lui : « Mon fils, crois-moi :
Il n'est de plaisir qu'on ne gâte
Par la précipitation.
Ton bon père, en toute action,
Apportait beaucoup moins de hâte,
Car il professait qu'ici-bas
Il faut partout de la mesure ;
Et sur ce point, je te l'assure,
Je ne le contredisais pas.

Donc, malgré la règle d'Horace
Qui veut qu'on coure au dénoùment,
Mon fils, presse-toi lentement,
Pour le bien même de ta race ! »

XXXVII

LE PLUS BEAU JEU

Sous l'œil de Phébé taciturne,
Les amants marchent, comme il sied,
Sans seulement lever un pied,
Au cours du voyage nocturne
Qui mène à la satiété
Et que l'amour, notre grand maître,
De kilomètre en kilomètre,
Nous jalonne de volupté.
Or, les femmes les moins lubriques
N'ont, pour nous, les hommes, de goût
Qu'autant que nous passons beaucoup
De ces bornes kilométriques.
Peu leur chaut que nous soyons laids,
Si, ne connaissant pas de digue,
Sur ce chemin-là, sans fatigue,
Nous brûlons de nombreux relais,
Et si, trouvant toujours ripostes
A leurs attaques, fiers garçons,

En leur honneur nous fournissons,
Sans faire halte, maintes postes!
Aussi, faut-il voir leur pitié
Quand, trop tôt vaincus dans la joute,
De la voluptueuse route
Nous ne faisons que la moitié!
C'est qu'elles ne peuvent admettre,
Tant elles y trouvent d'attraits,
Que, soudain, nous rompions nos traits
Après le second kilomètre.

Naguère, un nouveau marié,
Qui savait bien ce que femme aime,
Plein de confiance en lui-même,
L'imprudent! avait parié
Qu'il aurait assez de ressource
Et se sentait sûrement prêt
Pour dix étapes sans arrêt
Pendant la nuptiale course.
Il trotta d'abord gentîment
Et gagna la cinquième borne,
Mais, tout à coup, il devint morne,
Au très grand désappointement
De la courageuse épousée,
Laquelle à marcher plus avant
Dans ce joli chemin mouvant
Se montrait encor disposée.
Et, devant la cendre du feu
Invoquant Vénus immortelle:

« Hélas ! est-il, » soupirait-elle,
« Permis de perdre à si beau jeu ! »
Et, l'œil triste et la voix amère,
Le jour qui suivit cette nuit,
La jeune femme, avec ennui,
Raconta la chose à sa mère,
Qui s'écria : « Ma pauvre enfant !
Que ce début me désespère !
Certes, le mien, avec ton père,
Fut beaucoup plus ébouriffant.
Ah ! cher homme que je regrette,
Ce jour-là, qu'il eut de vertu !
Il fournit, oui, le croiras-tu ?
Ses douze postes d'une traite !
Et lorsqu'au bout du doux chemin,
La joie ayant brisé nos âmes,
Le matin, nous nous reposâmes,
Il me dit, en baisant ma main :
— Excusez-moi si je lésine,
Ma vie ! Ah ! le ciel m'est témoin
Que j'irais volontiers plus loin...
Mais, hier, j'ai pris médecine. »

XXXVIII

THOMAS EN JOURNÉE

Se sentant près de trépasser,
Une femme en tout point modèle
Fit venir son mari près d'elle
Pour qu'il l'ouït se confesser.
« Je dois, avant que l'on m'enterre, »
Lui dit-elle, « à mon grand regret,
Vous dévoiler, las ! un secret
Qu'à présent je ne puis plus taire.
A vos yeux j'ai toujours été,
N'est-il pas vrai ? oui, j'en suis sûre,
Telle que sans éclaboussure
Vous croyez ma fidélité. »
— « Il est vrai que je la crois telle, »
Répondit l'excellent mari.
— « Mais vous avez tort, mon chéri,
Malheureusement ! » reprit-elle.
— « Eh ! là ! vous perdez vos esprits !
Vous délirez, mon petit ange ! »

— « Je ne délire point. » — « Qu'entends-je?
Vous m'auriez...? Non ! j'ai mal compris...
Ou bien, alors, c'est que je rêve! »
— « Pour Dieu ! ne m'interrompez pas !
Je suis si près de mon trépas
Qu'il est besoin que je sois brève.
Ce ne sont pas des propos fous,
Ceux d'une âme qui se retire...
Or, voici ce qu'il faut vous dire :
L'enfant que j'ai n'est pas à vous.
D'une confession pareille
Mon pauvre cœur est déconfit...
Mais c'est Thomas qui me le fit,
Le jour qu'il tailla votre treille! »
— « Ho!... » — « Chut!... C'est au fond du jardin,
En été... Je revis la scène!...
Oui!... D'une obsession malsaine
Je me sens victime, soudain...
Oui, je me revois : je défaille
A l'aspect de ses bras nerveux...
Seigneur! qu'est-ce donc que je veux?...
Et, vers cet homme qui travaille,
Ne sais quel diable me poussant,
Je marche, et, riant, je l'invite,
Sans honte, à calmer au plus vite
Ma subite chaleur de sang!...
Et de cette minute amère,
Par quoi votre honneur est détruit,
Le garçon que j'ai fut le fruit,
Car, neuf mois après, j'étais mère! »

Elle se tut, pleine d'émoi ;
Et l'époux dit : « Mon adorée,
Vous pouvez mourir rassurée ;
Sachez-le, l'enfant est à moi
Et restera dans mes bagages.
Il est payé, cela suffit,
Puisque, le jour qu'il vous le fit,
Ce Thomas était à mes gages. »

XXXIX

UN MARI QUI FAIT DES MOTS

« Parbleu ! » se dit un jour le comte,
« Je suis maintenant (c'est exquis !)
Tout à fait sûr que le marquis,
Mon cher hôte, à ma femme en conte.
Oui, de cour il lui fait cinq doigts ;
Et, savant en muet langage,
Il met en pratique, je gage,
Le précepte : *Fais ce que dois.*
En outre, il est indubitable
Que Lise prend goût à ce jeu.
Car ses pieds cherchaient avec feu,
Hier, d'autres pieds sous la table...
Et ces pieds n'étaient pas les miens.
C'est pourquoi je me détermine,
Selon le rite, à faire mine
De partir, ce soir, pour Amiens. »
Donc, il fait boucler sa valise,
Ayant ainsi monologué,

Et dit au revoir, d'un air gai,
A sa fidèle épouse Lise.
Puis, serrant fortement la main
Du marquis, son hôte, il profère :
« Excusez-moi. C'est pour affaire.
Je ne reviendrai que demain. »
Ensuite, il trotte vers la gare,
Leste, preste, dispos et frais ;
Mais, deux ou trois heures après,
Rentre au château sans crier gare.

Or, pour commettre leurs péchés,
Pris d'une audace sans égale,
En pleine chambre conjugale
Les deux amants se sont couchés.
Le marquis demande : « La porte
Est-elle bien fermée à clé ? »
Mais de son doux bras potelé
Le retenant au lit : « Qu'importe !
Cesse de te préoccuper, »
Répond la petite comtesse.
« Le comte a trop de politesse
Pour entrer ici sans frapper. »
Pourtant, le marquis, sous l'empire
De la peur du flagrant délit,
S'efforce de sortir du lit.
Mais elle l'étreint et soupire :
« Reste tranquille, mon Jésus ! »
Et, comme il s'obstine encor : « Flûte ! »

Jure-t-elle ; et, de haute lutte,
Soudain, elle prend le dessus.
Cependant, la porte, en silence,
S'ouvre ; et, déjà, notre mari,
D'un air calme et presque attendri,
Devant le couple se balance.
L'amant le voit et devient vert,
Car le comte, sans moquerie,
Lui murmure : « Je vous en prie,
Mon cher ami, restez couvert. »

XL

LA QUINZAINE

Achetez les *Contes rémois*.
Ils ont, sachez-le, de quoi plaire.
Moi, j'en possède un exemplaire
Habillé de peau de chamois.
Il contient une cinquantaine
De récits d'un rythme soigné
Que le comte de Chevigné
Fit en imitant La Fontaine.
Le Calendrier des Vieillards,
Par exemple, poussa cet homme
A fleurir son unique tome
D'un conte des plus égrillards,
Qu'il appela, lui, *La Quinzaine*,
Et qu'on pourrait, vous le verrez,
Hasarder devant des curés,
Tant la chute en est peu malsaine.
Or, à mes moments grappilleur,
Je prétends, histoire de rire,

Ce gentil conte, le récrire,
D'un style, s'il se peut, meilleur.
La Fontaine saigna Boccace.
Il fut par Chevigné saigné.
Et, moi, je saigne Chevigné,
O retour des choses cocasse !

Philoxène, très imprudent,
Oubliant — ce fut là sa perte —
Que, pour croquer la pomme verte,
Il convient d'avoir de la dent,
Prit pour femme une pucelette,
A l'âge où, doublement barbon,
Il eût été juste assez bon
Pour quelqu'une doublement blette.
Il faut le dire à son honneur,
Pourtant, à la prime nuitée,
L'enfant fut fort bien maltraitée
Par ce sénile moissonneur.
Mais, hélas ! se trouvant trop lâche
Pour rester en si beau chemin,
Il ne put pas, le lendemain,
Recommencer la bonne tâche.
Et, trop dénué de pitié
Pour pleurer d'imposer le jeûne
A cette belle faim si jeune,
Il dit à sa triste moitié :
« L'amour ne doit, selon l'usage,
Nous mettre dans tous nos émois,

Comme hier, que deux fois par mois.
Il faut donc, ma chère, être sage,
Et, dans cette chambre à côté,
Attendre que l'autre semaine
Après celle-ci nous ramène
Une nuit de félicité. »
— « Quoi ! Cupidon ne rentre en scène, »
Gémit, lors, d'un ton douloureux,
L'épouse de ce catarrheux,
« Qu'une pauvre fois par quinzaine !
Eh bien ! je vous le jure ici,
Son peu de courage m'écœure !
Quand, moi, je voudrais, à chaque heure,
Tout entière être à sa merci,
Est-il possible que lésine
A ce point le divin archer ! »
Et, pleurante, elle alla coucher,
Seulette, en la chambre voisine.
D'abord, elle voulut dormir.
Mais, au souvenir, quoique piètre,
Du soir précédent, son doux être
N'en finissait pas de frémir...
De sorte qu'à la troisième heure
De cette nuit, n'en pouvant plus,
Le sang la battant de son flux,
Elle s'écria : « Que je meure
Si je n'obtiens de mon époux
Ce qui par-dessus tout m'importe ! »
Et, vite, elle frappe à sa porte ;
Et, lui geignant : « Que voulez-vous ? »

Elle répond : « Cher Philoxène,
Je vous demande bien pardon,
Mais je voudrais que Cupidon
Daignât m'avancer ma quinzaine ! »

XLI

CONTE DU MOT GAULOIS

Ce soir, qu'excogiterons-nous ?...
Cerveau, vide est donc ta boutique ?
J'ai beau prier à deux genoux
La gente muse drôlatique ;
La gueuse rit de mon émoi,
Au lieu de m'induire en trouvaille,
Et dit : « Va te coucher, crois-moi,
Tu n'inventeras rien qui vaille ! »
Eh bien ! dût cela te fâcher,
Commère, et n'être point ton compte,
Je n'irai, pourtant, me coucher
Qu'ayant encore écrit un conte !
Pour ce, dans quelque illustre sac
Je n'ai qu'à puiser, je m'en vante !
Et, tiens ! dans celui de Balzac
Je prends la matière suivante :

Une femme avait un époux
Qui n'avait nul égard pour elle

Et toujours lui cherchait des poux,
Ou, si vous préférez, querelle.
Pour cette pauvrette, en effet,
Il n'usait point de mignotises.
Quoi qu'elle fît, c'était mal fait;
Quoi qu'elle dit, c'était sottises.
Malgré qu'elle eût un corps joli
Et d'un maître-queux fût cousine,
Il l'estimait niaise au lit
Et mal idoine à la cuisine ;
Et, dans la ville et les faubourgs,
Ce haïssable personnage
Répandait que tout à rebours
Elle tenait dans son ménage ;
Qu'il ne la gardait qu'à regret,
Qu'elle était son vrai purgatoire,
Et que qui la lui ravirait
Ferait un acte méritoire.
De bref, il menait si grand bruit
Qu'à la fin, le père et la mère
Se dirent qu'il traitait leur fruit
D'une façon par trop amère.
Donc, un jour, ces deux bonnes gens,
Pour apprendre comment leur fille
S'attirait ces mots outrageants,
Vinrent au logis en bisbille,
Et crièrent : « Vous êtes fous
De vous gourmander de la sorte !
Vous, notre gendre, expliquez-vous,
De manière que l'on en sorte.

Se disputer à tout moment
Rend l'existence difficile !
Çà, voyons, dites franchement :
Que reprochez-vous à Lucile? »
— « Oh! » fit ce prince des butors,
« Ce que je lui reproche? voire!
S'il me faut dire tous ses torts,
Je ne le pourrai pas sans boire!
Toutefois, vous saurez, au moins,
Qu'elle est impropre à toute affaire;
Et je veux vous rendre témoins
Qu'elle ne saurait rien bien faire ;
Allons tous trois nous promener ;
Et, ce pendant, elle, au plus vite,
Nous préparera le dîner,
Auquel souffrez qu'on vous invite.
Et je me mets à la merci
De votre justice équitable,
Si votre fille a réussi
Seulement à dresser la table.
Que de Satan je sois suppôt
Et qu'on me coupe la moustache,
S'il n'y manque pas quelque pot,
Ou si l'on n'y voit quelque tache! »
— « Bien ! » consentirent les parents.
Et, de son charmant air docile :
« A cet accord-ci je me rends, »
Répondit à son tour Lucile.
Les trois sortirent ; et, soudain,
Voyant la belle soleillée,

Lucile choisit au jardin
Une place sous la feuillée :
Et, jugeant avec grand'raison
L'endroit tout à fait confortable
Comme tout à fait de saison,
Elle y vint installer la table,
Flanqua celle-ci d'escabeaux,
Puis, d'un linge plus blanc qu'hermine
L'ayant parée, y mit de beaux
Couverts, des brocs de fière mine,
Les fins pose-couteaux d'argent,
Le compotier des jours de fête,
Et tout, d'un soin si diligent
Qu'en un clin d'œil chose fut faite.
Sur ce, constatant, l'esprit coi,
Qu'elle avait su ne rien omettre,
Elle pensa : « Voici de quoi
Confondre mon seigneur et maître !
Maintenant, il faut, sapristi !
Si je ne veux pas qu'il me tance,
Aller surveiller le rôti.
C'est là besogne d'importance ! »
Or, elle était à son fourneau,
Quand, profitant de son absence,
Un inconsidéré moineau,
Lequel avait, plein d'innocence,
Guetté les apprêts du festin
Du haut de la plus proche branche,
Laissa choir un épais crottin
Au milieu de la nappe blanche !...

Lorsque Lucile vit cela,
Las! elle eut le loisir à peine
De le cacher dessous un plat,
Car, ayant fait jouer le pène,
A ce point, rentrait le mari,
Suivi de la mère et du père,
Et qui, ne songeant qu'au pari,
S'écriait : « Tout est prêt, j'espère ! »
— « Hé! là! ne le voyez-vous pas? »
Dirent les vieux. « On doit être aises
De voir, ici, pour le repas,
Tout, depuis le rôt jusqu'aux fraises! »
Mais, le brutal, d'un œil subtil,
Reluquant çà, puis là, sa femme
Demanda : « Que vous manque-t-il? »
— « Du bran! » lui repartit l'infâme.
Alors, observant son tyran
Qui riait d'un rire imbécile,
Et retirant le plat : « Du bran?
En voici, » répondit Lucile.

XLII

SÉGUIDILLE

Au printemps, un soir, à Grenade...
Grisé par le parfum troublant
Des lourds orangers, le galant
Titube sur la Promenade.

Mais est-il, ce hardi rôdeur
Dont l'œil jette une flamme étrange,
Saoul du seul parfum de l'orange?
Non, certe! il l'est d'une autre odeur

Et cette autre odeur-là, c'est celle
De l'enivrante novia
Qui d'un regard l'entortilla.
C'est Pepa, Pepa la pucelle.

Ah! malgré tous les alguazils,
Elle ne saurait plus attendre!
Et voyez que, cruel et tendre,
L'amour filtre à travers ses cils.

Et toi, cœur de José, tu bouges,
Heureux à la fois et jaloux,
Quand, parmi les gars andalous,
Elle marche avec ses bas rouges !

C'est qu'elle est la Reine, ah ! oui-da !
C'est la gentille des gentilles
Dans le bataillon des mantilles
Qui manœuvre à l'Alameda !

Et, sur les bords pleins de rosée
Du Xenil ou bien du Darro,
Il n'est pas un caballero
Qui n'en ait la tête embrasée !

Car il n'en est pas, pour ravir
Un homme, une plus forte qu'elle
Dans la féminine séquelle,
Tout le long du Guadalquivir !

Félinement, elle se cambre,
Avec un sourire railleur...
Et cette fille sent meilleur
Que myrrhe, encens, cinname ou qu'ambre !

L'Amour — véridique détail —
La sature de son arome,
Et l'air tout autour d'elle embaume,
Quand elle bat de l'éventail.

Si bien que, Vénus, par ta grâce,
Rose tout ensemble et jasmin,
Dès qu'elle traverse un chemin,
On croit voir un jardin qui passe!

José plus n'en boit, plus n'en dort!
Il en a même pris des rides!
De ce jardin des Hespérides
Il convoite les pommes d'or!

Et, ce soir, justement, la belle
Sans mépris vous l'a regardé!
Aussi, d'espoir tout inondé,
Vers l'enfant jusqu'ici rebelle

Il avance d'un pas hardi,
Et, brûlant toutes les étapes
D'un seul élan, sans peur des tapes,
Il saisit sa taille et lui dit :

« Allons, Pepa, viens! Que t'en semble?
Moi, qui ne suis pas des plus laids,
Et toi, belle comme tu l'es,
N'irons-nous pas fort bien ensemble?

A la prochaine posada,
En mordant à la même orange,
Je t'initierai, mon cher ange,
Aux secrets d'une corrida.

Dans l'art du picador je brille,
Tu verras ! Et, pour t'amuser,
Tu me laisseras te poser
Une petite banderille... »

Or, docile, Pepa le suit.
Le désir gonfle son corsage...
Et son brevet de fille sage
Sera déchiré cette nuit.

Et la folle entre dans l'auberge
En tenant José par la main...
Quand elle en sortira, demain,
La Pepa ne sera plus vierge !

Déjà la passion la mord !
Et José, brave fils d'Espagne,
Serrant dans ses bras sa compagne,
La met tout doucement à mort...

XLIII

CONTE D'OPIUM (*)

Dans le ventre affreux du dragon
De papier peint qu'est ma lanterne
Agonise une lueur terne.......
Et je rêve qu'à Saïgon,

Avec une de ces poupées,
Fillettes de Yokohama
Telles que Loti les aima,
Je mange des mangues râpées,

Des ananas et des cocos,
Pendant que d'une musiquette
Qui sur la terrasse caquette
Arrivent les faibles échos.

(*) *Sous l'influence d'un chapitre des* Maritimes, *d'Olivier Seylor.*

Drapé, comme dans une toge
Ou quelque absurde domino,
Dans le tissu d'un kimono,
Parmi les nattes du Cambodge,

Je me roule, à demi pâmé
Par l'espoir d'un bonheur précaire,
Sous les plis de la moustiquaire,
Aux pieds mièvres d'une mousmé.

Mais, elle, qu'en moi rien ne tente,
S'amuse à tirer le panka,
En feignant d'ignorer ce qu'a
D'un peu douloureux mon attente ;

Puis, se dressant sur les genoux,
Pour être à ce jeu plus savante,
Active et rieuse, elle évente
Toute la chambre autour de nous.

De la sorte, espiègle et fluette,
Et gardant qui sait quel secret
Sous son front mince, l'on dirait
Une vivante statuette.

En dépit de tout son savoir
Sur notre exigence virile,
Elle demeure puérile ;
Et, certes, c'est plaisir de voir

Jusqu'à quel point l'amour du lucre
Est absent du cerveau gentil
De ce gracieux ouistiti
Friand de crevettes au sucre.

Car elle est satisfaite et rit
Si l'amant d'un soir la régale
De deux bananes du Bengale
Et de trois sous de céleri ;

Et, si la dînette s'arrose
De quelque rasade de thé,
Elle vous livre sa beauté
Sans se soucier d'autre chose :

Et, sortant son joli corps nu
De la gangue de sa ceinture,
Elle s'offre toute en pâture
Avec un sourire ingénu.

Pourtant, la mousmé dans mon rêve.
Se complaît à me décevoir,
Et, différant le chaud devoir,
Agite le panka sans trêve.

Moi, je guette l'instant très cher
De l'étreindre d'un bras robuste,
Et de mordiller sur son buste
Ses petites poires de chair.

Or, fantasque, elle se décide
(O joie intense !) tout à coup !
Et je dévore comme un loup
Sa bouche doucement acide.

Mais un scrupule saugrenu
En ma conscience s'insère
Dans le moment même où je serre
Cet être menu ; si menu,

En vérité, que c'est merveille !
Et, soudain, mon désir se fend
De penser qu'elle est une enfant...
Et, stupide, je me réveille...

Dans le ventre affreux du dragon
De papier peint qu'est ma lanterne
Vient de mourir la lueur terne...
Je ne suis pas à Saïgon,

Mais bien dans un décor postiche...
Et, l'esprit encore embrumé,
Je vois sourire une mousmé
Sur la panse d'une potiche !.......

XLIV

TURLUTAINE

Çà ! voyons un peu : vécus-je onques,
Ne fût-ce qu'un jour, au Japon ?
Lorsque je n'étais qu'un poupon,
Ai-je navigué sur des jonques ?

Serais-je né dans l'une des
Trois mille huit cent cinquante îles
Si grouillantes d'êtres futiles
Et falots tels des farfadets ?

Gamin, quand le papa vous claque
En vous traitant de chenapan,
Ai-je, à bord de quelque sampan,
Démoli des joujoux de laque ?

Puis, ayant les goûts des pachas,
Ai-je plus tard, étant jeune homme,
Fait la fête avec ce qu'on nomme,
Dans ces parages, des guéchas ?

Ai-je enfin, de quelque manière,
Résidé, voire un seul instant,
Dans ce coin distant, si distant
De notre Paris près Asnière ?...

Non pas ! Je suis même certain
Que pas un, dans mes deux familles,
Françaises du tronc aux ramilles,
N'a connu ce pays lointain ;

Et si j'ai pour lui du civisme,
Et si tout en moi correspond
Avec l'âme de ce Japon,
Ce n'est donc point par atavisme.

Quoi qu'il en soit, en vérité,
Je voudrais, si loin de nos codes,
Vivre en ces lieux pleins de pagodes
Et riches en maisons de thé.

O grand Bouddha ! sous tes auspices,
Quelque part, à Nagasaki,
Manger en buvant du saki,
De bons fruits confits aux épices !

O bonheur ! quitter mon clapier
Parisien — fer, brique et plâtre —
Pour, là-bas, prendre une folâtre
Habitation de papier !

De cette case frêle ouverte
A la façon de nos hangars,
Baigner sans cesse mes regards
Dans une perspective verte

Que traverse d'un zigzag blanc
Le vol gauche d'une cigogne,
Et paresser là sans vergogne,
Mollement couché sur le flanc !

Et puis, le soir, quand les lanternes,
Parmi les décors familiers,
S'en vont, pullulant par milliers,
Noyer mes chagrins subalternes

Dans une pipe d'opium,
Et, l'intelligence allumée,
Apercevoir dans la fumée
Le décisif Critérium...

Le matin, d'une main adroite,
Avec de la couleur ponceau,
Ecrire des vers au pinceau
Sur le couvercle d'une boîte

Dont, après, je ferai cadeau
— Pour le seul plaisir tout intime
D'être assuré de son estime —
A l'omnipotent mikado !

Dans cette perle des bicoques
Aux sveltes piliers de bambou,
Me rincer l'œil de la jambe ou
Des cheveux disposés en coques

Et des longues épingles d'or
De quelque dame Chrysanthème,
A qui je chanterais : « Je t'aime ! »
Deux fois avant l'heure où l'on dort...

Et, content de cet amour mièvre
Et bêta, je le reconnais,
Goûter, en parfait Japonais,
Une félicité sans fièvre !...

Voilà, je l'avoue, en effet,
Oui, voilà le joli rêve ivre
Que j'enrage de ne pas vivre,
Car pour le vivre j'étais fait...

Mais, baste ! l'homme est si fantasque !
Et si Japonais j'étais né,
Peut-être il me serait donné
De désirer d'être né Basque !...

Ah çà ! voyons, consolons-nous ;
Soyons fier d'être de Boulogne,
Remettons-nous à la besogne,
Et prions saint George à genoux !

XLV

DANS « COQUETTE » IL Y A...

A peine ont-elles fait un pas
Dehors, et quoiqu'encor novices,
De combien déjà d'artifices
Les filles n'usent-elles pas ?
Alors que leur seule jeunesse
Suffit à les avantager,
Elles rêvent de se charger
De reliques, comme l'ânesse !
Pour les colifichets luisants
Elles montrent un goût barbare
A l'heure même où Dieu les pare
Du triomphe de leurs seize ans !
Quand pour faire tourner nos têtes
C'est assez d'un coin de leur peau,
Elles masquent d'un oripeau
Leur fraîcheur, les petites bêtes !

A l'âge où la simplicité
Devrait être leur caméristе,
Aux couturières (que c'est triste !)
Elles vont livrer leur beauté !
Et, couvertes de prétintaille,
Après qu'elles ont du lacet
Cruel d'un féroce corset
Meurtri leur puérile taille,
Et gâté de poudre de riz
Leur admirable teint de pêche,
Les voilà prêtes pour la pêche
Si hasardeuse des maris !
Ah ! dès lors, quel souci de plaire !
Et, pour que le naïf garçon
S'en vienne mordre à l'hameçon,
Quelle patience exemplaire !
Afin d'éveiller notre amour,
Il n'est pas une pucelette
Qui ne se mette à sa toilette
Presque avant le lever du jour.
Pour la robe et pour la coiffure,
Elles n'ont qu'une ambition :
Ressembler en perfection
Au modèle de la gravure
Du journal de mode récent.
Et, dès le matin sous les armes,
Elles nous font de tous leurs charmes
Un étalage étourdissant.
Oui, mais, lorsque la demoiselle
A décroché le conjungo,

Vous la voyez, ah ! tout de go,
Se départir de son beau zèle.
On avait fait beaucoup de frais
(Cela valait la peine, dame !)
Avant de s'appeler madame...
On n'en fait plus du tout après.
Pour changer un homme en otage,
Il faut le séduire à tout prix.
Mais, quoi ! du moment qu'il est pris,
Pourquoi se gêner davantage ?
Et c'est ainsi, je vous le dis,
Que la femme, au bout d'une année,
Conserve toute la journée
Son peignoir et ses bigoudis,
Et de ses frisons fous de blonde,
Qui, seuls, vous eussent fait faiblir,
Ne consent plus à s'embellir
Que quand vous allez dans le monde.
Quelque temps passe encore, et c'est
Un laisser-aller bien plus grave,
Car, brisant la dernière entrave,
La femme abdique le corset ;
Et, ce pendant que tu t'essouffles,
Brave homme, au travail journalier,
Elle s'acoquine au foyer,
Du matin au soir en pantoufles !...
D'ailleurs, mon cher, ne t'en plains pas !
Tu ferais un sot personnage
Si, laissant, soudain, ton ménage,
Ta femme adornait ses appas

Selon la plus stricte étiquette.
Tu ne vaudrais plus un écu !
Car prends bien garde que « cocu »,
C'est le masculin de « coquette »...

XLVI

AMOUR!... AMOUR!...

La chose est douce tant et tant
Qu'on cache, ô vigne, sous ta feuille
Qu'il n'est personne qui ne veuille
En disserter à tout instant.
C'est, du moins, ce que dit en prose
Bonaventure des Périers,
Qui, bien que mort sous ses lauriers,
Guérit encor notre névrose.
Et l'on était de cet avis,
Hier, dans certaine assemblée,
Mais une assemblée endiablée,
Comme nulle part je n'en vis
Et chez laquelle l'équivoque
S'épanouit si librement
Que, moi-même, j'en fais serment,
Il arrive que j'en suffoque.
Car on y débrouille des cas,
On y propose des dilemmes,

Et l'on y résout des problèmes,
Dirais-je, des plus délicats.

Or, hier, le point en litige
Que ces gens discutaient entr'eux,
Je l'avoue, était si scabreux
Que c'en était presque un prodige !
On examinait à loisir
(Je n'invente rien, sur mon âme !
Qui de l'homme ou bien de la femme
Est le plus idoine au plaisir ;
Ou, plutôt, durant cette phase
Où les amants s'estiment dieux,
Qui des deux savoure le mieux
Le vin de la charnelle extase !
« Il ne peut être contesté,
Pour moi, que, même à force égale,
L'un plus que l'autre se régale
Au festin de la volupté ;
Et c'est la femme, » dit un homme
Qui, dans l'association,
Avait la réputation
D'un émérite gastronome.
« Oui, c'est la femme ! » reprit-il.
« Vous allez tous le reconnaître.
Pour le nier, il faudrait n'être
Ni très juste ni bien subtil.
Certes, sa joie est non pareille !
Certes, la meilleure est sa part !

Et Brantôme le prouve par
L'exemple du doigt dans l'oreille. »
Et calme, et sans fausse pudeur,
Il nous rapporta cet exemple !
Mais moi, d'un cynisme moins ample,
Je vous renvoie à son auteur.
« Qu'il soit de Brantôme ou du diable,
L'exemple est, ma foi ! des plus laids ! »
Fit une dame. « Et Sainct-Gelays
Est, à mon sens, bien plus croyable !
Parlant des hommes en savant,
Il écrit qu'à la bagatelle
La douceur qu'ils sentent est telle
Que la nôtre auprès n'est que vent ! »
— « Ho ! ho ! Sainct-Gelays exagère, »
Fit une autre, « c'est évident !
Car pourquoi, s'ils s'en pâment tant,
En usent-ils si peu, ma chère ? »
Enfin, de ce salon léger
La très moderne présidente
Sur cette question pendante
Allait aussi verbiager,
Lorsque le plus vieux du cénacle,
Qui, tout ce soir-là, s'était tu,
Pris d'un bel accès de vertu,
S'écria : « Quand donc du pinacle,
Où vous l'avez jusqu'à ce jour
Maintenu, ferez-vous descendre
Cet enfant de boue et de cendre
Que vous nommez du nom d'Amour,

Que l'on voit de toutes vos fêtes,
Qui dérègle vos appétits,
Et vous rend plus assujettis
A la matière que des bêtes?
Car, bien plus riches de raison,
Semblerait-il, que vous ne l'êtes,
A ce vil amour-là les bêtes
Ne se rendent qu'une saison! »
Sans peine on devine l'esclandre
Que, par son incivilité,
Causa dans la société
La boutade de ce Cassandre.
Hommes, femmes, se récriant,
Rappelaient durement à l'ordre
Qui venait ainsi de les mordre...
Mais, la main levée et riant:

« Quel mauvais procès vous nous faites! »
Dit la dame de la maison.
« Les bêtes n'ont qu'une saison,
Oui, Monsieur, mais ce sont des bêtes! »

XLVII

LA BONNE ÉPOUSE

Nouveaux Philémon et Baucis,
Deux époux, s'aimant comme quatre,
Pendant quinze ans, sans en rabattre,
Se l'étaient prouvé comme six.
Oui, cela dura quinze années !
Mais l'homme, enfin, n'en pouvant plus,
Après mille efforts superflus,
Vit ses facultés ruinées,
Hélas ! hélas ! Et la douleur
Du malade eût été moins roide
S'il eût senti sa femme froide
Ainsi que lui ; mais la chaleur
De cette femelle nature,
Par le fait de l'entraînement,
Avait atteint, précisément,
Sa plus haute température !
Aussi, regrettant le passé,
Tous deux mouraient de façon lente,

Elle de plus en plus brûlante,
Et lui de plus en plus glacé...
Or, comme il perdait patience
En cette sombre extrémité,
Le couple, un jour, fut visité
Par un prince de la science.
Quand il leur eut tâté le pouls,
Examiné l'œil et la langue,
Il fit la suivante harangue
A ces misérables époux :
« Votre cas est des plus limpides,
Et, je le dis avec regret,
Si clair même qu'il frapperait
Mes confrères les plus stupides.
Il n'a rien du tout d'anormal,
Je le jure par Hippocrate,
Car, en ses effets disparate,
Pareil en sa cause est le mal
Dont, ici, vous souffrez ensemble.
C'est grave pour l'un ; ce n'est rien
Pour l'autre. Et, si vous voulez bien,
Je vous dirai ce qu'il m'en semble.
L'un de vous à la guérison
Peut seul prétendre. Et le problème
Tient tout entier dans ce dilemme
Qui saisira votre raison :
Vous ne pouvez guérir, Madame,
Qu'en achevant votre mari.
Vous, Monsieur, ne serez guéri
Qu'ayant supprimé votre femme.

Pour mieux dire, en votre mari,
Dans son amoureux intermède
Madame, est pour vous le remède.
Pour vous, Monsieur, j'en suis marri,
Votre épouse vous est mortelle. »
— « Femme, décide en ta vertu ! »
Pria l'homme. « Qu'en penses-tu ? »
— « Je ne veux pas mourir ! » dit-elle.

XLVIII

NOMMONS-NOUS, AUPARAVANT

Je vous le dis, en vérité,
Dès avant même que de naître,
J'ai senti germer en mon être
Le goût de l'infidélité.
Ce goût circule avec ma sève
Et de moi fait à sa merci.
Au surplus, il en est ainsi,
Pour tous et toutes, depuis Ève.
Aussi, ris-je d'un rire aigu
Lorsque quelqu'un de notre espèce
Est de sottise assez épaisse
Pour jurer qu'il n'est pas cocu.
Car, enfin, nul besoin d'être aigle
Pour comprendre que tout trompeur
Ne saurait ne pas avoir peur
D'être, un jour, trompé. C'est la règle
C'est la règle, et c'est le destin.
Et là-dessus point de querelle.

Non, de n'être pas Sganarelle
On ne peut pas être certain.
Il est, d'ailleurs, des nicodèmes,
Ignorants du constant danger
(Vous allez pouvoir en juger),
Qui se sacrent cocus eux-mêmes.

Un de ceux-là, très saugrenu,
Douze heures avant la journée
Pour son retour déterminée,
D'un voyage était revenu ;
Et, se dépêchant de se rendre
Au toit conjugal, se disait,
En riant comme un marmouset :
« Ah! quel plaisir! je vais surprendre
Ma chère femme en son sommeil,
Et voir sa beauté merveilleuse
Sous la clarté de la veilleuse
Au rayon pâlement vermeil! »
Chez elle il entra sans tapage...
Au bord du lit, sous les rideaux,
Il vit son adorable dos,
Verso de l'amoureuse page
Qu'il avait lue, oh! si souvent!
Et que, dans un muet délire,
Soudain, il se mit à relire,
Pour en être un peu plus savant...
Or, tandis qu'à cette lecture
Les sens lui revenaient à flots,

Sa femme, les yeux encor clos,
N'avait pas changé de posture ;
Et ce livre de volupté,
Estimant son lecteur habile,
Restait gentîment immobile,
Heureux d'être ainsi feuilleté.
Toutefois, au bout du chapitre,
Au doux mot final *Hosanna!*
Le bon livre se retourna
De lui-même sur le pupitre...
Alors, avec un léger cri,
En voyant son époux, la dame
Dit, trahissant son état d'âme :
« Quoi ! c'était vous, mon cher mari ? »

Sur cette parole authentique
Épiloguez avec ferveur,
Et puis, humez-moi la saveur
D'une histoire presque identique.

Aubergiste de son état
Et du plaisir d'amour esclave,
Un homme, un beau soir, dans sa cave
Suivit, sans qu'elle s'en doutât,
Sa légitime et propre femme,
Et, dans le noir de l'escalier,
Contre la porte du cellier,
La serra de manière infâme.

Mais, elle, ne distinguant pas
De son insulteur la figure
Au fond de cette cage obscure,
Défendit d'abord ses appas.
C'était, disons-le, pour la forme.
Pourtant, l'aubergiste ne put
Atteindre pleinement son but
Qu'en se donnant un mal énorme.
Jusqu'alors il n'avait dit mot ;
Mais il parla dans son extase!...
« C'est donc toi, mon vieil Anastase? »
Cria la commère. « Es-tu sot
D'agir de la sorte! On se nomme,
Que diable! en un pareil endroit!
Non, vraiment, ce n'est pas adroit
De ta part! Eh! crois-tu, mon homme,
Que j'aurais fait tant de façons
Si je t'avais vu?... Non, c'est drôle!
Car je croyais, sur ma parole,
Que c'était un de nos garçons!... »

XLIX

LE CHAPEAU DU FERMIER

De François Maynard et Racan,
Dit Malherbe (ce gypaète!),
On ferait un fort bon poète,
A coup sûr, en les conjuguant.
De Racan je n'ai pas à faire.
Oui, j'aime ses petits héros,
Bergerettes et pastoureaux...
Mais c'est Maynard que je préfère!
On lui doit deux vers d'un métal
A ne pas laisser à la porte:
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital...
Que pense à ce sujet le comte
Robert de Montesquiou? Qu'en dit
Rostand?... Ce sont gens de crédit.
Sur leur opinion je compte.
En l'attendant, Messieurs, glissons,
Car vous voulez de ma facture

Non un cours de littérature.
Mais bien des récits polissons.
D'imagination modeste,
Parfois j'appelle à mon secours
Les conteurs des défuntes cours,
Vous le savez déjà de reste.
Et, précisément, ce Maynard,
Autre diseur de riens futile,
Ce soir, va m'être très utile
Par quelque huitain goguenard,
Duquel je prétends, là, sans honte,
Messieurs, pour votre amusement,
Tirer le développement
D'un inoffensif petit conte.

Certain moderne châtelain,
Passant sur son noble domaine
Son inspection de semaine,
Fit la rencontre d'un vilain,
Ou, plutôt, — car trop archaïque
Est ce mot-là ! -- d'un sien fermier,
Qui, ce jour-là, comme cimier,
Portait la coiffure laïque
Qu'on appelle le chapeau haut,
En dépit de toute euphonie.
A sa vue, avec ironie,
Le fier châtelain dit : « Ho ! ho !
Pars-tu pour l'amoureuse fraude ?
Que te voilà, mon cher garçon,

Coiffé de galante façon !
Voyez cette mine faraude !
Çà ! dis-moi vite, vieux renard,
Serait-ce, aujourd'hui, jour de fête ?
Et qui donc t'a mis sur la tête
Ce beau couvre-chef de cornard ?
Hé ?... Réponds, voyons ! Pourquoi faire
Cet œil-là, rond comme un écu ?
D'où vient ce chapeau de cocu
Qui te vaut cet air conifère ? »
Alors, confus, le paysan
Lui répliqua : « Monsieur, bédame !
C'est un des vôtres, dont madame,
Hier matin, m'a fait présent. »

L

RÉCIDIVISTES

Au dire de l'esprit grognon,
Le mariage n'est qu'un bagne,
Dans lequel l'homme à sa compagne
Et la femme à son compagnon
Vont, liés par la même chaîne
Et traînant le même boulet,
Sans cet espoir — où se complaît
Le forçat — de fuite prochaine.
La chose étant, le célibat
Devrait compter bien plus d'adeptes ;
Et nous sommes vraiment ineptes
De nous charger du mauvais bât
De l'union dite légale,
Si valable est l'opinion
Courante que cette union
Est pire même que la gale.
Alors, pourquoi voit-on tel veuf,
Et pourquoi voit-on telle veuve,

Après une si rude épreuve,
Se rebâter gaîment de neuf?
Eh! oui. pourquoi, s'il vous plaît, l'herbe
N'ayant pas même encore crû
D'un pouce sur le disparu,
L'autre convole-t-il?... Malherbe
Rimait pour un déparié
Un poème de circonstance;
Mais, avant la troisième stance,
Son veuf était remarié!...
Quel est donc cet épais mystère?
D'où vient qu'on retourne, content,
A l'hymen, puisque l'on prétend
Qu'il procure l'enfer sur terre?
Pourquoi, s'il n'est de joie empli,
L'homme en est-il enthousiaste?
Suffit-il que l'Ecclésiaste
Ait dit, comme on sait: *Væ soli!*
Certes, c'est là de quoi confondre
Le plus subtil entendement!
A la question clairement,
Pour moi, je ne saurais répondre.
Il est des choses, ici-bas,
Même en dehors du mariage,
Qui provoquent le verbiage,
Et que l'on ne s'explique pas.
Mais, ces problèmes en souffrance,
Obscurs autant que du sanscrit,
Toujours par quelque mot d'esprit
On a su les résoudre en France.

Et sur mon sujet, de ce train,
J'en vais fournir ce témoignage :

De son troisième mariage
A son camarade, un marin,
Un homme, un jour, faisait l'annonce.
Ce marin dit : « J'en perds la voix !
Quoi donc ! une troisième fois
Vous vous mariez ? Je renonce
A vous croire sage et prudent !
Deux fois, passe ! mais, la troisième !... »
— « Bah ! » répondit l'autre, « vous-même
Qui me tancez, mon commandant,
Vous allez avoir le courage
De prendre encore un coup la mer ;
Et pourtant, souvenir amer,
Vous avez fait deux fois naufrage. »

LI

UN MICROBE

Une mère vraiment prudente
Doit avoir un œil d'argousin
Pour bien observer le cousin,
Lorsque la cousine est tentante.
Oh! certe, il est toute onction
Quand en public on l'examine.
On lui donnerait, sur sa mine,
Le bon Dieu sans confession.
Pourtant, croyez-moi, c'est le drille
Le plus dangereux ici-bas.
Mais on ne le surveille pas,
Car il est trop de la famille!
Et, dam! n'est-il pas, en effet,
Presque le frère de nos filles?
D'ailleurs, il joue encore aux billes!
De lui peut-on craindre un méfait?
Et quand s'ouvrira la soupape,
S'il aime sa cousine, eh bien!

Pour la prendre il est trop chrétien
Sans une dispense du Pape!
Ah! mes amis, le bon billet!
Ah! le bon billet qu'a La Châtre!
Le cousin, il faut qu'on le châtre!
Je le dis net en ce feuillet.
Car, astucieux et volage
Sous son air bénin de marmot,
Il est, pour tout dire d'un mot,
Le microbe du pucelage!
Ce n'est, d'abord, qu'un jeu d'enfants :
Petit mari, petite femme...
Mais il est peu de jeux, Madame,
Que celui-là plus échauffants.
Il commence très platonique,
Et n'offense point la vertu;
Puis, tout d'un coup, turlututu!
Il fait à la vertu la nique.
Et voici que, sans trop savoir
Comment la chose a pu se faire,
La cousine, hélas! quelle affaire!
Perd... la notion du devoir,
Et sort du bel état de vierge
Comme on boirait un verre d'eau,
Et sans plus d'effort qu'un bedeau
N'en fait, lui, pour souffler un cierge!...
Dès lors, qui devient circonspect?
C'est le cousin, le presque frère!
Et c'est la cousine, au contraire,
Qui ne veut plus de son respect

Et désire que ce coq ose
Recommencer sur nouveaux frais !...
Et j'écris ce qui suit exprès
Pour les besoins de cette cause.

Donc, un cousin s'était glissé
Dans la chambre de sa cousine.
La mère, en la chambre voisine,
Dormait en rêvant au passé...
Sans doute, par peur du scandale,
La fille, en cette extrémité,
Laissa s'étendre à son côté
Le précoce et hardi vandale.
Disons, du reste, à son honneur
Qu'elle ne croyait point le lâche
Capable d'assumer la tâche
Du haïssable rançonneur.
Pourtant, déception amère,
Il agit si mal, le bandit,
Que, très sincère, elle lui dit :
« Je m'en vais appeler ma mère ! »
Mais, aussitôt, pour l'apaiser
Et pour la réduire au silence,
Ce cousin plein de violence
Lui fit un bâillon d'un baiser.
Et qu'arriva-t-il? J'en ai honte !
Il agit si bien, cette fois,
Que, perdant tout à fait la voix,
La cousine y trouva son compte.

Or, comme, chez lui, le désir;
Dès la troisième ritournelle,
Ne battait plus, même d'une aile,
Mais qu'elle gardait au plaisir
Une aptitude exorbitante,
A son tour, le rusé garçon
Lui dit, pour clore la leçon :
« Je m'en vais appeler ma tante ! »

LII

UN COUSIN DÉVOUÉ

Dans la troisième de ses *Cent*
Nouvelles nouvelles, La Salle
Nous conte — d'un style un peu sale,
Mais, en somme, divertissant —
Comment une nice meunière
Souffrit très bien que son seigneur
Se fît pour elle « recoigneur »
D'une si perfide manière,
Et, d'autre part, encor, comment,
D'âme joliment rancunière,
Le meunier de cette meunière
Se fit « pescheur de dyamant ».
Au surplus, à cette nouvelle,
Pour éclaircissement complet,
Reportez-vous donc, s'il vous plaît.
Quant à moi, je la tiens pour belle.
L'ayant lue, on ne dira point,
Beau sexe, que je te diffame,

Si je prouve aussi qu'une femme
Peut être naïve à tel point!

D'une simplesse non pareille,
Celle dont je vous parle ici,
Avant l'hymen, ignorait si
Les enfants se font par l'oreille,
Ou bien s'ils naissent sous un chou ;
Et, quoiqu'elle y songeât sans cesse,
Le mystère de la grossesse
Pour elle était du pur mandchou!
Trois mois après son mariage,
Il arriva que son mari
Lui dit, un soir, tout attendri :
« Il faut que je parte en voyage.
Mais je serai tôt revenu, »
Ajouta-t-il, « si Dieu m'exauce. »
— « Çà! vous savez que je suis grosse, »
Répondit ce cœur ingénu,
Ce phénomène d'innocence.
« Vous en aller! y pensez-vous?
Qui donc finira, mon époux,
Notre enfant, durant votre absence? »
L'époux, en entendant cela,
Crut à quelque plaisanterie.
Il rit; puis, baisant la chérie,
Sans plus rien dire, il s'en alla.
Or, le soir même, épris des charmes
De cette naïve, un voisin,

Qu'on recevait comme cousin,
Trouva la jeune femme en larmes,
Dans son appartement privé;
Et la sotte avoua : « Je pleure,
Car George est parti tout à l'heure,
Et l'enfant n'est pas achevé ! »
Mais le railleur fit : « Quel prodige !
Quoi ! pas achevé, ce trésor ? »
— « Puisqu'il ne bouge pas encor,
C'est qu'il n'est pas fini, vous dis-je ! »
Affirma la pauvre d'esprit,
Qui geignait sans vouloir l'entendre.
Alors, ma foi, brutal et tendre,
Pour la consoler, il la prit...
Et, comme, à sa surprise extrême,
Elle avait cédé sans un cri,
Jusqu'au retour du bon mari,
Chaque soir, il agit de même...
Et, lorsque revint le seigneur
Et maître, la douce démente
Lui dit : « George, l'enfant augmente
A merveille, car, par bonheur,
Prenant très à cœur cette affaire,
Notre cousin a compâti...
Ainsi, pour finir le petit,
Tu n'auras plus grand'chose à faire ! »

LIII

HONNESTES DAMES

« On a beau, certe, être duchesse,
On n'en est pas moins femme, » a dit
Une dame de grand crédit,
Qui ne manquait pas de sagesse.
Cette fleur rare de la cour,
Toute noblesse et grâce toute,
Parlant ainsi, pensait, sans doute,
Aux entraînements de l'amour.
Ah ! parbleu ! la chaïr n'est pas forte !
Et le Gotha, c'est bien certain,
S'encanaille avec le Bottin.
La gazette nous le rapporte.
Mais, le pas sauté, seigneur Dieu !
Qu'elles conservent d'arrogance,
Toutes ces perles d'élégance,
Toutes ces filles de haut lieu !
Quand l'une d'elles polissonne
Avec quelque amant roturier,

Celui-ci ne peut la choyer,
Vrai ! qu'à la troisième personne ;
Et, lorsqu'il va la lutiner,
Il doit à cette inassouvie
Déclarer : « Madame est servie ! »
S'il veut se faire pardonner.
Et retenez que la cruelle,
Oublieuse du doux moment,
Ne reconnaît plus cet amant
Dès qu'il est hors de sa ruelle.
Songez donc ! Il serait choquant
Et suprêmement ridicule
Qu'elle, une belle à particule,
Allât avouer ce croquant !
Mais, s'il n'a pour lui la noblesse,
L'amant vilainement proscrit,
Par bonheur, a parfois l'esprit,
Et sait bien blesser qui le blesse.

C'est ainsi que l'acteur Baron
Avait de l'esprit comme quatre,
Et sut à merveille rabattre
La morgue extrême d'un tendron
Qui ne montrait pour lui d'estime
Qu'une fois le soleil couché,
Et, le jour, l'aurait empêché
De venir chez elle en intime.
Or, scandale ! un après-midi,
Dans la maison trois fois sacrée

De cette jeunesse titrée,
Ce Baron pénétra, hardi.
La dame, à ce moment-là même,
Avait un noble visiteur ;
Et, quand elle aperçut l'acteur,
Sa confusion fut extrême.
Aussi, dit-elle, avec ennui :
« Que cherchez-vous en cette place ? »
— « Ho ! » fit le narquois lovelace,
« Moins que rien : mon bonnet de nuit. »

Le trait, je l'accorde, était rude ;
Mais morale était la leçon
Qu'en somme donnait ce garçon,
Dans ce cas, à la fausse prude.

J'en sais un autre de Grandval,
Lequel, pour décocher des flèches
A cette sorte de pimbèches,
N'avait, dit-on, point de rival.
Ce Grandval, aussi de théâtre,
Était, comme le précité
Baron, un artiste fêté
Par un public très idolâtre.
Les belles femmes de Paris
L'avaient toutes pour point de mire.
« C'est scandaleux, ce qu'on l'admire ! »
Grognaient, furieux, les maris.

Bref, il n'était d'inaccessible,
Soit en amont, soit en aval,
Qui, devant ce fameux Grandval,
N'eût voulu se montrer sensible.
Mais, un soir, dans une maison
Du faubourg aristocratique,
Une vicomtesse authentique,
Dont il hâtait la pâmoison,
Ayant murmuré, l'imprudente :
« Hélas ! que diraient mes aïeux
Revenus des funèbres lieux,
S'ils me voyaient, leur descendante,
Amoureuse d'un cabotin ? »
Notre Grandval, la voix légère,
Répondit : « Ils diraient, ma chère,
Que vous êtes une catin. »

LIV

VALET DE CŒUR

Le chien levant fort bien les yeux
Sur l'évêque, et le ver de terre
Osant, de l'amour tributaire,
S'éprendre de l'étoile aux cieux,
Est-il surprenant, je vous prie,
Que même le plus bas valet,
Si sa dame est belle et lui plaît,
Ait, quelque soir, l'effronterie
De convoiter ses fiers appas,
Comme Ruy Blas ceux de la Reine ?
Non, cela n'a rien qui surprenne,
A la vérité, n'est-ce pas ?
Car, sachez-le, Madame, en somme,
Crispin, Scapin, ou Jodelet,
On a beau n'être qu'un valet,
On n'en est pas pour ça moins homme.

Le mien de la sorte pensait
En voyant, l'œil à la serrure,

Sa dame quitter sa parure :
Chapeau, robe, jupons, corset.
De cette armure de batiste
Émergeaient, suaves, deux seins,
Dont les petits becs assassins
Poignardaient de loin ce Baptiste.
Un gentil ruisseau de linon,
Plein de l'écume des malines,
Cascadait entre ces collines
Dignes du buste de Junon ;
Et, plus bas, comme il est de mise,
Ce ruisseau, sortant du corset,
Joliment s'épanouissait
En une nappe de chemise.
C'était un spectacle affolant.
A remuer le moins artiste...
A cette vue, aussi, Baptiste
De désir devint pantelant ;
Si bien que, brute irréfléchie
Franchissant, les sens égarés,
En un seul bond, tous les degrés
De la vieille hiérarchie,
Il conquit dans un seul moment,
Avec une audace insensée,
D'une seule et sûre poussée,
Le dernier poste de l'amant !
De fait, il était presqu'au terme
De sa louche félicité,
Quand, jouant à la majesté
Qu'on outrage, et d'une voix ferme,

Mais sans bouger, la dame dit :
« Moi, dans les bras d'un domestique !
Par mes aïeux ! c'est fantastique !
Vilain, qui t'a fait si hardi ? »
Elle parlait ainsi par frime.
Or, intimidé, le cocher,
Faisant mine de la lâcher
Pour mieux s'excuser de son crime,
Elle vous le maintint, pardi !
Car ça ne faisait pas son compte,
Et reprit : « Avant tout, raconte,
Allons ! qui t'a fait si hardi ?
— « Causer à présent ? C'est un leurre ! »
Fit, rassuré, notre manant.
« Laissez-moi penser maintenant...
Je vous répondrai tout à l'heure. »

LV

L'ESPRIT DES LAIDES

De nos jours, même un mameluk
N'oserait pas, en compagnie,
User de ce mot qu'on renie,
Fait de trois lettres, et donc *luc*
Est l'anagramme si lisible !
Et pourtant, dans un meilleur temps,
Nos pères en étaient contents
Et le tenaient pour très risible ;
Et quelqu'un pour lui faire honneur,
L'estimant d'essence suprême
(N'est-ce pas Rabelais lui-même ?),
L'appelait-il pas *Monseigneur* ?
Moi, ce mot-là point ne me choque :
Il est roi dans les fabliaux !
Mais il faut que je me plie aux
Bienséances de mon époque.
Donc, je ne l'écrirai pas. Non !
Mais, suivant la morale anglaise,
J'en puis bien parler tout à l'aise,
Si je ne dis jamais son nom.

O Muse, puisque tu me dotes,
Aujourd'hui, de quelque enjoûment,
Ce mot sera le fondement
Des deux suivantes anecdotes.

Annette était fille de bien.
J'entends par là qu'elle était sage.
Mais elle avait un laid visage,
Ainsi que souvent il advient.
Car, faites pour aller ensemble,
Sagesse et beauté rarement
Font un bon accommodement,
Me paraît-il. Que vous en semble ?
Après tout, n'exagérons pas :
Cette Annette au visage rude
Était bien moins sage que prude.
Prude — parce que sans appas.
Née à Beauvais, chef-lieu de l'Oise,
Presque à l'ombre de l'évêché,
Elle avait horreur du péché
Et de toute histoire gauloise.
On le savait. Or, un rieur,
Ayant hasardé devant elle
Quelque trop vive bagatelle,
Reçut au... (hem !) postérieur
Un maître coup de pied valable...
Mais, le rieur, sans s'irriter,
Cria : « Quoi ! ne pas respecter,
Chère Annette, votre semblable ! »

La pauvre ! Est-ce qu'elle comprit
Ce trait sans réclamer de l'aide ?...
Mais, voyons, quoique l'on soit laide,
On peut bien avoir de l'esprit.
Annette, une de vos pareilles
L'a démontré dernièrement.
Écoutez. Ouvrez un moment
Vos chastes, trop chastes oreilles !

Elle a plus que vous de laideur
Avec, dans sa figure jaune,
Son nez d'une bonne et large aune ;
Mais bien moins sotte est sa pudeur !
Jugez-en ! L'autre jour, un homme,
Auteur d'un livre sur l'amour,
Que pour son éclatant humour
Dans tout Montmartre l'on renomme,
Lui dit : « J'aurais bien l'appétit
De vous baiser à la figure,
N'était que je crains la piqûre
De ce nez pas assez petit. »
Alors, écoutez bien, Annette,
Voici ce qu'à ce doux farceur
Sut répondre votre consœur,
D'une façon tout à fait nette :
« Cher Monsieur, si vous y tenez,
Passez-vous-en vite l'envie,
Car j'ai — vous m'en voyez ravie —
Pour vous un visage sans nez. »

LVI

EN DÉSESPOIR DE CAUSE

Ah ! que de filles, chaque jour,
A la madone offrent des cierges,
Et voudraient cesser d'être vierges,
Si leurs yeux n'effrayaient l'amour !
Ah ! combien de ces intombables
Qui ne la font à la vertu
Que parce qu'elles n'ont point eu
L'occasion d'être coupables !
Et combien retournent aux cieux,
L'air chaste et paupières baissées,
Qui, si vous les eussiez forcées,
Auraient remercié les dieux !

C'est ainsi qu'une demoiselle
Avait défendu sa pudeur
Contre tout amoureux fraudeur
Pendant quarante ans avec zèle.
Aussi, pensez que ses galants
Étaient partis, lassés d'attendre,

Ignorant qu'on eût pu la prendre
Par les seuls moyens violents.
Il est certain que la gaillarde,
Si rebelle aux attentions,
Était de ces complexions
Que l'on séduit à la hussarde :
Car, dût cela vous étonner,
Messieurs, elle était, je l'affirme,
De ces femmes au cœur infirme
Qui ne savent pas se donner,
Et qui, résistant à l'amorce
Des petits soins et du désir,
Ne font l'amour avec plaisir
Que dès l'instant qu'on les y force.
Mais, renonçant à leur projet,
De ses galants remplis de crainte
Pas un seul ne l'avait contrainte,
Ce dont très fort elle enrageait.
Et c'est quand elle eut fait le vide
Autour d'elle par ses façons
Que des hommages des garçons
Elle se reconnut avide.
Hélas ! trop tard, en vérité !...
De sorte que cette bégueule
Dut vieillir, enfin, toute seule,
Maudissant sa virginité.

Certe, elle n'espérait plus guère
Que quelqu'un la lui ravirait,

Et c'était son cuisant regret,
Quand, par chance, éclata la guerre;
Et voilà que les ennemis
Entrèrent, un soir, dans la ville,
Et que, par leur cohorte vile,
Le feu, le fer, tout y fut mis!
Or, chez la vierge, une voisine
Comme une folle vint frapper
Et lui dit : « Il faut décamper.
On incendie! On assassine! »
— « Ah! » répondit notre goton,
« Vraiment, c'est calamité grande!
Mais... dis-moi, pour que je m'y rende,
Je t'en prie... où viole-t-on? »

LVII

LA GAGEURE

Aujourd'hui, sur mon mirliton,
Ne trouvant pas en ma cervelle
La moindre musique nouvelle,
Je vais jouer du Baraton.
Mais qu'est ce Baraton ton taine ?
Dans nos grands lexiques français
On parle de lui sans excès,
Car sa naissance est incertaine.
Pourtant, ce Baraton ton ton,
S'il ne fut pas des plus artistes
Parmi nos épigrammatistes,
Ne laissait pas d'avoir du ton ;
Et je lui sais des pointes telles
Que même Mathurin Régnier
N'eût pas voulu les dédaigner
S'il ne fût né bien avant elles.
Certe, il ne manquait pas de zinc,
Ce Baraton, et rimait ferme,

Si j'en crois tout ce que renferme
Un livre de dix-sept cent cinq
Qu'à l'instant m'apporte en pâture
Mon vieil ami Max Jasinski,
Un bon docteur ès lettres qui
S'y connaît, en littérature !
Donc, de ce Baraton, ron ron
Petit patapon, sans paresse,
Il convient qu'à présent je presse,
Pour vous amuser, le citron.
A la guerre comme à la guerre !
J'en viens d'extraire assez de jus
Pour renouveler ce que j'eus
L'honneur de vous conter, naguère,
Sous ce titre : *Le plus beau jeu.*
Vous l'avez oublié, peut-être ?
En tout cas, je vais me permettre
De vous le rappeler un peu.

Il s'agissait de l'aventure
Galante du jeune mari
— Vous savez — qui fit le pari,
S'en fiant trop à sa nature,
De n'aimer pas moins de dix fois,
La prime nuit, son épousée,
Mais qui, sa valeur épuisée,
A mi-route resta sans voix.

Dans l'historiette présente,
Apprenez qu'un autre mari

Tint à sa femme le pari,
Semblable en sa teneur plaisante,
Qu'il serait assez diligent
Pour la mettre six fois en daube
De minuit à la pointe d'aube,
S'il en retirait quelque argent.
« C'est un pari fort acceptable,
Et j'en suis d'accord, mon ami ! »
Cria la commère, qui mit
L'enjeu sur la nocturne table.
Puis, dès qu'au plus proche beffroi
Sonna minuit, l'heure du crime,
Pour les six assauts de l'escrime
Ils s'alignèrent sans effroi.
Or, la femme, mettant sa grâce
A n'en point témoigner d'ennui,
Fut touchée, au cours de la nuit,
Par six fois dans la ligne basse.
Aussi, l'aurore aux roses doigts
Rallumant du jour la torchère,
L'époux fit : « J'ai gagné, ma chère,
Et je prends ce que tu me dois. »
Mais, le retenant par la manche,
La femme dit à son époux :
« Eh ! tout doux, mon ami, tout doux !
Il faut me donner ma revanche ! »

LVIII

CONTE DE L'HONNEUR COUSU

Faites sortir les jeunes filles,
Car le conte sus-énoncé
Est si hardiment retroussé
Qu'on voit plus haut que ses chevilles.
Et vous qui me voudrez honnir
Pour l'avoir mis à mon programme,
Sachez que j'en ai pris la trame
Dans *le Moyen de parvenir*,
Livre dont le bibliophile
Jacob éclaircit le fatras
Et dans lequel les propos gras
Vont pétaradant à la file.
Voici ce conte polisson,
Au demeurant, sans plus de pause.
Dans notre temps je le transpose.
Et j'en donne une autre leçon.

Paul, de nature paresseuse,
Musait encor, ce matin-là,

Au lit, lorsque se faufila
Dans sa chambre la blanchisseuse.
Comme il la savait d'âge mûr
Et pour le moins quadragénaire,
Il la reçut, à l'ordinaire,
Les yeux clos, le nez vers le mur.
Mais c'était l'heure où l'on déjeune,
Et Paul, étant en appétit,
Proférait tout bas : « Sapristi!
Plût à Satan qu'elle fût jeune! »
A ce point, notre marjolet
Tressaillit, car, d'une voix neuve
De pucelle et non pas de veuve,
La blanchisseuse lui parlait.
« Où faut-il mettre votre linge? »
Disait-elle; et, les yeux luisants,
Lui, l'ayant vue : « Elle a seize ans! »
S'écriait-il. « De quoi me plains-je! »
Et, pris d'un trouble indéfini,
Il pensa : « Par quel phénomène
Depuis la dernière semaine
A-t-elle aussi fort rajeuni? »
L'enfant expliqua : « Je remplace,
Pour aujourd'hui, ma mère ici...
Faut-il que je range ceci,
Monsieur, dans votre armoire à glace? »
Dès qu'elle eut dit, notre garçon,
Dont, pour l'instant, toute la mise
Consistait en une chemise,
Sauta de son lit, sans façon;

Ce que voyant, notre petite,
Qu'une peur vague envahissait,
Un peu plus bas que son corset
Croisa les mains, tout interdite.
« Eh! que tenez-vous là, Seigneur! »
Fit Paul, amusé par ce geste.
A quoi la fillette, modeste,
Répondit : « Je tiens mon honneur. »
— « Eh quoi! c'est votre honneur, ma chère,
Que vous tenez comme cela ? »
— « Non, mais il doit s'enfuir par là,
Si je n'y veille, a dit ma mère,
Vu, paraît-il, qu'on n'a pas eu
Le temps d'achever ma couture,
Et que j'ai, donc, par aventure,
Certain point qui n'est pas cousu. »
— « C'est un cas que je puis résoudre
A votre satisfaction. »
— « Vous, Monsieur? » — « En perfection,
Ce point-là, je le pourrais coudre. »
— « C'est vrai? » — « Sans qu'il vous en coûtât
De mal qu'à la prime piqûre. »
— « Oh! de ce mal je n'aurais cure,
Si vous me mettiez en état
De toujours garder l'assurance
Qu'en lieu bien clos est mon honneur!
Ah! Monsieur, pour un tel bonheur,
J'endurerais bien la souffrance! »
Ainsi parla, dans sa candeur,
Cette très simple adolescente;

Et, Paul, toute affaire cessante,
Se mit à coudre avec ardeur.
Ah ! dam ! la première piqûre,
Ainsi qu'avait dit le larron,
Fit du mal au pauvre tendron
Et lui contracta la figure.
Par fortune, il n'est pas de mal
Dont, à la fin, on ne se tire ;
Et puis, mes amis, pour tout dire,
Il cousait si bien, l'animal !
Si bien, vraiment, qu'à la besogne
Il mit, tant elle avait d'attrait,
Tout juste le temps que mettrait
A vider son litre un ivrogne.
Mais, dès qu'il eut fini : « Jésus ! »
Pleurnicha l'enfant, « quelle affaire !
Voyez, la chose est à refaire :
Vos points sont déjà décousus !... »
Et, reprenant tôt son courage,
Tant il aimait ce doux métier,
Notre bienheureux carottier
Se remit de suite à l'ouvrage.
D'ailleurs, comme sans déplaisir
La petite, en la circonstance,
Redemandait son assistance,
Il recousit plus à loisir.
Et la naïve créature,
Ignorant qu'elle y prenait goût,
S'informait : « Viendrez-vous à bout,
Cette fois-ci, de la couture? »

Il y revint trois fois. Bref, il
Fit de son mieux. Or, la pécore,
Se sentant peu cousue encore,
Il jura : « Je n'ai plus de fil ! »
Et, comme, décontenancée,
Elle gardait un air bêta
Plein de regret, il ajouta :
« Et, d'ailleurs, l'aiguille est cassée. »

LIX

DISCUSSION SUR UN POINT DÉLICAT

J'ai beaucoup vu, j'ai beaucoup lu,
Et, plus je vais en cette vie,
Moins je me sens l'âme asservie
A la règle de l'absolu.
Mais, d'où nous viendra la lumière,
— Vous demandez-vous, — ici-bas,
Si, d'abord, nous ne croyons pas
A quelque vérité première?...
Bah! ce n'est pas ici le lieu
Ni le ton — vif comme je l'aime —
Pour élucider le problème
Dit de l'existence de Dieu!
Sied-il que l'on en argumente,
Messeigneurs, en baralipton,
Ou bien en baroco?... Ton ton!
Ce n'est pas moi qui m'en tourmente!
Oh! non, certe! Et, pour en finir,
Regagnant prestement la rive,

Mesdames et Messieurs, j'arrive
Au point où j'en voulais venir.
Ce point-là, c'est celui qu'on nomme
Le point d'honneur. Et n'est-ce point,
A franchement parler, le point
Qui prime tout point pour un homme?
Eh bien! dernièrement, je vis
Que, pour le fixer, nous, les hommes,
Ce fier point d'honneur, nous ne sommes
Pas tous les jours du même avis.
Ah! c'est qu'il n'est pas d'habitude
Universelle pour ce cas!
Et, selon les plus délicats,
C'est question de latitude.
Ainsi nous l'affirme un auteur
En son dernier-né dramatique;
Et, dans la querelle esthétique,
Ce Suderman est bon docteur.
Exemple : chez un monogame
D'ici vous êtes invité :
Par lui vous serez mal coté
Si vous profitez de sa femme;
Car vous aurez commis l'abus
En France le plus arbitraire.
Et c'est, paraît-il, le contraire
Dans les africaines tribus.
Là-bas, un chef ne se contente
Pas seulement de m'héberger :
Il veut avec moi partager
Son épouse ainsi que sa tente!...

Passons à la femme. Chez nous,
Par on ne sait quelle fallace,
Son point d'honneur, elle le place
Entre sa taille et ses genoux !
(C'est grâce à cette circonstance,
Du reste, que nous avons eu
Le conte de l'*Honneur cousu*,
Si plein de gauloise substance!)
De l'honneur elle n'a donc pas
Une conception bien haute.
Pour le garder de toute faute,
Elle eût dû le placer moins bas.
Il en eût été moins fragile.
Car, malgré que vous en ayez,
C'est surtout de la taille aux pieds
Que la fille d'Ève est d'argile.
Et, cet honneur ainsi placé,
Comment le protégerait-elle
Contre l'aimable bagatelle ?
Non, vraiment, c'est trop insensé!
Mais, cher lecteur, rendez-vous compte
Que, tel, votre femme ne peut
Le garer, ne fût-ce qu'un peu,
Puisque (ce n'est pas un sot conte),
Cet honneur-là qui n'est scellé
Ni par cire ni par ferrure,
Repose sous une serrure
Dont tous les hommes ont la clé !

LX

LE BUISSON DE PERRINE

Un soir, en rentrant à la ferme,
Perrin, les sens tout retournés,
Vit la Perrine sur le nez
Et ne bougeant pas plus qu'un terme.
Dans les franges du vieux jupon
Qui sur elle plaquait sa serge,
Le chat flairait, la queue en cierge
Et l'échine en voûte de pont,
Ce pendant que, pourtant folâtre
A l'ordinaire et grand jappeur,
Le chien, comme maigri de peur,
S'étriquait tout au fond de l'âtre.
Et, certe, à voir ces animaux
Dans leur attitude chagrine,
Il semblait bien que la Perrine
Eût trouvé la fin de ses maux.
Et Perrin, pensant de la sorte,
Sans plus s'attarder, s'en alla

Dans le village, ici, puis là,
Criant partout : « Ma femme est morte! »
De voix si triste et sanglotant
Avec une telle maîtrise
Que c'était vraiment grand'surprise
Qu'il pût la regretter autant
Et montrât douleur tant amère,
Puisqu'il avait toujours battu,
Bien qu'elle fût toute vertu,
Sa pauvre défunte commère!

La Sagesse des Nations
Sur ce phénomène épilogue :
L'amour, dit cette psychologue,
A de ces contradictions.
Et, voulant de sa garantie
Appuyer ce raisonnement,
Elle décrète gravement :
Qui t'aime bien, bien te châtie.

C'est pourquoi, le surlendemain,
Perrin, — excellent caractère, —
En conduisant sa femme en terre,
Pleurait tout le long du chemin.
Dessus une étroite litière,
La Perrine, j'en fais serment,
Couverte d'un drap seulement,
S'en allait vers le cimetière.

Dussiez-vous en être ébahis,
Et quelque dur que ça paraisse,
On portait ainsi la bougresse
Selon la mode du pays.
Mais voici qu'aux jambes blessée
Sous son dernier carapaçon
Par les épines d'un buisson
De traverse, la trépassée
Se mit à saigner comme un bœuf,
Et, sans qu'il y fût de magie,
S'éveilla de sa léthargie
Sous les yeux de son pseudo-veuf !
« Ah ! mes enfants ! Dieu nous protège ! »
Proféra le curé pantois ;
Et, poussant des cris de putois,
S'enfuirent les gens du cortège
Aux quatre coins de l'horizon,
Tandis qu'au monde revenue,
Notre Perrine toute nue
S'en retournait à sa maison,
Suivie, à petite distance,
De Perrin, par ce fait transi...
Et dix ans passèrent ainsi
Sans autre alerte d'importance.

Or, un soir, les sens retournés,
Perrin, en rentrant à la ferme,
Vit, ne bougeant pas plus qu'un terme,
La Perrine encor sur le nez !

Et, s'en courant de porte en porte
Aussi vite qu'un lévrier,
Perrin, partout, alla crier :
« Cette fois, la Perrine est morte ! »
Et, le surlendemain, alors
Que, s'approchant du cimetière,
L'étroite et sinistre litière
— Sur laquelle gisait le corps
Sous son mince drap sans crépines —
Fut à deux toises du buisson,
Perrin souffla, pris d'un frisson :
« Qu'on prenne bien garde aux épines ! »

LXI

L'AME DU VEUF

Lorsqu'en sa couche solitaire,
En l'absence de tout curé,
Le corps du veuf eut expiré,
Son âme déserta la terre,
Et, vite, à coups d'ailes hardis,
Faisant à l'heure mille lieues
Sur les célestes routes bleues,
S'envola vers le Paradis.
Et le corps était dans sa bière
A peine depuis un instant
Que l'âme — fait déconcertant —
Était déjà devant Saint Pierre !
Or, si j'en crois Raoul Ponchon,
Saint Pierre, ex-pontife et concierge
De la famille de la Vierge,
Est d'esprit plutôt folichon.
Il dit donc d'une voix narquoise
A l'âme, en remuant ses clés :
« Tu le sais, beaucoup d'appelés,
Mais peu d'élus !... Allons, dégoise,

En langage circonstanciel,
Sur quel mérite tu te fondes
Pour, ayant traversé les mondes,
Demander une place au Ciel. »
— « A franc parler, » répondit l'âme
Du veuf, « non, je n'ai pas été
De la plus stricte honnêteté.
Et, dussé-je encourir ton blâme,
Je t'avoue, en toute candeur
(Au demeurant, tu le devines),
Qu'au regard de vos lois divines,
Là-bas, je fus un vrai fraudeur.
Pourtant, Saint Pierre, de ta loge
Tu me feras franchir le pas,
Car, malgré tout, je ne suis pas,
Tu vas voir, indigne d'éloge. »
— « Parfait! » fit le saint, « je vais voir!
Mais sied-il qu'on te félicite
D'avoir, par tout mode illicite,
Là-bas, esquivé ton devoir? »
L'âme, alors, reprit : « Du martyre
Je veux la palme, tu m'entends,
Car je fus marié trente ans! »
— « Ah! fichtre!... il fallait donc le dire! »
Cria le divin pipelet
En ouvrant au large la porte.
« Dans notre béate cohorte
Tu peux t'enrôler, s'il te plaît.
Mais il faut que je t'avertisse
Que de la bonté du Seigneur

Ta femme obtint aussi l'honneur
D'entrer ici. C'était justice,
Parce qu'en somme, mon ami,
Avant le suprême voyage,
Comme toi, dans le mariage,
Pendant trente ans, elle a gémi ! »
— « Si ma femme — cas effroyable
A la fois et tout à fait neuf —
Est ici, » s'effara le veuf,
« Moi, je préfère aller au Diable ! »
Et l'âme, à coups d'ailes peureux,
Sans prendre congé de Saint Pierre,
S'enfuit du séjour de lumière
Où musiquent les Bienheureux.

Et Saint Pierre se mit à rire,
A rire, à rire follement,
Et d'un si grand contentement
Que je ne saurais le décrire !
Tant que le Seigneur, bondissant
Du fond de sa brillante nue,
Vint lui dire : « Un peu de tenue,
Voyons ! Voyons, c'est agaçant !
Ferme au plus vite ta soupape,
Et tôt reviens de ton émoi.
Où te crois-tu donc, nom de moi !...
Puis-je, au moins, savoir, mon vieux pape,
Ce qui t'a mis en cet état ? »
Mais, quand il eut appris l'affaire,

Le Dieu que partout l'on révère
De rire à son tour éclata.
Et, chose très particulière,
En vérité, je vous le dis,
Dans la loge du Paradis,
Il riait plus fort que Saint Pierre,
Mais d'un rire ému de pitié...

Enfin, il dit : « Le bougre d'âne
Qui de gaîté de cœur se damne
Pour ne pas revoir sa moitié !...
Au fond, vois-tu bien, je l'approuve ;
Mais je ris en pensant, mon cher,
Qu'il nous a préféré l'Enfer...
Et sa belle-mère s'y trouve ! ! ! »

LXII

LE MARQUIS CHEZ LE DIABLE

Aussitôt qu'il fut en enfer,
Le marquis avec politesse
Fut accueilli par Son Altesse
Impériale Lucifer,
Qui lui dit : « Regarde à la ronde,
Et quitte cet air d'embarras !
Ici, mon cher, tu ne verras
Que des figures de ton monde.
Car c'est parmi les gens bien nés,
Et non parmi la horde brute
Des gens de rien, que je recrute,
A l'ordinaire, mes damnés.
Et cela vient d'un ridicule
De mon concurrent, le bon Dieu,
Qui ne souffre au céleste lieu
Que peu de gens à particule.
Mais, moi, c'est mon amusement
De vous prendre, et j'en suis bien aise,

Vu que vous seuls dans ma fournaise
Savez rôtir élégamment. »
Puis, riant de façon stridente,
Satan reprit : « Mon cher marquis,
Vous avez lu le livre exquis
Qu'écrivit sur l'Enfer le Dante,
Et vous avez appris ainsi
Que vous pourriez vous faire inscrire
(Ah ! déjà je vous vois sourire !)
A quelqu'un des cercles d'ici ?
Et, tenez ! sans vous mettre en peine,
Allez à celui d'à côté.
C'est le cercle le mieux coté
Par la société mondaine. »

Or, ayant boutonné ses gants
Et souriant à cette invite.
Le marquis s'en fut au plus vite
Vers le Cercle des Intrigants ;
Mais il pâlit d'étrange sorte
Et faillit même trébucher
En avisant son feu cocher
Guillaume qui gardait la porte
Et qui, surpris aussi d'abord,
Ne tarda guère à se remettre
Et cria, saluant son maître :
« Quoi ! Monsieur, vous êtes donc mort !
Ne regrettez-vous point la vie ? »
— « Baste ! » fit l'autre, « il ne m'en chaut !

Et, bien qu'il fasse un peu trop chaud
Dans ce lieu, je n'ai nulle envie
De m'en retourner par là-bas !
J'y laissai veuve la marquise,
Et tu sais fort bien qu'à sa guise
Je dus vivre jusqu'au trépas !
Aussi, malgré qu'en cet empire
De Satan l'on soit plutôt mal,
Tu me comprendras, animal,
Si je dis qu'enfin je respire ! »
— « Ainsi parlent tous vos amis,
Ici, » goguenarda Guillaume.
« Mais, pour venir en ce royaume
Quel crime avez-vous donc commis ? »
— « Hélas ! je fus un être inique ! »
Souffla le marquis désolé.
« Car, l'ignores-tu ? j'ai volé
Pour enrichir mon fils unique !...
Mais, toi-même, fleur de vertu,
Toi, Guillaume, le domestique
De probité, dirai-je, antique,
Çà ! voyons, m'expliqueras-tu
Comment il se peut qu'on te voie
Dans ce repaire de maudits ?
N'avais-tu donc pas toujours, dis,
Cheminé dans la bonne voie ? »
— « C'est que, » dit Guillaume, « en effet,
Monsieur, si vous fûtes inique
Pour élever ce fils unique,
Je le fus, moi, pour l'avoir fait ! »

LXIII

LE HUIS-CLOS

J'ai lu, ces jours-ci, le journal
Du bon docteur Prosper Ménière.
Quoiqu'un peu simplet de manière,
Ce document n'est point banal.
C'est qu'à la vérité, cet homme,
Qui vécut un sort sans fracas,
N'en vit pas moins de très grands cas,
Pour parler comme eût fait Brantôme ;
Car, dans l'obstétrique aguerri,
Il fut (pour ce qu'au ciel il aille !)
L'accoucheur, au château de Blaye,
De la duchesse de Berry.
En outre, il fut, la chose est claire,
Parmi ceux des plus recherchés,
Puisqu'il dîna très souvent chez
La marquise de Sainte-Aulaire,
Et puisqu'en les meilleurs salons,
Sans jamais changer sa maxime,
Quel que fût, d'ailleurs, le régime,
Il fit résonner ses talons.

Contemporain de Lamartine,
De Rachel et de Villemain,
Il sut cueillir sur son chemin
Plus d'une anecdote badine.
Mais il sied d'admirer comment,
Ces anecdotes, ce vieux brave,
Incliné plutôt vers le grave,
Nous les raconta gravement.
Et c'est, à cette heure, merveille
De voir en quel style concret
Le docteur Ménière narrait
Le dernier bon mot de la veille.
Or, tel bon mot, le plus souvent,
Était quatre fois centenaire
Qui semblait extraordinaire
A ce probe et naïf savant.
Et, moi-même, selon ce mode,
Je l'avoue, oh ! sans embarras,
De tels mots je fais mes choux gras,
Lorsque je le trouve commode.

Ceci dit, de ce bon docteur
Louons ensemble la mémoire,
Et tirons de sa vieille armoire
Le conte suivant, cher lecteur.
Il nous démontre que les prudes
Les plus farouches n'ont vraiment
Pas tant qu'on croit d'éloignement
Pour les causes grasses et rudes.

Aux assises, un président,
Avant des débats d'importance,
Baissant les yeux sur l'assistance,
Observe : « Il eût été prudent,
Les détails étant très infâmes
Du présent criminel procès,
D'interdire, ce soir, l'accès
De la salle aux honnêtes femmes.
Mais je pense qu'il suffira
Qu'à s'en aller je les invite
Pour qu'elles sortent au plus vite, »
Ajoute le fin magistrat.
Il dit : mais personne ne bouge
Dans l'auditoire féminin...
Alors, le président, bénin,
Se dresse dans sa robe rouge,
Et, les deux mains sur le dossier,
Reprend : « Puisque, sans simagrées
Ni retard, se sont retirées
Les femmes honnêtes, huissier,
— Usant des droits qui sont les vôtres
Quand, d'aventure, se produit
Une affaire comme aujourd'hui, —
Expulsez au plus tôt les autres. »

LXIV

LE MANCHE

Mon Dieu ! que la femme s'agite,
Moi, j'en suis tout à fait d'accord,
Et c'est tout simple, mais encor
Sied-il que ce ne soit qu'au gîte ;
J'entends au logis conjugal,
Et principalement à l'heure
— Pour elle, en ce cas, la meilleure —
Du bon tête-à-tête légal.
Et lorsque je dis « tête-à-tête »,
C'est une façon de parler,
Dont j'use afin de vous céler
Le mot propre, pas très honnête ;
Puisque, par une étrangeté
Que j'estime assez colossale,
Un mot propre peut être sale,
Dès qu'un censeur l'a décrété ;
De sorte que (ciel ! que c'est bête !)
Il faut dire, pour parler bien,

Parfois, d'un chat que c'est un chien,
Et d'un... pied que c'est une tête !
Donc, pour y revenir, j'admets
Que la femme dans son ménage
Se remue à se mettre en nage.
Oui. Mais je n'admettrai jamais
Que, tout le long de la semaine,
Pour, à notre imitation,
Faire de l'agitation,
Au dehors elle se démène.
Et je trouve ça très bouffon,
Les prétentions qu'elle exhale,
Étant de l'avis de Chrysale
Quant à la forme et quant au fond.
Pourtant, la voyez-vous contente
De savoir connaître un pourpoint
D'avec un haut-de-chausse ? Point !
C'est autre chose qui la tente.
Elle qui dessus ses genoux,
Naguère encor, berçait son gosse,
Veut faire à présent du négoce,
Et, même, voter comme nous.
C'est peu pour elle d'être peintre,
Sculpteur, docteur ou bien auteur ;
Elle voudrait être électeur.
Alors, elle serait au cintre !
(J'écris « cintre » pour « paradis »,
Parce que, comme rime à « peintre »,
Il n'existe, en français, que « cintre » ;
C'est toi, Quittard, qui nous le dis.)

A ce point, le désir sinistre
La prendra, sans doute, à son tour,
De devenir, au premier jour,
Députée et, voire, ministre!
Et je vois d'ici votre nez,
Messieurs, quand vous serez par elle,
Qui toujours tracasse et querelle,
Politiquement gouvernés !...
Sa dictature serait brève,
Au demeurant, rassurez-vous ;
Car serions-nous donc assez fous
Pour ne pas tôt nous mettre en grève ?
En grève de quoi ? Mais, Seigneur!
Nous n'aurions tous, alors, je pense,
Qu'à ne plus nous mettre en dépense
Pour lui bailler certain bonheur
Duquel elle fait son dimanche.
Et la femme, voyant ses torts
Et que nous restons les plus forts,
Reviendrait du côté du manche!

LXV

ARISTIPPE

N'avoir pour but que son plaisir,
Et, sur cette terrestre sphère,
Ne tendre à rien qu'à satisfaire,
Quel qu'il puisse être, son désir ;
Maintenir son existence entre
Deux jolis vins, très doucement,
Et, sans aucun relâchement,
De tout se constituer centre ;
Se réjouir d'être pervers ;
Ne se relier que par l'isthme
Hypocrite de l'égoïsme
Au demeurant de l'univers,
Et dire : « Après moi le déluge ! »
Vingt-deux siècles avant tel roi,
C'est de quoi provoquer l'effroi !...
Et, pourtant, de la sorte — lus-je,
En un certain livre, aujourd'hui —
Osa raisonner Aristippe,

Qui fut bien le plus vilain type
Que le vieux Socrate ait produit,
Selon moi. Car je conjecture
Que, pour tout rapporter à soi
Toute sa vie, il faut qu'on soit
D'une assez peu noble nature.
Chamfort écrivait (page neuf) :
« L'égoïste me scandalise !
Il brûlerait bien une église
Pour se faire durcir un œuf ! »
Or, dix lustres plus tôt, Voltaire
Disait que la mort, en frappant
Un analogue sacripant,
Enlève une charge à la terre.
Et, moi, je m'honore très fort,
Si grande que soit la distance,
De penser, en la circonstance,
Ainsi que Voltaire et Chamfort.
Mais, s'il excite ma colère
Par cette attitude qu'il prit,
Aristippe par son esprit,
En revanche, a de quoi me plaire.
Car on conserve de ses mots
Dont la malice déconcerte,
De ces mots-là qui ne sont, certe,
Pas à l'usage des marmots,
Et qui gardent encor (merveille
Très inouïe, en vérité !)
Une odeur de modernité
Après deux mille ans de bouteille !

S'il n'était vraiment opportun
De ne vous point faire d'offense,
Pour vous prouver ce que j'avance,
Je vous en citerais plus d'un.
Mais, comme on ne fait pas la nique
A la morale impunément,
Vous devrez (quel désagrément!)
Déguster cet exemple unique.
Dans l'espoir qu'il vous suffira,
Je vous le mets de suite en montre.

Aristippe fit la rencontre,
Un beau matin, sur l'Agora,
D'une fille qui, dans Athènes
Ayant établi le marché
Des fruits de sa chair de péché,
Comptait ses amants par vingtaines.
« Ho ! ho ! ho ! » fit, en étouffant
Un gros rire, le philosophe,
« Que ton ventre a donc pris d'étoffe !
Nous vas-tu donner un enfant ? »
— « Justement ! » répondit la femme.
« Et je m'en allais sous ton toit
Te l'annoncer. » — « Chez moi ? » « — Chez toi. »
— « Quoi ! chez moi, dis-tu ? » — « Sur mon âme !
Et c'est naturel, en effet,
Que j'aille frapper à ta porte,
Puisque, cet enfant que je porte,
Ami, c'est toi qui me l'as fait ! »

— « Je le voudrais, » dit Aristippe,
« Et j'en aurais un cher émoi !
Mais pourquoi serait-il de moi
Plus que d'un autre de l'équipe ?
De ce doute cruel je meurs !
Car ce n'est pas pour te déplaire,
Mais, ma bonne, sur ta galère
Nous étions plus de cent rameurs ! »
— « Il est de toi ! » cria la belle.
« Et, dût-on me couper un doigt,
Je jurerais qu'il est de toi ! »
— « Voyons, pauvre être sans cervelle, »
Reprit, sur un ton de leçon,
Notre homme en regardant le ventre,
« Réfléchis un instant, que diantre !
Si tu marches dans un buisson,
C'est une tâche compliquée
Et passant notre humain savoir
Parmi tant d'épines de voir
Laquelle t'a le plus piquée ! »

LXVI

LE TROP BON CHAMP

Que diriez-vous du paysan
Qui, de tout son cœur et grand'erre,
Vous ayant labouré sa terre,
Croirait, après cela, plaisant
D'aller, en quelque mare proche,
Verser, cynique et sans chagrin,
Toute sa réserve de grain ?
Encourrait-il votre reproche ?
Parbleu ! je vous entends d'ici
Répondre par l'affirmative,
— Laisser la terre improductive
Étant un crime, Dieu merci !
Mais, n'est-ce pas, de même, un crime
Très propre à vous déshonorer,
Monsieur, que de ne labourer
Nocturnement que pour la frime ?
Votre femme est un champ. Telle est
Par Mahomet la phrase faite.

Allez, ajoute ce prophète,
A votre champ comme il vous plait.
Et je suppose que notre homme
Entendait, selon son désir,
Que tout chemin mène au plaisir,
Comme tout chemin mène à Rome;
Mais sachez qu'il n'entendait pas
Que le plaisir restât stérile,
Car, sous la caresse virile
Tout champ doit produire ici-bas.
C'était l'avis d'un sieur Laplace,
Si j'en crois Maurice Level
A qui nous devons ce nouvel
Argument de conte salace.

Or donc, ce Laplace estimait
Qu'il faut, pauvre aussi bien que riche,
Ne pas garder ses champs en friche,
Pour parler comme Mahomet.
Et son épouse — une noiraude
A l'abdomen toujours bouffant
Sur le progrès de quelque enfant —
Prouvait qu'il détestait la fraude,
Et, certes, n'était pas d'humeur
A faire sans portée utile
Ce qu'on appelle en noble style
Le geste auguste du semeur.
De telle sorte, en trois années
(Qu'en pensez-vous, mes bonnes gens ?

Quatre récoltes en trois ans !),
Quatre filles leur étaient nées !
Mais la quatrième fit tant
De façons pour briser sa coque
Que la mère — la pauvre loque ! —
Crut venu son dernier instant.
« Si votre femme vous est chère,
Vous suivrez mon conseil très sain, »
Dit au mari le médecin,
« Et la laisserez en jachère.
Voyez que ce dernier poupard
L'a mise à deux doigts de la porte
De sortie, et — donc — qu'il importe
De faire, à présent, lit à part. »
— « Puisque la Faculté m'y force, »
Répondit l'homme avec ennui,
« D'ores et déjà, chaque nuit,
D'avec ma femme je divorce. »
— « Allons ! c'est juré ? » — « C'est juré !
Je meure, au diable si je cède ! »
— « C'est bien, mon ami. Dieu vous aide ! »
Fit l'esculape rassuré.

Mais, bah ! quand la mouche nous pique !...

A trois mois à peine de là,
Sur nouveaux frais la femme enfla
Si fort qu'on l'eût dite hydropique !
Et le médecin, se fâchant,
Se récria, dès qu'il l'eut vue :

« Votre homme a donc fait la bévue
D'ensemencer encor son champ ? »
— « Hélas ! oui ! » gémit la victime,
« Il n'a point tenu son serment ! »
— « C'est mal ! » dit le docteur. « Comment
Veut-il, après ça, qu'on l'estime ?...
Mais, j'y songe, il a bien fallu,
Pour que ce triple méchant drôle
Ait si tôt oublié son rôle,
Que vous-même l'ayez voulu ? »
— « Ça, non ! » jura la femme, grave.
« Du jour que l'on vous a promis
De n'être plus que des amis,
Il a fait son lit à la cave,
Et j'ai fait le mien au grenier...
Mais (quel mauvais sort est le nôtre !)
On s'est rencontré l'un et l'autre,
Passé minuit, dans l'escalier !... »

LXVII

L'INTEMPESTIVE PUDEUR

Le fils de Thétis et Pélée,
Paraît-il, autour d'Ilion,
Fut toujours vu, tel un lion,
Se battant en pleine mêlée.
Mais, s'il allait dans les combats,
Vers les coups, de son pied agile,
C'est qu'il se doutait bien, Achille,
Que ces coups ne le tûraient pas.
Et je trouve peu vénérable,
En somme, l'intrépidité
De ce sieur de l'Antiquité
Qui se savait invulnérable.
Car cet élève de Phœnix,
A peine né (c'est une histoire
Classique tout à fait notoire),
Fut baisé par les eaux du Styx,
Qui jouissaient du privilège
De garer de tous accidents

Tous ceux-là qu'on trempait dedans,
Ainsi qu'on l'apprend au collège.
Mais voici la preuve que l'on
Ne songe pas à tout ! La mère
D'Achille omit (lacune amère !)
De plonger dans l'eau le talon
Par lequel, d'une étreinte sûre,
Elle le tenait, lors du bain ;
Et c'est par là que le bambin
Demeura sujet à blessure...

Dans un temps beaucoup plus présent,
Aventure analogue à celle
D'Achille échut à la pucelle
Qu'on voit en ce conte plaisant.

Cette fille était à l'ouvrage,
Un soir, sur le paternel bien,
Lorsque vint à passer un chien
En proie aux fureurs de la rage.
Tout aussitôt que l'animal
Eut aperçu la pastourelle,
D'un trait il se jeta sur elle,
Et lui communiqua son mal ;
Et puis, derrière une calèche,
Que, fiers avaleurs de terrain,
Deux chevaux emmenaient grand train,
Il disparut comme une flèche...

Que devint la bête ?... Il se peut
Qu'à cette heure elle coure encore...
Mais revenons à la pécore,
Le reste nous important peu.

A quelques jours de là, bavante,
Hurlante et les yeux injectés,
Des gens vivant à ses côtés
Elle provoquait l'épouvante.
Or, ayant appris le piteux
État de la triste donzelle,
Se fit mener jusque chez elle
Un compatissant rebouteux,
Qui dit au misérable père :
« Moi que voici, je me fais fort
D'arracher ta fille à la mort.
Allons ! ne pleure plus, espère !
Car je connais certain ruisseau
Qui vous délivre de la rage,
Si l'on va, sous un ciel d'orage,
S'étendre nu dans sa douce eau. »
Concordance extraordinaire !
Dieu, là-haut, frappa de son poing
Sa vieille tôle, et, juste à point,
Cela fit un bruit de tonnerre.
Et, sans tarder, vers le ruisseau
Si magiquement salutaire,
On emporta la grabataire,
Qui se convulsait en cerceau.

Mais quand, sous la méchante nue,
D'où sortait, pour sillonner l'air,
A chaque instant, un pâle éclair,
La fille se vit toute nue,
Pudique et disant force avés,
Elle mit — pendant que dans l'onde
On immergeait sa chair de blonde —
Les mains sur ce que vous savez.
De sorte que, sous cet ombrage
L'eau n'ayant pu lui mouiller ça,
La pauvre guérit, mais laissa
Une porte ouverte à la rage !

LXVIII

ÉDUCATION DE PRINCE

Lorsque le petit prince grince,
Le bon précepteur sans danger
Peut-il à son gré fustiger
Le derrière du petit prince ?
Doit-il, cette correction,
Du moment qu'elle est opportune,
Comme à quelque enfant sans fortune
L'appliquer ? — C'est la question !
Ou doit-il laisser dans l'armoire
Le martinet ? Moi, je le crois ;
Car les fesses des jeunes rois
Ont une terrible mémoire.
Un tel châtiment afflictif
Peut briser net une carrière,
Car les princes ont le derrière
Au plus haut point vindicatif.
Et Sénèque — c'est ma pensée —
Ne s'ouvrit les veines au bain

Que parce qu'à Néron bambin,
Sans doute, il donna la fessée.
Pour Aristote, en vérité,
Il n'eût été bientôt que cendre
Si par lui le grand Alexandre,
Un jour, avait été fouetté.
Et, bien qu'il en soit pour prétendre
(Je cite plus bas mon auteur)
Qu'il est loisible au précepteur
D'user de ce moyen peu tendre
A l'égard même d'un grand-duc,
Mais seulement sur une fesse,
Dans mon esprit, je le confesse,
Sub judice lis est adhuc.

Et ce sera donc pour en rire
Et non pas pour le croire vrai,
Qu'à ce propos je parlerai
Du gros livre que vient d'écrire
Un monsieur Busch, qui de Bismarck
Fut le secrétaire honoraire.
(A Berlin, chez chaque libraire,
On a ce livre pour un marc.)
Plein d'une assurance étonnante
Et que personne ne dément,
Ce très honorable Allemand
Rapporte que la gouvernante
De l'actuel Guillaume deux
Se vengea fort bien d'une offense

Qu'à la limite de l'enfance
Lui fit ce prince hasardeux.
Sans s'informer s'il est de mise,
Ou non, de fouetter un dauphin,
De représailles ayant faim,
Elle lui leva la chemise,
Et, se disant que, pour princier
Qu'il soit, dès qu'il est punissable,
Un fessier princier est fessable
Ainsi que tout autre fessier,
Du battoir de sa forte paume
Elle tala très dignement,
Pendant un assez long moment,
Les fesses du jeune Guillaume.
La chose faite : « Monseigneur,
Ce n'est que contrainte et forcée
Que je vous donnai la fessée ;
Et j'en souffre aussi, sur l'honneur ! »
Soupira-t-elle, la main lasse.
— « Tu souffres aussi ? » répondit
L'impérial petit bandit ;
« Mais, dis... est-ce à la même place ? »

LXIX

LE BÉNITIER

Quand donc quitterai-je ce bagne,
D'où presque tous mes vers j'écris
Et que l'on appelle Paris,
Pour aller vivre à la campagne ?
Loin de la mode, de ses lois
Et de ses serviteurs ineptes,
Je ne suivrais plus de préceptes
Que ceux du vieil esprit gaulois.
Dans un village solitaire,
Sur le bord du Pas-de-Calais,
En face du rivage anglais,
J'aurais mon morcelet de terre ;
Et, parmi les bons paysans,
Que si bêtement l'on diffame,
Je passerais, avec ma femme
Et ma fille, mes derniers ans.
De Boulogne, Henri Caudevelle
Viendrait souvent, pour nous charmer,

Nous lire, en patois de Samer,
De lui quelque page nouvelle.
Voulant rester à la hauteur,
Je lui répondrais, pour mon compte,
Aussitôt, par mon dernier conte.
Car je serais encor conteur ;
Mais je ne tiendrais plus boutique
De ces contes faits tout exprès
Pour Paris, et je ne ferais
Plus rien que le conte rustique.
Moins prétentieux que Baïf
Et simplifiant mon langage,
J'accroîtrais alors mon bagage
D'un recueil plaisamment naïf,
Dont, sans mystère, chaque histoire
Sortirait, naturellement,
Avec un moderne agrément,
Du national répertoire,
Tout comme en provient, Dieu merci !
L'histoire rabelaisienne
Et point du tout parisienne
Que je m'en vais vous dire ici.

Une bachelette champêtre,
Dont le malin soleil d'été
Mûrissait la précocité,
Un jour qu'elle conduisait paître
Son joli moutonnier troupeau,
Fit rencontre d'un petit pâtre

Qui semblait sculpté dans l'albâtre,
Si fort blanchette était sa peau.
Ah ! que vite une fille glisse
Au scabreux, même sans leçon,
Quand l'ignorance d'un garçon
Par hasard se fait sa complice !
Près de la chanson d'un ruisseau
Qui jasait, monotone et tendre,
Côte à côte allèrent s'étendre
Cette pucelle et ce puceau.
Pour témoigner de sa tendresse,
A l'envi chacun s'efforçait...
Le garçon, lui, ne connaissait
Que l'A B C de la caresse ;
Mais la fille, à la fin, trouva
Pour lui la chose libertine
Que l'aventureuse Bettine
Fit au jeune Casanova.
Disons, d'ailleurs, que la petite
En voyant le pâtre effaré,
S'en courut tôt chez le curé,
Et s'accusa, tout interdite,
De ce que — sans penser à mal,
Et d'une façon, jurait-elle,
Absolument accidentelle —
Elle avait commis d'anormal.
Le curé lui dit : « Plus ne pleure.
Le bon Dieu te fera quartier,
Pourvu que dans le bénitier
De l'Église, tout un quart d'heure.

Après la messe de demain,
En manière de pénitence
Et pour obtenir ta quittance,
Tu laisses bien tremper ta main. »

Or, au fond de la vasque sainte,
La pauvrette, le lendemain,
Baignait dévotement sa main,
Lorsque, dans la pieuse enceinte,
Une garcette se glissa,
Qui, la voyant ainsi contrite
Avec cinq doigts dans l'eau bénite,
Demanda : « Pourquoi fais-tu ça ? »
Et, quand elle connut l'affaire,
Elle cria : « J'allais ici
Venir me confesser aussi,
Mais m'en abstenir je préfère ;
Car, vois-tu, dans le bénitier,
Vu de mes péchés l'importance,
Moi, je devrais, pour pénitence,
M'asseoir pendant un jour entier ! »

LXX

LA POSTURE DE SAINT PACOME

Tout en se bouchant les narines,
Saint Pacôme, un jour, priait Dieu
Dans ce vil et malpropre lieu
Qu'en prose on nomme les latrines.
Survient tout à coup le Démon,
Être des cornes aux pieds croche,
Qui de prier là fait reproche
Au disciple de Palémon.
« D'un endroit qui si mal odore, »
Glapit l'empereur du Néant,
« Crois-tu donc qu'il est bienséant
De dire au Seigneur qu'on l'adore ? »
Lors, le bon moine lui repart :
« Que cela ne te mette en peine :
Ce qui monte en haut, Dieu le prenne ;
Ce qui tombe en bas soit ta part. »
Ce quatrain est d'un anonyme,
Mort on ne sait à quel moment,

Et je lui fais ouvertement
Cet emprunt en somme minime.
L'anecdote est aussi de lui,
Et je l'ai prise pour exorde
Pour la raison qu'elle concorde
Avec ma matière, aujourd'hui.

La posture de Saint Pacôme,
Qui fâchait si fort le démon,
Fut, au dire de Saint-Simon,
Très à la mode, en le royaume
De France, au temps du grand Louis;
Car — ce n'est pas une fichaise —
Ce roi recevait sur sa chaise
A trou ses sujets éblouis;
Et — chose presque inavouable —
Les marquis, pour faire leur cour,
Demandaient au Roi tour à tour :
« La matière est-elle louable? »
Et n'était pas de gens bien nés
Qui n'eussent voulu, la voix haute,
Trouver l'odeur du royal hôte
Divine à leur indigne nez.
C'est le parfum qu'en les ruelles
(Alcôves, si vous aimez mieux)
Respiraient nos nobles aïeux,
Quand ils allaient voir leurs cruelles,
Vers les dix heures du matin;
Et dans l'exhalaison blessante

Dont la cause était fort récente,
Chacun faisait son galantin !
Lecteur, vainement tu tressailles
De dégoût : je n'invente rien.
On se délestait bel et bien
Dans les corridors de Versailles :
Car, ce sont là des faits prouvés,
Dans le palais où La Vallière
Fut avec Louis familière,
Il n'existait point de « privés » !
A Paris, était-il un être,
Durant ce siècle de gala,
Qui n'eût jeté sa... son... cela,
A tout instant par la fenêtre ?
Et Léandre, ce jeune daim,
Sous le balcon de sa Clélie,
N'eut-il pas sa veste salie
Par la faute de Truffaldin ?
Sans que l'envie en fût féroce,
On faisait cela n'importe où ;
Chez soi, chez les autres, partout ;
On le faisait même en carrosse ;
Pour le besoin, pour le plaisir ;
Pour rien, ou bien pour l'équilibre ;
Parce qu'avoir le ventre libre
Était le principal désir.
Aussi, les femmes de l'époque
Dépensaient-elles peu de sous
Pour s'acheter de vains dessous ;
Et (bah ! tant pis si je vous choque !

C'est de l'histoire, au demeurant!)
Sous sa robe de grand'tenue
Chacune avait la jambe nue,
Quelque juché que fût son rang.
Chacune, donc, dans le royaume,
Pouvait toujours, en cet état,
Prendre, sans *impedimenta*,
La posture de Saint Pacôme.

LXXI

LE MÉDECIN D'ORSARA

Or, le chevalier d'industrie
Casanova, ce maître fou,
Comme il se rendait à Corfou,
S'arrêta dans un port d'Istrie,
Appelé, je crois, Orsara,
Et, bien qu'il cherchât le mystère,
Tout aussitôt qu'il fut à terre,
Quelqu'un d'un salut l'honora,
D'un salut, d'ailleurs, très servile,
Et, d'une obséquieuse voix,
Lui dit : « Est-ce la prime fois
Que vous venez en cette ville ? »
— « Non. L'an dernier, il m'arriva
De traverser votre presqu'île.
Au surplus, laissez-moi tranquille, »
Lui répondit Casanova.
« Nenni ! Car j'ai la certitude,
En vous voyant, Monsieur, de voir
Un homme que j'ai le devoir
De combler de ma gratitude ;

Et vous allez, foi de docteur !
Venir vous asseoir à ma table,
Puisqu'il est, dis-je, indubitable
Que vous êtes mon bienfaiteur ! »
Ayant insisté de la sorte,
Cet honnête fâcheux obtint
Du maléfique libertin
Qu'il franchît le seuil de sa porte.

Après un copieux et sain
Déjeuner quasi dînatoire,
Il expliqua : « Voici l'histoire,
Cher Monsieur. Je suis médecin.
Depuis dix ans, dans cette place,
J'enrageais de ne gagner rien,
Car toutes gens s'y portaient bien,
Si bien qu'enfin, de guerre lasse,
J'appelais, comme un scélérat,
De tous mes vœux, la scarlatine,
Le croup, la lèpre levantine,
Le typhus ou le choléra !
J'en suppliais les saints, les saintes,
Et le ciel même ! Mais en vain !
Et déjà, je manquais de vin,
Lorsque, par grand bonheur, vous vîntes !
Et, de ce chef, il se trouva
Que je me vis tiré d'affaire ! »
— « Comment cela put-il se faire ? »
S'enquit, sur ce, Casanova.

« Vous restâtes sur notre côte
Seulement pendant une nuit,
Mais séduisîtes, par ennui,
La gouvernante de votre hôte, »
Poursuivit notre charlatan.
« Cette gouvernante opportune
Se dévouait à ma fortune,
Sans s'en douter, à cet instant !
En effet, lorsque vous partîtes,
Vous laissiez un mal dans sa chair
Dont les conséquences, mon cher,
Ne devaient point être petites !...,
Ce mal passa de main en main
(Si j'ose dire), car la femme,
Ignorant son état infâme,
Le donna, dès le lendemain,
A l'un des amants de l'épouse
Du seigneur de cette maison !
Cette épouse aimait à foison
Et tant qu'en un mois, plus de douze
Citoyens de ce morne lieu,
Devenus soudain les victimes
De ses caresses trop intimes,
Se mirent à blasphémer Dieu...
Mais, comme la chose est fréquente,
Ces douze amants ainsi vaincus
Étant mariés et cocus,
J'eus de clients plus de cinquante !...
Ce n'est pas tout !... Le mois suivant
Ne fut, certes, pas moins fertile !...

Alors, je devins l'homme utile,
Car sur le cas j'étais savant.
Donc, pendant toute cette année,
Je m'en allai, m'enrichissant,
Purger de votre mal le sang
De la ville contaminée.
A l'heure actuelle, maris,
Femmes, valets et caméristes,
Naguère encor honteux et tristes,
Par mes soins — hélas ! — sont guéris !
Mais par chance, la Providence
Vous ramenant de ce côté,
Dois-je pas, sans témérité,
M'attendre à nouvelle abondance ? »

Alors, l'érotique bandit,
Souriant d'un air ironique
A cet empirique cynique,
Après un temps lui répondit :
« .Cher docteur, je vous rends hommage,
Mais je vais bien en ce moment. »
Et l'autre soupira : « Vraiment !
Vous allez bien ?... Que c'est dommage ! »

LXXII

LE NOTAIRE A CONFESSE

Dans tous les lieux, dans tous les temps,
Le curé, par crainte du vice,
Doit exiger pour son service
Domestique au moins soixante ans.
Des lois du Concile de Trente
Sur ce point rejetant l'esprit
Mais non la lettre, un curé prit
Deux sœurs qui n'en avaient que trente.
Et, sans souci des mécontents,
Ce prêtre se disait, cynique :
« Selon la règle canonique,
Je suis servi par soixante ans. »
Il faut bien que l'on y consente,
Car une simple addition
Nous démontre, en perfection,
Que trente et trente font soixante ;
Et, récemment, d'ailleurs, j'appris
Que ce rare ecclésiastique

Avait eu de casuistique,
Au séminaire, tous les prix !
Quant à présent, je me figure
Qu'avec ses deux porte-jupons,
Il devait chanter des répons
Peu catholiques dans sa cure.
Le certain, c'est que de vermeil
Qu'il était naguère, ce mâle,
En quelques mois, devint tout pâle,
Pour avoir fait fi du sommeil.
Mais, comme toujours la nature
Sur la bête reprend ses droits,
Le curé, dans tous les endroits,
S'assoupissait à l'aventure.
Son état physique était tel,
Après ses nocturnes kermesses,
Qu'il s'affalait, au cours des messes,
Le nez sur le bord de l'autel,
Et que — fait de plus d'importance
Et réellement peu banal —
Il s'endormait au tribunal
Auguste de la pénitence !
C'est ainsi (la relation
Vous en paraîtra vraisemblable)
Qu'il viola l'inviolable
Secret de la confession.

Un jour, le notaire et sa femme,
Tous deux par la grâce touchés,

Vinrent pour dire leurs péchés
Mignons à ce ministre infâme,
Abruti par sa nuitée... Or,
Elle, tout d'abord, au gorille
Embusqué derrière sa grille
Récita le *Confiteor ;*
Et puis, défaillante de honte,
Mettant son triste cœur à nu,
Du plus gros jusqu'au plus menu
De ses torts elle fit le compte.
Pauvre petite Bovary
Sujette à d'amoureuses crises,
Elle avoua qu'à trois reprises
Elle avait trompé son mari ;
Et, dès qu'elle eut vidé la soute
De sa conscience aux abois,
Elle crut entendre une voix,
Et partit, se croyant absoute.
La vérité, c'est qu'au moment
Où le vilain voulut l'absoudre,
Le sommeil, prompt comme la foudre,
Tomba sur lui précisément.
Cependant, le brave notaire,
Selon le programme tracé,
S'était dans la niche glissé
A la place de l'adultère.
Ayant fait son *meâ culpâ*,
Il allait, rougissant dans l'ombre,
Dire de ses péchés le nombre,
Quand un ronflement le frappa.

Lors, il dit : « Vous ronflez, mon Père ! »
Mais jugez s'il se trouva sot,
Car, se réveillant en sursaut :
« Madame, vous riez, j'espère ! »
S'écria notre individu.
« Quoi ! moi, je dors ? L'affaire est neuve !
Je dors ?... Vous faut-il une preuve
Que j'ai nettement entendu
(Hélas ! Seigneur !) ce que vous n'eûtes
Pas le courage de cacher
Au confesseur de ce clocher
Dans ces deux dernières minutes ?...
Vous m'avez (j'écoutais, c'est clair ?)
Dit que vous aviez fait la chose,
Qu'à définir à peine j'ose,
Trois fois avec le maître clerc ! »

LXXIII

TROIS BONNES FILLES

Ayant lu *La Rôtisserie*
De la reine Pédauque assez
Pour la savoir, vous connaissez
Le beau trait de Sainte Marie
L'Égyptienne, que — le nez
Grisé par le suave arome
De la dinde — l'abbé Jérôme
Conte à ses hôtes étonnés.
Se rendant en pèlerinage
Au tombeau de Notre-Seigneur,
Cette sainte, pleine d'honneur
Et belle encore de jeune âge
(Du moins, n'est-ce pas ? il convient
— L'imposture forte en soit-elle —
De nous la représenter telle
Pour trouver ce qu'elle fit bien),
Eut la chance désagréable,
Comme elle allait tendant la main,
De rencontrer sur son chemin
Une rivière non guéable.

Or, Marie, étant sans denier
Et voulant traverser, crut sage,
Afin de payer son passage,
D'offrir son corps au nautonier.
Notez que faire sa Sophie
Ne l'aurait avancée en rien ;
Et n'est-il pas bon le moyen,
Dès que la fin le justifie !
Quelle que soit votre façon
De penser, Coignard, philosophe,
De ce trait-là tire l'étoffe
D'une édifiante leçon :
Cette aventure libertine
Doit abattre comme un fétu
L'orgueil de qui dans sa vertu
Trop excessivement s'obstine
Et prétend nous édifier,
— Ce qu'au passeur donna Marie
N'étant rien autre, je vous prie,
« Qu'un endroit à mortifier ».
C'est ainsi que parle, en substance
Et mieux, cet abbé qui m'est cher.
A son gré, la femme à sa chair
Attache bien trop d'importance.
Pourquoi défendre avec fracas,
Roturière ou patricienne,
La chose dont l'Égyptienne
Fit justement si peu de cas ?
Pourquoi faire la renchérie
Et nous tenir si fort caché

Ce que montre à si bon marché
Cette pourtant sainte Marie ?
Qu'ils fussent nobles ou manants,
Simples soldats ou capitaines,
Natifs de Corinthe ou d'Athènes,
Laïs, la grande, à tous venants
De son doux corps faisait largesse ;
Et, ce faisant, je suis certain
Que cette admirable catin
Se comportait avec sagesse.
Et, plus près de nous, la Gaussin,
Dont parle l'*Encyclopédie*
Et qui fut de la Comédie,
Prêta pareillement son sein
A tous ceux qui, l'âme ravie
Par son talent et sa beauté,
Prouvaient avec civilité
Que d'elle ils avaient quelque envie.
Elle s'offrit même en cadeau,
Pour une nuit, — fait méritoire
Et dont s'honore son histoire ! —
Oui, Madame, à son porteur d'eau.
Et, comme l'heureux misérable,
D'amour, là veille encor, mourant,
La remerciait en pleurant
De cette minute adorable,
Elle lui dit : « Tout à loisir,
Ami, profite de l'aubaine,
Ça me coûte si peu de peine,
Et ça te fait tant de plaisir ! »

LXXIV

LE NOUVEAU BARON

L'autre jour, comme je cherchais,
Dans une riche librairie,
Gudin de la Brenellerie,
Qui fut l'ami de Beaumarchais,
Le patron me dit : « Quelle rage,
Cher Monsieur, vous pousse soudain
A vouloir lire ce Gudin
Qui n'a pas fait un bon ouvrage
Sur plus de cent qu'il dépêcha ?
Je ne l'ai point dans ma boutique,
Parbleu ! car aucune pratique
Ne voudrait m'en faire l'achat ! »
— « Ha ! voici bien de mes mécomptes ! »
M'écriai-je. « Sacré coquin !
Moi qui désire son bouquin
Sur les *Origines des Contes !*
On prétend qu'il est des meilleurs ! »
— « Prétention très arbitraire ! »

Reprit l'irascible libraire.
« Ce Gudin, sachez-le, d'ailleurs,
Ce Gudin, je le voudrais battre,
S'il n'était mort à l'univers,
Parce qu'il est l'auteur d'un vers
Qui fait l'éloge d'Henri Quatre ! »
— « Eh bien ! mais, » fis-je, d'un air fin,
« La poule-au-pot !... » Mais le libraire,
A ce mot-là, se mit à braire
Que le peuple mourait de faim
Pendant que cette outre gasconne
De victuailles s'emplissait,
Et, saoul comme Bacchus, dansait
Avec des gaupes la chaconne !
« Ah ! s'il n'avait pas eu Sully,
Cher Monsieur, pour premier ministre,
Ce polichinelle sinistre
Nous en aurait fait du joli !
Et si l'Histoire le renomme,
C'est qu'on l'écrivit à Chaillot,
Vu que ce méchant parpaillot
Ne fut point tenu pour bonhomme,
Comme on le dit, par les Français,
Et que nos aïeux, au contraire, »
Conclut, en crachant, le libraire,
« Le méprisèrent à l'excès !
Et si vous voulez faire un conte
De la preuve qu'à ce sujet
Je vais vous fournir d'un seul jet,
Vous le pouvez bien, à sa honte !...

Un jour, donc, ce roi vert-galant
(Qu'au diable ce galant s'en aille !)
Voulut étonner la canaille,
Comme il en avait le talent.
C'était le soir d'une bataille.
Il fit, devant ses courtisans,
Amener un des paysans
Qui, le mieux, d'estoc et de taille,
Avaient, le matin, combattu,
Et, de son grand ton de parade,
Il lui dit : « Sache, camarade,
Que, pour les gens de ta vertu,
Le roi de France et de Navarre,
Vainqueur en Guyenne, en Poitou,
Ici, là-bas et n'importe où,
Ne se montra jamais avare.
Bien que tu ne sois que charron,
Il nous plaît, sans discours plus ample,
Et tout simplement pour l'exemple,
De te faire, aujourd'hui, baron.
Que dis-tu de cela ? » Le rustre,
Qui se moquait bien de l'honneur
De s'entendre nommer seigneur,
Voulut, du moins, se rendre illustre
De par l'ingéniosité
De sa réponse, et, bouche close,
Il fit un... (oh ! non ! je ne l'ose !)
Il fit... une incongruité,
Mais si robuste, si vilaine,
Qu'elle effara toute la cour...

Or, bien loin d'être pris de court,
Le baron, reprenant haleine,
Dit froidement : « Monsieur le roi,
Excusez votre créature...
Mais il fallait que ma roture
Sortît de moi par quelque endroit... »

LXXV

LA VEUVE INCONSOLABLE

Il est de toute vérité
Qu'au faîte de la volupté,
Au moment même où la caresse
Va le plus fort les émouvant,
Le spectre de la mort, souvent,
Entre les deux époux se dresse.

Car l'amour qui décuple en nous,
Alors qu'il mêle nos genoux,
Nos aptitudes à la vie,
L'amour qui nous baise et nous mord,
Étant le frère de la mort,
A l'envisager nous convie !

Or, à cet instant shakspearien
Où Tout se confronte avec Rien,
La femme apparaît la plus sage,
Car, pendant que l'homme en pleins cieux

De la mort détourne les yeux,
Elle volontiers l'envisage.

A l'heure où, tuant son désir,
Le brûlant poignard du plaisir
Entre en elle jusqu'à la garde,
Oui, la femme, voyant au bord
Du lit cette ombre de la mort,
Courageusement la regarde.

Et je dis courageusement,
Parce qu'à ce grave moment,
L'épouse, avisant la bourrelle
Avec son arme de trépas,
Ne croit, à l'ordinaire, pas
Qu'elle se tienne là pour elle.

Pour elle ! Y pouvez-vous songer,
Mes bons messieurs ! Pas de danger !
Pour elle ? Non, certe ! Et la preuve,
C'est qu'à cette femme de bien
L'idée, à ce moment-là, vient
Seulement qu'elle sera veuve.

Déjà, sous un vol de hiboux,
Elle s'imagine l'époux
Qui dans le sol se désagrège ;
Et, se jetant sur son mari,
Elle pleurniche : « Mon chéri,
Quand tu mourras, que deviendrai-je ? »

Devant ces pleurs inopinés,
Notre bonhomme fait un nez,
Un nez qu'on ne saurait décrire ;
Mais, simulant le fier-à-bras,
Il dit : « Tu te remarieras ! »
Et, bravement, se force à rire.

Oh ! c'est pour le coup qu'il fait beau
Voir, là-dessus, son Isabeau
Le rattirer près, tout près d'elle,
Et gémir à n'en plus finir,
Et jurer qu'à son souvenir
Elle demeurera fidèle,

Et puis qu'elle se cloîtrera,
A la seule fin de rendre à
Sa mémoire un éternel culte !
Et si le malheureux prétend
Qu'il n'en demande pas autant,
La chère âme hurle à l'insulte,

Et s'arrache quatre cheveux,
Et feint quelques spasmes nerveux,
Et sanglote sans retenue,
Et s'écrie : « Ah ! le cœur de fer ! »
Et dit que c'est peine d'enfer
De se voir ainsi méconnue !

Tant et tant que notre mari
Se croit coupable, et s'attendrit,

Et redevient en plein romance ;
Tant et tant qu'avant le matin,
Plus ardent et plus libertin,
Le jeu de l'amour recommence...

Et, pâmé, suant, exalté,
Chacun à la fidélité
Reconstruit un nouveau pylône;
Mais de ces serments échangés
Entre les époux allongés
Chacun sait bien ce que vaut l'aune.

C'est pourquoi celui qui mourait
Dont je vais parler fut discret
Qui, la langue déjà fort rèche,
Voulut sa compagne prier
De ne se point remarier
Tant que sa fosse serait fraîche.

D'elle ayant obtenu cela,
Son dernier souffle il exhala
Comme tout homme périssable :
Et, dès lors, plus blanc qu'un navet,
Dans sa bière on dit qu'il avait
Un sourire indéfinissable.

Pourtant, provoquant la pitié
De tous, sa touchante moitié
Montra, prodige invraisemblable,
Dès avant l'inhumation,

La véritable affliction
De veuve dite inconsolable.

Elle était dans un tel état
Qu'il fut besoin qu'on la portât,
Pour ainsi dire, au cimetière ;
Et, lorsque tout fut résolu,
A sa douleur elle voulut
Qu'on l'abandonnât tout entière.

Or, dedans le funèbre enclos,
Avec un grand bruit de sanglots
Qui stupéfia la contrée,
La veuve, jusqu'au lendemain,
Toute à son chagrin surhumain,
Sur le tertre resta prostrée.

Mais, voulant lui sauver l'esprit,
Un ami vint, qui découvrit,
En s'approchant avec mystère,
Que la veuve — horrible détail ! —
A tout petits coups d'éventail
De la fosse séchait la terre !

LXXVI

AUTRE VEUVE INCONSOLABLE

Dans le succulent répertoire,
Riche et copieux à l'excès,
De nos bons vieux conteurs français,
Je trouverais mainte autre histoire,
Et, certes, non moins péremptoire,
Sur les veuves, c'est bien notoire ;
Et je pourrais, non sans succès,
Je pense, amuser l'auditoire
De toutes celles que je sais
Encore au fond de l'écritoire.
Oui, si j'en crois mon souvenir,
Des exemples je puis fournir
Sur le cas à perdre l'haleine,
Et que je n'ai qu'à rajeunir.
Mais on crie : « Allez-vous finir ?
N'en jetez plus ! La cour est pleine !
Plus de veuves à l'avenir ! »
Celui qui parle de la sorte,

S'il n'est pas satisfait, qu'il sorte ;
Car, si pleine que soit la cour
(Et ce n'est là qu'un bruit qui court),
Je ne m'en vais pas rester court
Dès lors qu'à poursuivre m'exhorte
Feu l'exquis abbé de Grécourt.
Ce galant ecclésiastique
Ne disait pas beaucoup d'avés,
Mais brillait dans la gymnastique
Chère aux poètes dépravés ;
Et, si l'on groupait les pavés
Qu'au nom d'une vertu drastique
Lui jetèrent des mal lavés,
On lui ferait, vous le savez,
Un piédestal très fantastique.
Quelqu'un l'a traité de gredin
Dans une imbécile notice,
Pour laquelle, en toute justice,
Il n'aurait eu que du dédain ;
Et je ne crois pas que pâtisse
De ces pierres dans son jardin
La mémoire de ce badin.
D'ailleurs, vous verrez qu'on l'outrage
A tort aussi bien qu'à travers,
Si vous parcourez son ouvrage,
Et qu'il n'était point si pervers ;
Et vous y trouverez dix vers
Qui gagneront votre suffrage.
Ces dix vers de dix pieds ont trait
Aux grands efforts que fit un carme

Pour chasser l'éternel regret
D'une veuve qu'il chapitrait
Et qui de pleurs faisait vacarme...
Mais le conte est bien plus concret
Dans Grécourt qu'il ne le faudrait.
Et, ma foi ! voici le dit conte
Refait par moi pour votre compte.
Mais je suis trop homme de bien
Pour garder ce carme ! Il fait honte,
J'en suis sûr, au lecteur chrétien !
Et cet affreux carme devient,
Dans ma version, un vicomte.
Mais non pas, sachez-le, un benêt,
Non pas un vicomte qui n'est
Et ne sait qu'être ridicule,
Et, le moment venu, recule,
Quand quelque femme, un tantinet
Le tenant dans son cabinet,
D'un aveu d'amour le bouscule...
Mais un vicomte lansquenet
Et presque aussi vaillant qu'Hercule !

A la veuve il faisait la cour.
(Le détail n'est pas dans Grécourt.)
Et, comme, avec son caractère
On ne peut pas plus mousquetaire,
Il pensait qu'agir et se taire,
En amour, est élémentaire,
Pour ce que l'amour — dit Voltaire —

Se passe bien de commentaire,
Et que l'amant sot qui discourt
Le trouve, à la fin, réfractaire ;
Il avait, sans rémission,
Mis sa morale en action,
Et, pour consoler la matrone
(Détail à l'imitation
De la première version),
Il avait pris position
Comme le soldat dont Pétrone
Quelque part a fait mention,
Et dont la réputation
A frappé d'admiration
L'assistance qui m'environne.
Faut-il parler plus clairement ?...
C'est que je ne vois pas comment
Davantage on le pourrait faire !
Et se peut-il qu'en ce moment,
Il faille à votre entendement
Un plus précieux enseignement
Sur ce point scabreux de l'affaire ?
Non, n'est-ce pas ?... Je le préfère...
Du reste, je vous ai quasi
Placé tous les points sur les i...
Tant que, devant l'image impure,
Les dames baissent leur guipure
Sur leur front soudain cramoisi...
Mais, chose à peine vraisemblable :
Bien que, dans les bras résolus
Du vicomte aux baisers goulus,

La veuve eût eu preuve valable
Vingt fois qu'il n'était pas perclus,
Après deux seuls jours révolus,
Elle gardait ses airs moulus
Et pleurait comme au préalable!...
Bref, pour qu'on la consolât plus,
Elle restait inconsolable.

LXXVII

LE CHAPITRE DES VEUVES

Puisque j'en suis au chapitre des veuves,
N'y boutons pas encore le mot *fin*.
Sur le sujet cherchons le fin du fin,
Et disons tout, choses vieilles et neuves.

Et, tout d'abord, une fois l'époux feu,
Femme doit-elle en rester morfondue?
Et, parce que la clef en est perdue,
Faut-il jeter le coffre dans le feu ?
Nous savons trop sur ce point-là ce qu'offre
De rassurant le proverbe breton,
Et que cent clés aussitôt trouve-t-on
Pour s'adapter au pertuis de ce coffre !
Mais j'aurais peur, vraiment, qu'on se choquât
Si j'insistais là-dessus de plus belle,
L'ayant fait jà dans un dit qui s'appelle :
Discussion sur un point délicat.

Ce qui, d'ailleurs, est le plus contrôlable,
Chez les chrétiens, juifs ou mahométans,
En tous pays aussi bien qu'en tous temps,
C'est qu'il n'est pas de veuve inconsolable.
On en vit une, un jour, qui se pâmait
Sur son mari défunt depuis la veille,
Et qui, pleurant que c'en était merveille,
Du désespoir paraissait au sommet.
Or, là, j'étais avec de bonnes âmes.
Amis, parents, nous étions plus de vingt
A la vouloir apaiser, mais en vain !
Contre son deuil, hélas ! nous nous brisâmes !
« Non, non ! laissez, laissez couler le flux,
Le flux des pleurs d'une veuve en alarmes, »
Dit-elle ; « et, quand j'aurai tari mes larmes,
Rassurez-vous, je n'y penserai plus ! »

La blâmez-vous d'avoir été si franche ?
Eh ! quoi ? plutôt que de se consoler,
Lui fallait-il s'aller faire brûler,
Ou se suspendre à la plus haute branche ?
Eh ! songez-y : d'empereurs ou de rois,
De chevaliers, ou de gens de roture,
Les veuves sont de chair, et la Nature
A bientôt fait de reprendre ses droits !
Mais on accorde, il est vrai, du mérite
(Depuis qu'Ibsen, en un drame fatal,
Préconisa le mensonge vital
A celle-là qui demeure hypocrite.

Celle-là dit ses regrets éternels ;
De rester seule elle tient la gageure;
La consoler serait lui faire injure,
Geint-elle avec des gestes solennels.
Mais, comme on dit, tout ça, c'est de la pose.
Et soyez sûrs que, si les veuves font,
Pour convoler, la moue, eh! c'est qu'au fond
Il leur déplaît, celui qu'on leur propose.
Et je n'en veux comme exemple probant
— Fourni par un conteur de connivence
Pour affirmer ce qu'en ce lieu j'avance —
Que le petit dialogue suivant :

Donc, une veuve était inconsolable,
Et de chagrin semblait folle à lier.
« Oubliez-le, » lui dit-on. « L'oublier!
Il n'avait pas, sachez-le, son semblable! »
— « Il était vieux ! » — « Mais il était chéri !
Car, bien que vieux, il avait de quoi plaire. »
— « Convenez-en, pas autant que Valère? »
— « Non, je n'aurai jamais autre mari ! »
— « Il ne faut pas ainsi dire fontaine...
Un jour viendra, ma chère, ou quelque nuit,
Où vous verrez trop affreux votre ennui... »
— « De ma constance, allez, je suis certaine! »
— « Valère est riche ! » — « Ah ! Dieu ! que je l'aimais ! »
— « Il répand l'or comme les grains on sème ;
Et vous savez, au surplus, s'il vous aime! »
— « Non, je ne veux me consoler jamais! »

— « Réfléchissez : vivre ainsi n'est pas vivre ! »
— « Aussi, je vais mourir ! » — « Y pensez-vous !
Vous êtes jeune ! » — « Émile ! ô mon époux ! »
— « Quant à Valère... » — « Enfin je vais te suivre ! »
— « Ah ! votre sort d'azur serait tissu,
Si vous preniez Valère ! » — « O mon Émile ! »
— « Répondrez-vous ? » — « Hé ! laissez-moi tranquille !
Vous savez bien que Valère est bossu ! »

LXXVIII

LE COCU GRAMMAIRIEN

S'il n'est bon bec que de Paris,
De même, il n'est de bon langage
Que celui de France ; et je gage
Qu'à vos yeux nul n'a plus de prix.
Il est de tous points adorable.
En tous lieux comme en tous moments,
C'est le prince des truchements.
Il n'en est pas de préférable.
Et celui-là qui, beau parleur,
A ses lois point ne se dérobe,
Je le tiens pour un homme probe,
Ne fût-il, au fond, qu'un voleur.
Et, vraiment, mon prochain m'ulcère
Et sur tout me trouve rétif
S'il ne met pas le subjonctif
Chaque fois qu'il est nécessaire.
De ma sorte il en est plus d'un
Pour montrer de l'intransigeance :

Et de cette puriste engeance
Fut Beauzée, enfant de Verdun.

Cet aïeul eut pour la grammaire
Un culte qu'on ne put ternir,
Et plutôt qu'y contrevenir
Il aurait renié sa mère.
La grammaire, hiver comme été,
Fut son souci. Dans l'existence,
Rien pour lui n'avait d'importance,
Hors la grammaire, en vérité.
« A tout péché miséricorde, »
Disait ce savant animal ;
« Mais un être qui parle mal
Mérite, sans recours, la corde ! »
Bref, pour avoir sur un autel
Mis la grammaire, son amie,
Ce Beauzée, à l'Académie,
Put s'asseoir près de Marmontel.
Oh ! sans doute, il eût été sage
D'aimer ta coupole, Institut,
Si de sa femme il n'eût point eu
Les deux coupoles du corsage.
Comme il ne fit que négliger
D'une manière peu chrétienne
Ces deux coupoles pour la tienne,
Il n'échappa point au danger,
Et, certain soir, à l'évidence,
Vit sa femme, nue à demi,

Qui fixait avec un ami
Quelque règle de concordance.
« Ah ! mon cher ! » soupira l'amant,
Tout contrit et baissant la trompe,
« Fallait-il qu'ainsi je vous trompe ! »
— « *Qu'ainsi je vous trompe !* Comment, »
Cria le grammairien. « Passe
Que vous trahissiez l'amitié !
Mais prenez la langue en pitié,
Et dites : *que je vous trompasse !*
Et, si vous refaites l'excès
De me cocufier, mon brave,
Pour que votre tort soit moins grave,
Qu'au moins ce soit en bon français ! »

LXXIX

LA PLACE OCCUPÉE

Même eussiez-vous mis le verrou,
Et fût-ce pour un tour d'horloge,
Quittez un instant votre trou,
Tout aussitôt quelqu'un s'y loge.
C'est à vous de n'en point bouger.
Et le ci-dessous badinage
De cet axiome léger
Va nous fournir le témoignage.

Un homme était très assidu
A festoyer sa légitime,
Et d'amour lui payait son dû
Sans qu'il y manquât un centime.
Toute la nuit, entre les draps,
Qui fleuraient la fraîche lavande,
Il vous la serrait dans ses bras
Et lui baillait drûment provende.

Pour ce métier de bon mari
Il était doué comme Hercule,
Et ne voyait jamais tari,
Quoiqu'il y puisât, son pécule.
Le pécule dont il est cas,
Disons-le sans baragouinage,
Était gros non point de ducats,
Mais de phosphore de ménage.
Aussi, dès qu'il quittait le lit,
Cet homme avait la conscience
De son devoir bien accompli,
D'où venait son insouciance ;
Car, ce semble, à bon droit comptant
Que sa femme, après la nuitée,
Devait, en ayant son content,
Ne plus penser qu'à la pâtée,
Il prenait son fusil, parfois,
Et laissait là sa ménagère
Pour aller tirer, dans les bois,
Quelque pauvre bête légère.
La jambe leste, le cœur gai,
A travers la nature en fête,
Il marchait, jamais fatigué,
Sans se mettre martel en tête.
En dépit qu'il vît qu'au plein jour,
Les oiselets, en multitude,
Faisaient effrontément l'amour,
Il conservait sa quiétude ;
Et quand cet athlète ingénu,
Pendant sa course forestière,

Rencontrait un gibier cornu,
Sa belle humeur restait entière.
(Car je vous le demande un peu,
Si l'on remplit sa tâche pleine,
Chaque nuit, est-ce que l'on peut
Craindre ton sort, mari d'Hélène ?...)
Jugez s'il tomba de très haut
Quand, rentrant par un crépuscule,
Il vit avec un Roméo
Sa femme faisant la bascule !
Que croyez-vous qu'il fit, alors ?
Qu'il occit le sire et la femme?
Non. Il mit celui-là dehors,
Et dit à celle-ci : « Madame,
Vous me trouvez vraiment honteux
De n'avoir jamais eu l'idée
Qu'il fallait vous aimer pour deux.
Mais, c'est là chose décidée :
Désormais, tout le long de l'an,
Je vous servirai, si Dieu m'aime,
Tout le jour pour votre galant,
Et toute la nuit pour moi-même. »

LXXX

L'ANNEAU DE MAX

Vous avez, c'est chose certaine,
Lu les Contes de La Fontaine ;
Et qui ne les aurait pas lus
Serait blâmable tant et plus.

Parmi tous ces contes, illustres
Encore après cinquante lustres,
Et dont la parfaite beauté
Assure l'immortalité,
J'en sais un duquel le Bonhomme
Disait souvent : « Je m'y complais. »
Il le prit à l'un des relais
Du grand chemin de Rabelais,
Qui l'avait pris ailleurs, en somme.
L'Anneau d'Hans Carvel il se nomme,
Et c'est bien vous en dire assez,
Car, parbleu ! vous le connaissez !

La conclusion en est grasse ;
Mais, selon que j'en puis juger,
La morale, en ce cas léger,
Ne court pas le moindre danger ;
Et cet exemple fait songer
Que l'on peut tout dire avec grâce.
Et la vérité de ceci,
Je l'ai, quelquefois, pour mon compte
(Ciel ! doit-on se flatter ainsi !),
Prouvée amplement, Dieu merci !
Mais aurai-je, en ce nouveau conte,
A la confirmer réussi ?...

Il s'agit de Max, un prodigue
De corps et d'esprit séduisants,
Qui, pendant tout près de dix ans,
N'ayant rencontré nulle digue
A ses désirs toujours cuisants,
Avait comblé de ses présents
Cent filles aux regards grisants,
Et dilapidé sans fatigue
Un tas de louis reluisants.
Un beau jour, comme on le présume,
Il ne resta plus une plume
A cet oiseau. C'était fatal ;
Car il n'est point de capital,
Si massif qu'en soit le métal,
Et si gros qu'en soit le volume,
Et pesât-il même un quintal,

Qui ne fonde à ce jeu brutal.
Or, quand il eut fait bourse nette,
Et lorsque le diable Crédit
Envers lui se fut refroidi,
Du lundi jusqu'au samedi,
Le pauvre eut, dès patron-minette,
Vingt créanciers au teint verdi
Pour faire sonner sa sonnette ;
Et vainement il les traitait
Comme don Juan monsieur Dimanche ;
C'était, chaque soir, un protêt,
Et ces gens-là, même un tantet,
Ne voulaient pas quitter sa manche !
Où qu'il allât, d'où qu'il revînt,
Il tombait toujours dans les nasses
De ces vingt créanciers tenaces,
Et toujours il les trouvait vingt
A renouveler leurs menaces.
La bande, à la longue, pourtant,
Après s'être bien renseignée,
Tint qu'il serait exorbitant
De songer encore un instant
A pratiquer une saignée
Sur le gousset jadis tintant
De ce viveur impénitent ;
Et, bien que fort mal résignée,
Elle fit trêve, c'est constant.
Mais il n'est personne qui croie,
Indulgents lecteurs, parmi vous,

Que ces gens furent assez fous
Pour lâcher tout à fait leur proie !
Et leur espoir ressuscita
De ne pas perdre un iota
De la somme importante due
Et d'en être payés *recta*,
Lorsque *le Figaro* nota
Que Max avait dans le Gotha
Pêché la riche prétendue.
Et nos créanciers, sans retard,
Coururent chez notre fêtard
Et lui dirent : « C'est du grand art !
Or çà, puisqu'au rang des vedettes,
De rechef, dans le Tout-Paris,
Vous allez, selon votre prix,
Figurer, nous serions surpris
Si vous ne payiez point vos dettes ;
Car, seuls, les voleurs... » — « Pas de cris ! »
Dit Max, avec quelque mépris.
« Paix !... Le lendemain du jour gris
Où je me trouverai compris
Dans le bataillon des maris,
Vous serez payés, mes chéris.
Donc, ménagez vos épithètes. »
Sur ce, la bande détala,
Faisant de ses craintes litière.
Après quoi, quelque temps coula.
Puis, sous un soleil de gala,
Avec la pucelle rentière,
Max devers la mairie alla ;

Et notre homme sortit de là
Heureux époux à part entière...

J'omets les détails du festin,
Et je glisse sur les caresses
Que fit, jusqu'au petit matin,
A sa femme notre mâtin,
Dès qu'elle eut dénoué ses tresses.
Il siérait d'écrire en latin
L'inventaire fort libertin
De ces nuptiales caresses ;
Et je ne suis point l'Arétin
Pour vous dépeindre ces ivresses.
Qu'il vous suffise de savoir
Qu'après avoir fait son devoir
Jusqu'aux limites du pouvoir,
Max, auprès de la jeune fée
Qu'il venait si bien d'émouvoir,
Tomba dans les bras de Morphée...
Ah ! c'est ici qu'il me faudrait
Employer un style discret,
Sans, pour cela, qu'il fût abstrait !...
Max, en mignotant sa chère Ève,
Avait, hélas ! pensé sans trêve
Que, le tout proche lendemain,
Ses créanciers, l'œil inhumain,
Le front sévère, la voix brève,
Vers lui viendraient, tendant la main.
Et c'est alors qu'il fit un rêve :

A l'instar de certains caissiers
Possesseurs d'une âme énergique,
Pour fuir les susdits créanciers,
Il filait tout droit en Belgique.
Mais jugez s'il se trouva sot
De se réveiller en sursaut
Près de sa femme, et de l'entendre
S'écrier : « Est-ce ainsi que doit
Se comporter un mari tendre ?
Voyons, que fait là votre doigt ?
Sont-ce là façons de Clitandre ?
Ah ! fi ! Monsieur, ce n'est pas bien ! »
Et, comme un homme qui revient
De Pontoise ou de Pampelune,
Max répondit, tout en émoi :
« C'est qu'en rêve, pardonnez-moi,
Je faisais un trou dans la lune.
Et je constate, en ce moment, »
Reprit-il, en se rendormant,
« Que mon rêve n'était vraiment
Pas dénué de fondement. »

LXXXI

LES DEUX TÉMOINS

Si la mère vraiment prudente
Doit avoir un œil d'argousin
Pour bien observer le cousin
Dès que la cousine est tentante,
Qu'il lui faut donc d'un œil guetteur
Exercer le regard mobile
Quand sa fille, à peine nubile,
S'enferme avec son précepteur !
Car, même, portât-il la robe
D'un vicaire diocésain,
Le précepteur, tel le cousin,
Du pucelage est le microbe ;
Et, si bon qu'il soit de façons,
Il peut, à l'insu de la mère,
Donner, au nom de la grammaire,
A la fille d'autres leçons.
Il advient que la demoiselle,
Après un peu d'étonnement,
Trouve plaisant l'enseignement
Et s'y plie, ensuite, avec zèle ;

Et, dans ce cas, foi de conteur !
C'est un métier digne d'envie
Et le plus charmant de la vie
Que le métier de précepteur !
Parfois, pourtant, la jeune belle,
Surprise par cet impromptu,
Soit par sottise ou par vertu,
Se montre à la chose rebelle.
Mais, si sa mère, par malheur,
A ce moment-là, trotte en ville,
Le précepteur à l'âme vile,
Bon gré mal gré, cueille la fleur.
Et, souvent, alors, aux assises,
Le jury, quelques mois plus tard,
Acquitte l'odieux pendard,
A défaut de charges précises.
Car punit-on légèrement,
Sans témoignage péremptoire ?
Là-dessus, je sais une histoire.
La voici, sans plus d'argument.

Un cuistre, assez galant encore
Pour autoriser tous soupçons,
Donnait, chaque jour, des leçons
A la plus naïve pécore
De dix-sept ans qui jamais fut ;
Et, guettant l'heure favorable
De la croquer, le misérable
Était constamment à l'affût.

Il lui fallait un tête-à-tête
Pour contenter son appétit.
Qu'un moment la mère sortît,
Et gare à la petite bête !...
Or, la mère étant, un matin,
Clouée au lit par une arthrite,
A son élève l'hypocrite
Traduisait un texte latin,
Lorsque, sur la page abordée
Le mot *testis* se présentant,
Notre satyre impénitent
Eut soudain l'opportune idée
De demander du substantif
Ainsi rencontré d'aventure
Dans le courant de la lecture
Quel était le diminutif.
Et la sotte, pour son dommage,
Avouant ne le savoir pas,
Cet être répugnant et bas,
Le lui désigna par l'image ;
Et puis (*horresco!*), profitant
De l'ahurissement intime
Qui bouleversait sa victime,
Il la réduisit dans l'instant ;
Après quoi, sans crier main-forte,
Et pour ne pas qu'on le pigeât
En flagrant délit, le goujat,
Son crime accompli, prit la porte.
Mais le sinistre polisson
Revint, tranquille de visage,

Le lendemain, selon l'usage,
Comme pour donner sa leçon ;
Et, d'une impudence effroyable,
Lorsque la fille raconta
Devant la mère l'attentat,
Il nia tout, tel un beau diable ;
Et, toujours en possession
De son calme diabolique,
Non fut encore sa réplique
Chez le juge d'instruction.
« Çà ! pour éclaircir le grabuge,
Voyons, Mademoiselle, au moins,
Pouvez-vous fournir des témoins ? »
S'enquit finalement le juge.
« Des témoins ?... Certe ! Ils étaient deux, »
Répondit la jeune martyre.
« Deux témoins ?... Il fallait le dire ! »
Fit le juge. « Parlez-moi d'eux. »
— « Las ! » dit la ci-devant novice,
« Ces deux témoins de mon voleur
Sont, en justice, sans valeur !... »
— « Eh ! quoi ? sont-ils donc au service
Du bandit ?... Dites ! Dépêchez !...
Ou bien sont-ils de sa famille ? »
— « Tout ce que je sais, » dit la fille,
« C'est qu'ils lui sont très attachés.
Ils méritent qu'on les châtie
Avec leur maître, au demeurant, »
Conclut la pauvrette en pleurant,
« Car ils étaient de la partie ! »

LXXXII

MONSIEUR DE LA MUSARDIÈRE

Monsieur de la Musardière,
Dont parle l'abbé Coignard,
Fut un noble campagnard
D'humeur très baguenaudière.
Il poursuivait les jupons
Par les places et ruelles,
Et trouvait peu de cruelles,
Messieurs, je vous en réponds.
Telle était sa turlutaine :
Qu'ils fussent légers ou lourds ;
Qu'ils fussent de beau velours
Ou bien de simple futaine ;
Que leurs plis fussent fripons,
Ou qu'ils prolongeassent, sages,
De trop pudiques corsages,
Il n'aimait que les jupons.
Non pas que — sot philosophe
A confondre l'univers —

De tous ces jupons divers
Il ne goûtât que l'étoffe :
Ah ! non, certe ! Il les prisait,
Il est besoin qu'on le sache,
Parce que leur grâce cache
Le doux et vivant creuset
Où, toute notre existence,
Les petits comme les grands,
Alchimistes délirants,
Nous fondons notre substance !...
Bref, ainsi que vous et moi,
Ce la Musardière, dame !
Pour rien autre que la femme
Ne se mettait en émoi :
Et des hauts faits de cet homme,
Rien qu'en son département,
On pourrait facilement
Emplir, pour le moins, un tome.
Néanmoins, pour ce qu'on sait
S'il était tout feu tout flamme,
Il avait aussi dans l'âme
Deux cultes qu'il professait :
De foi pure et sans nuance,
D'abord il croyait à Dieu,
Et, *secundo*, du milieu
Il croyait à l'influence.
Et sa croyance en ce point,
Je le jure, me suffoque,
Car Darwin, à cette époque,
Et Kant n'en dissertaient point,

Attendu que ces illustres
Théoriciens, alors,
N'avaient pris au monde corps
Qu'à peine depuis deux lustres !...
Il disait, d'un ferme accent,
Que l'enfant de l'atmosphère
Dans laquelle on le dut faire
Porte la marque en naissant.
L'idée, en somme, était neuve
Assez pour qu'il s'y complût ;
Et si vous doutez qu'il l'eût,
En voici, d'ailleurs, la preuve.

En ce spécial esprit,
Monsieur de la Musardière
D'une Jeanne, minaudière
De village, un jour, s'éprit.
Pour notre sire, par chance,
La fille aussi, l'ayant vu
Physiquement bien pourvu,
Se sentait de l'obligeance.
De sorte que, sans surseoir,
Dans une place bien close
Elle le fit, toute rose,
Entrer dès le premier soir.
Or, après les ordinaires
Accords du commencement,
Après l'échange charmant
Des baisers préliminaires,

La rustaude, s'échauffant,
Dit à notre homme : « Mon maître,
Vous pouvez tout vous permettre,
Car je souhaite un enfant. »
Mais, sentant de la litière
Qui craquait sous ses genoux,
« Çà ! voyons, où sommes-nous ? »
Demanda la Musardière.
« Où ? » répondit la cathau.
« Mais nous sommes à l'étable.
Pour être plus confortable
Il n'est pas chambre au château. »
— « Bigre ! à l'étable ! Il importe
Que nous nous disions adieu !
Propice n'est point le lieu ! »
Fit l'autre en prenant la porte.
« Allons ! voici du nouveau !
Pourquoi? » dit la minaudière.
« C'est, » cria la Musardière,
« Que j'y pourrais faire un veau ! »
— « Un veau ! » s'esclaffa la Jeanne.
« Vous vous vantez, cher amant !
Avec ce tempérament,
Vous feriez plutôt un âne ! »

LXXXIII

LE BON ÉLÈVE

Oyez, aujourd'hui, l'aventure
De Paul, un studieux garçon
Qui, tous les jours, venait chez son
Professeur de littérature.
Celui-ci s'appelait Cornu,
Et d'une femme très experte
Répondant au prénom de Berthe
Était l'époux très ingénu.
Ceci dit, pourrais-je vous taire
Que cet homme était cocu ? Non.
Grâce à Berthe, il portait son nom
Comme pas un cerf sur la terre.
Mais, de son malheur ignorant,
Et croyant Berthe la plus sage,
Cornu, selon le vieil usage,
Était heureux, au demeurant.
C'est la loi... Comme d'habitude,
Ce matin-là, notre Cornu

A Paul, tout fraîchement venu,
Donnait, dans sa salle d'étude,
Une leçon sur le discours.
« Pour en découvrir les principes,
Prends ceux de Cicéron pour types. »
Disait-il, « surtout les plus courts ;
Car, cher Paul, ainsi que, peut-être,
Tu l'as pu savoir par ailleurs,
Les courts discours sont les meilleurs.
Retiens bien cela. » — « Oui, mon maître, »
Fit Paul, en bâillant. Mais, soudain,
Son regard s'anima, car Berthe,
Derrière la fenêtre ouverte,
Lui souriait dans le jardin.
Or, puisant dans sa tabatière,
Sans rien voir du jeu, ce pendant,
Cornu poursuivit : « L'important,
C'est de bien entrer en matière,
Vu qu'un discours mal entrepris
Et qui, de prime abord, nous blesse
Par un exorde sans noblesse
Est un discours de peu de prix.
Souviens-t'en bien. Donc, pèse, infère,
Prends ta plume, et, clair, sans fatras,
Fais le discours que tu voudras,
Pour me prouver ton savoir-faire.
Mais (j'ai pu souvent en juger),
Comme la solitude active
L'effort de l'imaginative,
Je vais dans la salle à manger.

J'y relirai le vieil Horace,
Tout prêt à te porter secours,
Si, par hasard, en ton discours
Surgit un point qui t'embarrasse. »
Il dit, et puis il s'en alla,
Tirant derrière lui la porte.
Paul, se voyant seul de la sorte
Et sachant Berthe près de là,
S'en courut vite à la fenêtre,
Car, pour la femme de Cornu,
Un feu, jusqu'alors contenu,
Brûlait tout au fond de son être.
Dès qu'elle sut que son benêt
D'époux avait quitté la place,
Berthe, prompte à rompre la glace,
D'un saut fut dans le cabinet.
Jeune garçon et femme mûre
Sont comme le fer et l'aimant ;
Et de Cornu, fatalement,
Devait croître encor la ramure.
Le pauvre, en sa salle à manger,
Pendant ce temps, lisait Horace ;
Et ce latiniste vorace
Ne se doutait pas du danger.
Pourtant, après une heure entière,
Il cria : « Paul, as-tu fini ? »
Mais Paul lui répondit : « Nenni !
J'entre seulement en matière. »

LXXXIV

LE PETIT CLERC

Dans un de ces récits bouffons
Et malicieux de nature
Que je tire, par aventure,
Quelquefois, de mon propre fonds,
Sont deux vers que je considère,
En dépit que vous en ayez,
Comme galamment monnayés
Et d'un style assez lapidaire.
Les voici, tels qu'exactement,
Déjà, partout, on les murmure :
Jeune garçon et femme mûre
Sont comme le fer et l'aimant.
Ils ont, selon moi, le mérite
D'exprimer une vérité.
Certes, de ma fatuité
Il se peut qu'un lecteur s'irrite
Et la trouve de mauvais ton ;
Mais ces deux vers sont bons, en somme,
Et je serais un heureux homme

S'ils pouvaient passer en dicton.
On va penser, dans l'auditoire,
Qu'un désir de gloire me mord.
Peuh! je sais que je serai mort
Bien avant que d'être notoire!
Et si je vous reparle ici
De ces deux vers, dont je suis aise
En mon âme toute française,
Cela n'est pas tant, Dieu merci!
Pour m'en vanter (j'en aurais honte!),
Mais pour vous dire à tous, les grands
Et les moyens, que je les prends
Pour motiver encor ce conte,
Écrit, d'un esprit fort dispos,
A Boulogne, ma chère ville,
Et duquel au maître Banville
J'emprunte les traits principaux.
Car ce Banville, que j'encense
Comme un enfant de chœur son Dieu,
Usait, quand c'en était le lieu,
De la plus aimable licence;
Et, si l'on veut me quereller
Pour mon amour du badinage,
Je me mets sous ce patronage.
Mais c'est assez préambuler.

La scène se passe en automne,
Au joli soleil du matin,

Sous la tonnelle du jardin
D'une vieille étude bretonne.
Grasse sous un peignoir léger,
Dans cette niche solitaire,
La forte épouse du notaire,
Immobile, paraît songer.
Œil langoureux, bouche gourmande,
Front épargné par les autans,
Cette femme de quarante ans
Songe à quoi ? Je vous le demande.
Elle songe que son mari
Frise, à présent, la cinquantaine,
Et n'a plus pour la prétentaine
Qu'un goût modéré, le chéri!
Elle songe qu'il est dommage
Que, faite encore comme elle est,
Il ne soit point de marjolet,
Chez elle, pour lui rendre hommage...
Et, sous la douce averse d'or
Qui du soleil tombe en silence,
Cédant à quelque somnolence,
Dans ces pensers, elle s'endort.
Je dis qu'elle dort... Mais dort-elle
Vraiment ?... Qui pourrait le savoir ?
Ses yeux, on ne peut plus les voir
Sous la marmotte de dentelle.
Blanche de la Roche-Corbon
(Vous souvient-il de cette page ?)
Devant René, son gentil page,
Ne dormait pas pour tout de bon ;

Et, toujours dans l'expectative,
Elle haussait, d'un geste sûr,
Un peu la jambe, comptant sur
Les hasards de la perspective...
C'est, du moins, ce que dit Balzac ;
Et j'estime que sa traîtresse
Adorable et ma notaresse,
En ce point, sont du même sac.

Mais, direz-vous, votre modèle
Aux mûrs et solides appas,
A l'instar de Blanche, n'a pas
Un jeune page tout près d'elle,
Et n'a que faire, assurément,
De feindre ainsi d'être endormie,
Et de hausser, la pauvre amie,
Un peu la jambe, en ce moment !
Hé ! messieurs, c'est qu'une âme tendre,
Et fût-elle de quarante ans,
Doit, quel que soit le lieu, le temps,
A tout événement s'attendre.

Voyez, d'ailleurs, qu'elle eut raison
De composer son attitude,
Car voici que sort de l'étude
Et s'avance sur le gazon
Et pénètre dans la tonnelle
Un avantageux damoiseau,

Droit et souple comme un roseau
Sous son costume de prunelle...
Ah! qu'ils sont hardis, ces gamins!
Celui-ci, devant si grand'chère,
Agit comme, pour la vachère,
Tryballot, le Vieux-par-chemins
Dudit Balzac; et je m'empresse
D'ajouter que le garnement
Profite délibérément
Du sommeil de la notaresse:
Et de ce sommeil si bien feint,
Tout en allant, il s'émerveille...
Mais, soudain, la dame s'éveille.
Il est vrai que c'est à la fin.
Or, sur le héros de la fête,
De son gros larcin tout joyeux,
A peine elle a jeté les yeux
Qu'elle s'exclame, stupéfaite:
« Çà! pour avoir tant d'appétit,
Qui donc es-tu? » — « Je suis, madame,
Le petit clerc. » — « Eh! sur mon âme, »
Fait-elle alors, « point si petit! »

LXXXV

L'IRRÉSOLU

Aller au bout de son dessein,
Quand bien même il serait coupable,
Voilà le parti le plus sain.
C'est la morale de ma fable.
Car, faire le crime à moitié
Et se redonner de l'honnête,
C'est, proprement, faire pitié,
Je le dis de façon fort nette.
Et l'homme est un sot animal,
Un méprisable mammifère,
S'il ne sait abhorrer le mal
Qu'alors qu'il commence à le faire.
On ne saurait être à plaisir,
Tour à tour, brave et puis canaille.
C'est l'un ou l'autre. Il faut choisir,
Et demeurer un, où qu'on aille.
Enfin, pour n'en pas dire plus,
Vous apprendrez tous par ce conte

Que pour les gens irrésolus
Tout ici-bas n'est que mécompte.

Un époux, sage jusque-là
Et qui ne portait point de cornes,
Une fois, d'amour s'affola
Pour une de ces maritornes
Dont les dames, tant à Paris
Qu'ailleurs, font des femmes de chambre
Et que, très souvent, les maris
Trouvent chaudes, même en décembre.
Mais celle-ci (c'est Louison,
Disons-le tôt, qu'elle se nomme)
Se montrait plus que de raison
Boréale envers le bonhomme.
Si bien qu'un jour qu'il la pressait
De reconnaître sa tendresse
Et lui malmenait le corset,
Elle alla trouver sa maîtresse :
« Madame, monsieur votre époux, »
Lui dit-elle, « par trop m'outrage !
S'il ne faisait que les yeux doux !
Mais voici qu'il se prend de rage !
Il n'est de coin dans la maison
Où, chaque jour, il ne me traque ;
Et je suis, foi de Louison,
Comme un lapin devant ce braque !
A toute heure, ce braque-là
Plante ses crocs dans ma défroque !

N'y mettrez-vous point le holà?
Et souffrirez-vous qu'il me croque?
Ne prétend-il pas que, ce soir,
De ma vertu je me dérange,
Et lui serve de trémoussoir
Dans l'obscurité de la grange! »
— « Eh! bien! va dire à mon bandit, »
Décida tout de go la femme,
« Que tu le veux bien, que c'est dit.
Mais, dissimule à cet infâme,
A ce traître, à ce scélérat
Dont la méchanceté me glace,
Que dans la grange il trouvera
Moi-même, qui prendrai ta place.
Et je le tancerai si bien
Que, dès ce moment, de ton maître
Tu n'auras plus à craindre rien,
Sur moi si tu veux t'en remettre. »
Approuvant cet arrangement,
Louison chercha notre apôtre,
Et lui dit : « Ce soir, cher amant,
Dans la grange, je serai vôtre.
Pour satisfaire votre ardeur,
Je m'y trouverai la première...
Mais, pour épargner ma pudeur,
Surtout, venez-y sans lumière! »

Que Cupidon eût de son dard
A son tour blessé la vilaine,

Vous pensez si notre pendard
En eut satisfaction pleine!
Et, pour s'éjouir des appas
De la rebelle enfin réduite,
L'instant rêvé n'arrivait pas,
Selon son désir, assez vite.
Or, tout arrive. (Il le connut,
Pour son chagrin, cette nuit même.)
Et, quand le moment fut venu,
« Allons aimer celle qui m'aime! »
Pensa-t-il. Mais, le croira-t-on ?
Près de rouler dans la crapule
Aux bras de cette margoton,
Ce mari fut pris de scrupule.
Et, bien que s'estimant bêta
Et se traitant d'âme craintive,
Devant la grange il s'arrêta,
Saisi de sagesse tardive.

Ce pendant qu'il se querellait,
S'adjurant de rester fidèle,
Près de lui passa son valet,
Qui s'éclairait d'une chandelle.
Sans plus débattre, il l'appela,
Et, tout bas, il lui dit : « Mon drôle,
Éteins cette cire, entre là,
Et, sans mot dire, tiens mon rôle.
Il s'agit de faire raison
De la façon la plus galante

A la servante Louison,
Qui m'espère, toute brûlante.
Gageons que la chose te plaît ? »
— « Pour vous dire que j'en suis aise,
Je n'ai pas, » souffla le valet,
« Besoin de compter jusqu'à seize.
Monsieur, je ne vous dis que ça ! »
Là-dessus, éteignant sa cire,
Dedans la grange il se glissa.
Or, la dame de notre sire,
Croyant que c'était son mari
Qui l'attaquait d'une main prompte,
Se laissait prendre sans un cri,
Pour lui faire, après, plus de honte...

Pendant ce temps, à la maison,
Le mari, fier de son scrupule,
Se heurtait à la Louison.
A peine dans le vestibule.
Tout stupéfait de la voir là,
Et lui trouvant un air étrange,
A mi-voix, il articula :
« Comment n'es-tu pas à la grange ? »
— « C'est que madame y fut pour moi ! »
Fit Louison dans un gros rire.
Provoqué par ces mots, l'émoi
Du mari ne se peut décrire.
Pourtant, lucide en sa douleur,
Il abandonna la soubrette,

Et vers la grange de malheur
Se dirigea tout d'une traite,
Et si vite qu'en pâmoison
Presque il tomba devant la porte,
Criant : « Ce n'est pas Louison !
Arrête, ou le diable t'emporte ! »
Le valet répondit : « J'entends
Ce que vous dites. Mais que n'eûtes-
Vous l'esprit de le dire à temps ?
Il s'en faut de quatre minutes ! »

LXXXVI

CONTE DU BEAU STRATAGÈME

Mari, femme, valet, servante,
Comme dans le conte ici près,
Feront encore tous les frais
De l'historiette suivante.
Comme dans le cas précédent,
Vous y verrez un homme infâme
Pour la meschine de sa femme
Brûler d'un amour imprudent.
Et nous le mettrons côte à côte,
Avec l'irrésolu puni,
Au chapitre jamais fini
Des maris cocus par leur faute.

C'était un marchand de Bordeaux...
Est-il besoin que l'on vous dise
Quelle sorte de marchandise
Il vendait? Étaient-ce rideaux?

Étaient-ce grils et casseroles ?
Étaient-ce robes et jupons ?
Étaient-ce poulets et chapons ?
Étaient-ce navets et scaroles,
Fritures, ragoûts, fricandeaux,
Ou bien andouillettes de Vire ?...
Tallemant dit (ce doit suffire) :
C'était un marchand de Bordeaux.

Au demeurant, il est croyable
Que, pour se frotter au gigot
De la chambrière Margot,
Il eût vendu son âme au diable.
Mais, par miracle, celle-ci,
Se trouvant du goût pour son maître,
N'eût pas voulu du tout permettre
Cette vente-là, Dieu merci !
Car, à peine entrée au service
De la dame du dit marchand,
La dite Margot, sur-le-champ
(Sachez qu'elle était peu novice).
S'était éprise, en vérité,
Des beaux yeux de ce vilain merle :
Et lui, bientôt, pour cette perle
Avait flambé, de son côté.
Comme d'un même coup de foudre
Tous deux avaient été frappés.
Aussi, l'un de l'autre occupés,
Ne rêvaient-ils que d'en découdre.

Mais, tout ainsi qu'un argousin,
La dame faisait sentinelle,
Et, surveillant de la prunelle
La cuisine et le magasin,
Elle épiait leur geste moindre;
Et, malgré leurs muets accords
Pour s'entredonner âme et corps,
Ils ne pouvaient jamais se joindre.
Tant qu'ils éclataient dans leur peau,
Tels deux marrons dessus un poêle,
Et sentaient courir dans leur moelle
De désirs un affreux troupeau.

Bref, leur malaise était extrême,
Aussi leur amoureuse faim,
Lorsque le marchand, à la fin,
Découvrit un beau stratagème.

Donc, il dit, tout bas, au valet
Qui, pour le bien de la pratique,
Le secondait à la boutique
Depuis un long temps, qu'il voulait
Le faire coucher à sa place
Près de sa femme, cette nuit,
Et qu'il n'en aurait point d'ennui
Pourvu qu'il demeurât de glace
Et, surtout, n'ouvrît point le bec,
Ajoutant qu'en la circonstance,

S'il montrait de la résistance,
Il vous le chasserait tout sec.
Or, ce valet, encore jeune
Et sans objet pour le moment,
Entrevit là traîtreusement
Le moyen de rompre le jeûne
Dont il souffrait depuis un mois,
Et, sans en rien laisser paraître,
Jura qu'à la place du maître
Il serait de glace et sans voix.
Mais voici le clou de l'affaire :
Quand il fut dans ce lieu bien doux,
Il fit trois fois plus que l'époux
N'avait accoutumé de faire !...
Pendant ce temps-là, sans remords,
Ainsi que bien on l'imagine,
Le boutiquier et la meschine
D'amour se rendaient ivres-morts.
Enfin, quand il fut las de mordre,
L'époux vint tirer de ses draps
Le valet ; et, sans embarras,
Tout au logis rentra dans l'ordre.

Quoique lasse encor de bonheur,
La dame, à la prime lumière
Du jour, se leva la première.
Elle vit que comme un sonneur
Son mari ronflait auprès d'elle ;
Et, croyant qu'il avait été

L'auteur de sa félicité,
Se dit : « Il est toujours fidèle,
Et s'est conduit tel un amant
Dans cette dernière rencontre!
Allons, il sied que je lui montre
Au plus tôt mon contentement,
Afin qu'il en garde mémoire! »
Elle alla donc, d'un pas léger,
Jusque dans la salle à manger,
Et prit deux œufs frais dans l'armoire.
Puis, vers son mari revenant,
Elle le tira de son somme,
Lui criant, rieuse : « Mon homme,
Gobez-moi ceci, maintenant ! »
Et reprit, de cette bombance
Inédite observant l'effet :
« Après ce que vous m'avez fait,
Vous l'avez bien gagné, je pense ! »

Sur quoi, l'époux fut convaincu
Que, grâce à son beau stratagème,
Il s'était fait, cette nuit même,
Adultère ensemble et cocu.

LXXXVII

LE MARI COMPLAISANT

Je m'en vais vous dire, à présent,
Le cas d'un mari complaisant.
Tallemant — encor — nous l'expose,
Sans vain bavardage, sans pause,
Tout ainsi qu'un homme qui n'a
Que l'*ad eventum festina*
D'Horace pour seule devise,
Et, partant, toujours au but vise.
Certes, c'est bien. Mais, pour ma part,
Je trouve qu'entre le départ
Et l'arrivée, en toute chose,
Il est agréable, et, si j'ose
Ainsi dire, c'est notre droit
De faire halte en quelque endroit.
Laissez-nous souffler, je vous prie,
Et souffrez quelque flânerie.
Car voyager sans un arrêt,
Et conter en style concret,

Et toujours filer comme flèche,
C'est le propre d'une âme sèche ;
Sachez que pas plus qu'un marmot
Je ne sais tout dire d'un mot.
Pourtant, bien qu'ici je m'irrite,
Ce Tallemant eut du mérite ;
Et je tiens pour fort amusant
Son trait du mari complaisant.

Ce mari, de bonne figure,
Mais d'un cerveau sans envergure,
Avait, chez un homme de loi,
Un obscur et chétif emploi ;
De sorte que, dans son ménage,
Ce médiocre personnage
Portait de quoi, bon an mal an,
Manger, chaque jour, un merlan
Tout juste et boire de l'eau claire.
Mais, comme à bord de la galère
Conjugale, si l'on permet
Cette image, avec lui ramait
Sa femme, laquelle, étant belle,
Aux galants n'était point rebelle,
On faisait, en toute saison,
Très bonne chère à la maison ;
Car, si le mari de pécune
Ne savait gagner presque aucune,
L'épouse, en revanche, avait l'art
D'en gagner aussi gras que lard.

Aussi, d'un dîner délectable,
Chaque jour, se chargeait la table.
C'était (et Dieu sait si je mens !)
Tantôt une poule du Mans
Avec un brochet de la Meuse,
Que ce poisson-là rend fameuse ;
Tantôt, l'odorat provoquant,
Un gros plat de tripes de Caen ;
Tantôt, bardé de bonne graisse,
Un chapon natif de la Bresse ;
Tantôt, des huîtres d'Arcachon,
Et de ces pâtés de cochon
Tels qu'on n'en connaît la recette
Qu'en l'unique ville de Cette ;
Tantôt, des rillettes de Tours,
Et de moscovites pieds d'ours ;
Et puis, des anchois de Norvège ;
Et puis... et puis encor... que sais-je ?
Des confitures de Mâcon,
Et des canards de Tarascon,
Et des escargots de Bourgogne,
Et des harengs saurs de Boulogne,
Et des homards d'Anticosti !
Et bien d'autres mets, sapristi !
Mirotons, salmis, bœuf en daube,
Œufs frais cueillis à pointe d'aube,
Et de ces pêches de Montreuil
Qui réjouissent tant notre œil !...
Bref, de cette table, la terre
Tout entière était tributaire.

Et je ne parle pas des vins
Qui s'y buvaient, des plus divins.
Accordez-moi qu'un nouvelliste
Plus bavard en ferait la liste
Et se trouverait fort content
D'en gonfler son conte d'autant.
Mais du détail il sied qu'on sorte.

Donc, la table offrait, de la sorte,
Depuis longtemps de grands repas,
Et l'époux ne demandait pas
A quelle aimable providence
Il devait pareille abondance.
La femme, l'esprit irrité
D'une telle stupidité
Qu'elle avait peine à croire honnête,
Voulut en avoir l'âme nette,
Un jour, et, petit à petit,
Sournoisement, se divertit
A diminuer l'ordinaire.
Mais l'époux, toujours débonnaire,
A cette diminution
Ne faisait pas attention,
Semblait-il, et sortait de table,
Comme auparavant, l'humeur stable,
Et sans rien objecter... Pourtant,
La femme, enfin, retrancha tant
Qu'il n'eut, un soir, pour tout potage,
Que deux œufs bouillis en partage.

Patience, alors, il perdit.
Il saisit les deux œufs et dit,
En les jetant sur la muraille :
« De moi, ce coup-ci, l'on se raille !
Jusqu'ici j'avais mieux vécu !
Est-ce là dîner de cocu ? »

A ces mots, la femme, ravie,
Connut qu'il entendait la vie,
Et remit, dès le lendemain,
Les choses dans le bon chemin.

LXXXVIII

CE QUE CHERCHAIT LA JEUNE VEUVE

Voici donc un nouveau septembre,
Le quarantième que je vois,
Et revoici donc que les bois
Ont mis leur robe couleur d'ambre.
Coiffé de pampres, Fructidor
Pique une tête dans la tonne
Et voici revenir l'automne,
Tout vermeil en sa chape d'or!
Sous le fourré, dans la clairière,
Ceint de cuir et de cuir botté,
Voici qu'à sa férocité
L'homme va redonner carrière,
Et, lanceur de plombs malfaisants
A travers tout le voisinage,
S'en va refaire un grand carnage
De lapereaux et de faisans!...
Affreux saint Hubert, que de crimes
En ton nom ne commet-on pas!

Pour moi, je ne trouve d'appas,
Dieu merci ! qu'à la chasse aux rimes.
Aussi, dès le premier rayon,
Je sors, et, traversant la plaine,
Me jette au bois, tout d'une haleine,
N'ayant pour arme qu'un crayon ;
Et, pendant que la troupe énorme
Des Nemrods passe loin de moi
Avec ses braques en émoi,
J'écris ce conte sous un orme.
J'en suis moi-même le héros.
Pour une fois qu'on le tolère.
Et, dût la chose vous déplaire,
Le mot final en sera gros.

C'est l'an dernier, quand la nature
Se drapait d'un jaune manteau,
Comme à présent, qu'en un château,
J'eus cette galante aventure.
Plus charmante que les neuf sœurs,
La dame du lieu, jeune veuve
En veuvage encor toute neuve,
M'avait, avec quelques chasseurs,
Convié pour une semaine ;
Et comptez qu'exempts de chagrin,
Nous menions tous un joli train
Dans l'enceinte de ce domaine.
« Eh ! quoi, Messieurs ! » me direz-vous
« Autour du deuil de cette femme

Vous meniez ce train ? C'est infâme !
Il fallait que vous fussiez fous ! »
En matière de paillardise,
Jeune veuve est reine, dit-on ;
Et la nôtre donnait le ton,
Que voulez-vous que je vous dise ?
Et, ma foi ! jamais je ne vis
Une plus maligne femelle.
Certe, il n'en était pas comme elle
Pour aimer les joyeux devis.
Brantôme eût baisé sa chaussure,
Tant les propos qu'elle tenait
Étaient aptes, je le dis net,
A vous échauffer la fressure.
Aussi, lorsque sur le cadran
L'aiguille avait dépassé douze,
Dans l'estime de son épouse
Chaque hôte remontait d'un cran ;
Car, à cette heure consacrée,
Chacun, avec conviction,
Au lit, mettait en action
La morale de la soirée.

Seul en ma chambre, ce pendant,
Et pressé de désirs sans nombre,
Je ne voyais pas même une ombre
A me mettre dessous la dent.
Et, dans ma rageuse tristesse,
Je pensais qu'en sa chambre aussi

Toute seule, de mon souci
Devait pâtir la bonne hôtesse.
Or, si rude était mon ennui
De ce chef que, de guerre lasse,
Je songeais à quitter la place,
Lorsque, la quatrième nuit,
Je crus (et le diable m'emporte
Si j'attendais l'événement !)
Je crus ouïr le frôlement
De quelqu'un derrière ma porte...
Et je me disais : « Qu'est-ce là ? »
Et, déjà, sentais la souffrance
Que cause une fausse espérance,
Quand le bruit se renouvela.
Alors, dans la sommaire mise
D'un homme qui sort de ses draps,
Et, par suite, sans embarras
Je vous le confesse, en chemise,
Je fis tomber le loqueteau,
Et (pareil plaisir Dieu vous fasse !)
Je me vis, soudain, face à face
Avec la dame du château !

D'un léger peignoir de dentelle
Émergeaient — oiseaux blancs — ses seins,
Qui pointaient leurs becs assassins...
« Bonsoir, cher Monsieur, » me dit-elle.
Et, moi, j'allais à son bonsoir
Répondre en toute courtoisie,

Quand il lui prit la fantaisie,
Inexplicable, de s'asseoir
Sur le parquet baigné de lune,
Et, sans plus se déconcerter,
Elle parut en inspecter
Les lamelles l'une après l'une.
Ce que voyant, je restais coi,
Car cela tenait du prodige.
Enfin : « Que cherchez-vous ? » lui dis-je.
« Eh ! je cherche vous savez quoi ! »
Fit-elle. Et, me tendant la perche,
Elle ajouta, riant tout bas :
« Mon cher, vous ne voudriez pas
Avoir perdu ce que je cherche ! »

. . . .

Ah ! certes, jamais je ne vis
Une plus maligne femelle.
Certe, il n'en était pas comme elle
Pour aimer les joyeux devis !

LXXXIX

LE PARADIS PERDU

A qui reste célibataire
Échoit le paradis sur terre :
Ici-bas, pour lui tout est miel.
A qui, d'autre part, se marie
Échoit le paradis au ciel :
Ici-bas, pour lui tout est fiel,
Diablerie et tracasserie.
Hommes, c'est à vous de choisir.
Usant de votre libre arbitre,
Ou du devoir ou du plaisir ;
Et, sans assembler de chapitre,
C'est affaire à vous de savoir
Si plaisir vaut mieux que devoir.
Et si vous avez plus envie
Et si le désir plus vous mord
Du paradis après la mort
Que du paradis dans la vie.
J'estimerais, pour en finir,

Que courir vaut moins que tenir.
C'est à quoi le bon sens convie,
J'en suis très d'accord. Et, pourtant,
Moi, qui vais ici discutant
En faveur du célibataire,
Je suis, je n'en fais pas mystère,
Un juge mal approprié,
Puisqu'au célibat réfractaire,
J'ai perdu, m'étant marié,
Mon lot de paradis sur terre.
Et c'est ainsi qu'aux opinions
Que nous professons, mes chers frères,
Nos actes, souvent, sont contraires.
Que sert que nous nous en plaignions?
Pour et Contre, de même taille,
Se querellent sur nos genoux;
Toujours deux hommes sont en nous,
Hélas! qui se livrent bataille!
Et c'est le bon et le mauvais.
Donc, à qui nous consulte, en somme,
Il faut répondre : « Faites comme
Je dis, et non comme je fais. »

Mais voici trop de bavardage.
Ne le poussons pas davantage.
L'important est qu'il m'a conduit
A cette histoire d'aujourd'hui.

A la veille de prendre femme,
Un garçon, comme il est banal,

S'en fut au confessionnal,
Et dit : « Mon cher Père, en infâme
Je viens à votre tribunal ;
Mais je m'en vais, quoi qu'il m'en coûte,
Vous avouer tous mes péchés. »
Le curé dit : « Je vous écoute.
Parlez, mon fils, et dépêchez. »
— « En votre clémence j'espère, »
Reprit, alors, le pénitent.
« Tout d'abord, apprenez, mon Père... »
Sur ce, le curé, l'arrêtant,
Lui dit : « Pardon, j'ai pour principe
De demander, à cet instant,
Au pauvre pécheur repentant
Dans quel genre il s'estime un type. »
— « Mon Dieu, je suis un type, hélas !
Dans le genre... » — « Allons ! » — « De Faublas ! »
Fit en rougissant le jeune homme.
« Parfait ! Il suffit qu'on me nomme
Ce chevalier dénaturé
Pour qu'aussitôt, » dit le curé,
« Devant ma mémoire s'évoque
Tout un passé d'amours malsains ;
Et, lors, je sais sous quels larcins
Votre conscience suffoque ;
Et je vois d'ici les essaims
De malheureuses jouvencelles
Et de femmes ou non pucelles
Victimes de vos noirs desseins
Et de vos projets assassins !...

Vous sentez, à présent, je pense,
Que ma méthode me dispense
D'entendre en sa dimension
Toute votre confession ?
Depuis que vous fûtes en âge
D'aimer, vous vous êtes livré
Tout entier au libertinage.
Est-ce vrai ? » — « Mon Père, c'est vrai. »
— « Chaque fois que dans un ménage
En ami vous êtes entré,
Du séducteur le plus madré
Vous jouâtes le personnage.
Possédant en totalité
Cette enivrante liberté,
Cette liberté tant exquise
D'aller, venir à votre guise ;
N'ayant, raisonnables ou fous,
De comptes à rendre qu'à vous ;
Et jouissant — disons-le vite
Pour épuiser la question —
De la douce condition
Où tout au plaisir vous invite,
Où rien contre vous ne combat,
J'ai dit celle du célibat,
Vous menâtes une existence
Dont la vision, à distance,
Me met tout sens dessus dessous !
Mais, mon fils, je vous en absous,
Si vous en avez repentance.
Dès lors que vous y renoncez,

Inutile que je vous tance.
Allez donc en paix. C'est assez. »

Mais, en dépit de la quittance,
L'homme l'ayant voulu prier
De lui dicter sa pénitence,
Le curé se prit à crier :
« A quoi bon dans la circonstance !
N'allez-vous pas vous marier ? »

XC

DU DANGER DE TROP BIEN ÉCRIRE

L'argent est le nerf de la guerre,
Va-t-on répétant chaque jour.
Moi, je dis qu'il ne s'en faut guère
S'il n'est pas le nerf de l'amour.

Pour une âme sentimentale
Et de pure complexion,
Je le sais bien, c'est un scandale
Qu'une telle affirmation.
« Quoi donc ! » gémit cette âme tendre,
Un peu prompte à s'épouvanter,
« Avez-vous le front de prétendre
Que l'amour se puisse acheter?
Quelle honte n'est pas la vôtre
Si de la sorte vous taxez
Le saint mouvement l'un vers l'autre
De deux cœurs désintéressés!

Si c'était ainsi, sacrilège
Il siérait qu'on vous appelât ! »
D'accord. Aussi bien ne parlé-je
Pas ici de cet amour-là.
Celui qui m'occupe en ces termes
Se définit (j'en rougis fort) :
Le contact de deux épidermes.
Demandez plutôt à Chamfort.
Et, qu'il soit de matière épaisse
Et basse et sans moralité,
Il n'en est pas moins d'une espèce
A régir notre humanité.
De cet amour, mettons de bête,
Chacun, ici-bas, est le serf,
En effet ; et, je le répète,
Messieurs, l'argent en est le nerf.
A qui croirait que je me leurre
Ou que je veux calomnier,
Nous l'allons montrer tout à l'heure,
Comme disait le Fablier.

Une marquise, jeune et belle,
Et veuve, et, partant, sans défauts.
Vers son accueillante chapelle
Voyait accourir cent dévots,
Tous d'importance et de naissance,
Possédant titres et blason,
Et tels qu'à tous sans indécence
Elle aurait pu rendre raison ;

Mais, comme c'eût été trop faire
Que d'écouter cent amoureux,
La belle se tirait d'affaire
En n'exauçant que dix d'entr'eux.
Deux femmes pour un homme, dame !
C'est de l'exagération ;
Mais dix hommes pour une femme,
C'est la commune ration ;
Commune, et, par surcroît, modeste,
Car, pour notre mâle stupeur,
Une femme, on le sait de reste,
De vingt hommes n'aurait pas peur.
Piètres hercules que nous sommes,
Un tendron nous met à quia,
Quand notre marquise à dix hommes
Faisait chanter Alleluia...

Or, un beau jour, entra chez elle
Un Gascon, très pauvre de nom,
Mais riche d'argent, qui de zèle
Se prit tôt pour cette Ninon.
Mais elle fut pour lui de bronze,
Si bien qu'il lui dit : « Cadédis !
Que vous fait d'en contenter onze,
Puisque vous en contentez dix ! »
— « Monsieur, » repartit la marquise,
« Ce n'est point là qu'est l'embarras ;
Et, si vous étiez à ma guise,
On pourrait vous ouvrir les bras.

Par malheur, Monsieur, je m'irrite
Qu'un croquant tel que vous voici,
Avec un si petit mérite,
Prétende à me mettre à merci
Et se donne l'impertinence
De me venir faire la cour
Avec si peu de provenance
Et cet esprit toujours à court ! »
Le Gascon dit : « Oui, de noblesse
Je n'ai guère plus qu'un courtaud ;
Mais, pour l'esprit, point je ne laisse
D'en avoir. Vous le saurez tôt. »
Et, sortant de son portefeuille
Un papier qui s'entre-bâillait,
Il reprit : « Que Madame veuille
Jeter les yeux sur ce billet. »
Bien qu'il semblât parler en maître
Et que son langage déplût,
La marquise accepta la lettre,
Et voici donc ce qu'elle y lut :

Aucune femme dans ma vie
Ne me refusa le plaisir.
Je n'eus qu'à marquer mon envie,
Et l'on satisfit mon désir.
Pour entrer dans les capitoles
Des épouses de nos bourgeois,
Il m'en coûte deux cents pistoles.
Encore à ce prix j'ai le choix.

Mais vous êtes dans cette ville
Un capitole si vanté
Que j'en dépenserais dix mille
Pour y voir mon drapeau planté!

« Pardieu ! cette lettre est exquise !
Et tu n'es pas, mon cher Gascon,
Un homme, » trancha la marquise,
« A laisser là sous le balcon !
Ami, cette fois, tu me touches.
Qui donc ne capitulerait
Devant ces dix mille cartouches!...
C'est dit. Au bonheur tiens-toi prêt. »
Et contre la somme requise,
Le soir même, notre galant
Faisait le sac de la marquise,
Sans tarata ni ranplanplan...

Lorsque l'aurore aux doigts de rose
Vint tambouriner aux carreaux,
La marquise, d'un air morose,
Congédia notre héros,
Disant : « Je souffre le martyre
De te donner si tôt congé,
Mais ne veux pas prêter à dire
A la langue des gens que j'ai. »
— « Bien, » consentit le lovelace,
« Et je te baise les genoux.
Mais, avant de quitter la place,
Dis-moi, quand nous reverrons-nous ? »

Elle répondit : « Pour me plaire
Comme il n'est rien tant que l'esprit
De votre style épistolaire,
Demandez-le-moi par écrit. »

XCI

QUI DONNE RAISON A PANGLOSS

« Tout étant fait pour une fin,
Je dis ceci, qui paraît vain
Et, toutefois, n'est pas un leurre :
Tout l'est pour la fin la meilleure. »
C'est ainsi que parle Pangloss
Dont Voltaire chanta le los.
« Apprenez, avant toute chose,
Qu'*il n'y a point d'effet sans cause.* »
Explique ce Pangloss, d'abord.
« Je le prouve par ce rapport
Que, pour soutenir des lunettes
Tout exprès notre nez fut fait.
Ce ne sont point là des sornettes.
Aussi, avons-nous des lunettes.
Et voilà la cause et l'effet !
Voici ce que je conjecture,
En outre, du même esprit coi :
Les cochons étant, de nature,
Créés pour notre nourriture,

Nous en mangeons tant que l'an dure.
C'est le comment et le pourquoi !
Et, pour terminer cette affaire,
De ceci, » conclut-il, « j'infère
Que dire : Ici-bas, *tout est bien*,
C'est dire un mot qui ne vaut rien,
Et, proprement, une sottise,
Attendu qu'il convient qu'on dise
Que, sous la calotte des cieux,
En vérité, *tout est au mieux*. »

Hé ! là ! quel optimisme étrange !
Et, pourtant, depuis que je vis,
Pangloss, je suis de ton avis,
Et tiens qu'ici-bas tout s'arrange.
Eh ! bien ! oui, tout s'arrange, tout !
Et j'en reçois preuve très ample,
Lorsque je scrute, par exemple,
L'histoire de Sophie Arnould.

On sait qu'elle fut longtemps reine,
Sous Louis XV, à l'Opéra.
Elle était la contemporaine
De la Gaussin, dont on lira,
Je ne sais trop à quelle page
De ce mien livre, un mot charmant
Qui fit, à son heure, tapage,
Et qu'on a cité fréquemment.

Mais prenez la biographie
De notre susdite Sophie,
Et vous y verrez que, suivant
Le plan conçu par sa famille,
Dès son jeune âge, cette fille
Était destinée au couvent;
Et de nos dames carmélites
Elle eût de son corps désolé
Accru les pieuses élites
Si l'amour ne s'en fût mêlé.
Il advint qu'en l'hôtellerie
Que tenait monsieur son papa,
Jeune loup dans la bergerie,
Un galant d'elle s'occupa.
Il se donnait pour porteballe
Et disait s'appeler Lamballe.
Mais, sous son habit de laquais,
Malgré qu'il parût fort à l'aise,
Il était, ne vous en déplaise,
Comte de Brancas-Lauraguais...
Un jour, il passait dans la rue,
Quand, soudain, était apparue
A la fenêtre de l'hôtel
Sophie en train de chanter, tel
Le rossignol ou la fauvette;
Et, soudain, pour cette divette
Aux yeux espiègles, au doux chant,
Et d'un visage si touchant,
Le comte avait vibré de suite;
Et, plein de ruse en sa conduite,

Il s'était, dès l'après-midi.
En porteballe travesti ;
Et, pour attraper la pucelle,
Avait pris logement chez elle,
Ou (quant à moi je me comprends),
Pour mieux dire, chez ses parents.
Mais, dame ! il comptait sans son hôte ;
Et, bien qu'il profitât sans faute
De tous les instants de la voir,
Sophie, attachée au devoir,
Ne se laissait conter fleurette
Que d'une manière discrète ;
De sorte qu'il n'avait point eu
Parcelle encor de sa vertu...
Mais le moment vint où la belle
Devait cesser d'être rebelle.

Certain soir, notre beau marchand
Apprit de sa petite étoile
Qu'on avait le projet méchant
De lui faire prendre le voile.
Alors, le faux gagne-petit,
Se démasquant enfin, lui dit
Que si, désireuse de vivre
Ainsi qu'elle le méritait,
Elle consentait à le suivre
Et voulait l'aimer un tantet,
Il lui faisait sa grand'promesse
Qu'elle entrerait à l'Opéra,

Aurait bijoux, *et cœtera*,
Bref, perpétuelle kermesse...
Et la belle de répondre à
Notre homme : « Comme il vous plaira! »
Et, loin des parents inflexibles,
Tôt de s'enfuir à pas prudents...

Et tout est donc pour le mieux dans
Le meilleur des mondes possibles ;
Et tout s'arrange, ici-bas, tout!
En effet : si Sophie Arnould,
Au cours de sa seizième année,
N'avait pas été destinée
A chanter matines au chœur
Des carmélites, le cher cœur,
Peut-être, malgré son envie,
N'eût-elle jamais de sa vie,
Chanté pour Gluck et pour Rameau,
Ou tels maîtres de la même eau,
A l'Opéra, toute ravie ;
Car, sans le péril du couvent,
Lauraguais l'eût-il enlevée?...
L'intrigue se fût achevée
Comme, par malheur, trop souvent,
L'événement le vérifie :
Il eût obtenu de Sophie
Les faveurs qu'il en espérait
Et l'eût ensuite sans regret
Laissée, hélas! la pauvre fille,

Aux reproches de sa famille !
Il est connu que ces façons,
Après l'amour, chez les garçons,
Ne sont pas du tout insolites.

Et, comme l'écrivait le duc
D'Abrantès, auteur plein de suc :
Grand merci donc aux carmélites !

XCII

LA FLÈCHE DU PARTHE

Parlons encor du Lauraguais
Sur qui, tantôt, j'épiloguais.
Des malices de ce cher comte,
Qui fut d'un esprit hasardeux,
On pourrait faire plus d'un conte.
Pour moi, je vous en ferai deux.
Voici d'abord, sans qu'on l'altère
Dans le détail ni dans le gros,
Celui dont il fut le héros
Pour la grand'honte d'un notaire.

Ce notaire, très vert-galant,
Aimait d'un amour violent
Une certaine demoiselle
Beaumontet, fort riche d'appas,
Et qui ne se souvenait pas
D'avoir jamais été pucelle,

Tant elle avait tôt commencé
Son métier de galanterie.
Donc, il l'aimait à la furie,
Car il s'en trouvait bien chaussé.
(Dans l'amour de cette nature,
En effet, tout réside dans
Une question de pointure.)
Et puis, la belle n'avait d'ans
Que vingt-quatre et pas davantage.
Aussi, notre tabellion
Eût bien donné le million
Pour la posséder sans partage;
Mais cette vénale beauté,
Comme font toutes ses pareilles,
Ne l'avait toujours écouté
Que de l'une de ses oreilles ;
Et, de l'autre, la Beaumontet,
D'une complaisance divine
Et jamais lassée, écoutait...
Qui ? Lauraguais. On le devine.
Et lequel avait le meilleur
Accueil auprès de la pécore,
Du notaire ou bien du seigneur ?
Eh ! c'était Lauraguais encore !
Et de ce le tabellion
Rugissait plus fort qu'un lion.
Mais, quand, tremblant de quelque fièvre
Amoureuse, le comte entrait,
Le notaire sortait d'un trait
Et courait plus vite qu'un lièvre.

Mais, las enfin de détaler
Et de n'être qu'un pis-aller,
Et qu'on lui fît ainsi la nique,
Il écrivit à Beaumontet
Que, dorénavant, il comptait
Rester auprès d'elle l'unique ;
Et qu'il fallait bien, pour cela,
Que, sans retard, elle exilât
De son intimité le comte.
« Voilà ! » concluait-il, « j'y compte.
Si, par hasard, vous dites non,
Et si vous demeurez de glace,
C'est moi qui viderai la place,
Ma chère, ou j'y perdrai mon nom. »

Lorsque le comte eut lu l'épître,
Il s'écria : « Par Béhémot !
Vit-on jamais un pareil pitre ?
Ma bonne, il le faut prendre au mot.
Que celui qui se sent avide
De vider la place la vide ;
Mais, palsembleu ! ce n'est pas moi !
Et, la chose étant, ma princesse,
Tu vas lui répondre qu'il cesse
Pour toi de se mettre en émoi ;
Et que, de plus, si dans ta chambre
Je le rencontre, par malheur,
J'aurai la profonde douleur
De le priver de quelque membre. »

Notre Laïs se fit l'écho
De Lauraguais, et le notaire
Vit qu'il eût mieux fait de se taire
Et regretta le *statu quo*.

Parfois se soustraire à l'empire
D'un mal, c'est tomber dans un pire.

Mais c'est en vain qu'il résistait
Aux voix de la charnelle envie ;
Le pauvre, au péril de sa vie,
Retourna chez la Beaumontet.

Or, un soir que, la trouvant tendre,
Il en espérait pâmoison,
Un coup rude se fit entendre
A la porte de la maison.
« Ciel ! c'est Lauraguais ! » dit la femme.
« Sous ce rideau de taffetas,
Qui couvre mes robes en tas
Près du lit, cachez-vous, mon âme !
Car il vous assassinerait,
Vous le savez, sans un regret ! »
Pris d'une crainte salutaire :
« Je me cache ! » dit le notaire,
« Mais renvoyez-le promptement. »
Le comte entra dans le moment,
Et, voyant bouger la tenture,
Saisit toute la conjoncture.

Mais, pour mener la chose à bien,
Il ne fit mention de rien;
Et, même, il n'ouvrit pas la bouche
Qu'il ne se fût tout dévêtu.
« Mais, » dit la belle, « que fais-tu? »
« Mais, » dit Lauraguais, « je me couche.
Chez toi quand on passe la nuit,
C'est, je pense, assez l'ordinaire!
En éprouves-tu de l'ennui? »
S'enquit-il d'un ton débonnaire.
« De l'ennui! Pas même un tantet! »
Se récria la Beaumontet.
« Eh bien! viens donc çà, ma jolie, »
Reprit le comte, « je me sens,
Tout comme si j'avais seize ans,
Prêt à t'aimer à la folie. »
Et la danse de commencer...

Le notaire, peu philosophe,
Enrageait dessous son étoffe,
Il est aisé de le penser.
Mais, redoutant les coups de batte
Dont il serait le triste objet,
Si, par aventure, il bougeait,
Il ne remuait pied ni patte.
Ce pendant, son méchant rival
Se mettait en frais pour le bal.
Comme tout bal qui se respecte,
Ce bal ne prit pas fin avant

La prime lumière suspecte
Que répandit le jour levant.
Alors, notre comte féroce,
Réfléchissant que son carrosse
L'attendait depuis un long temps,
Fit trêve à ses jeux chauds et brusques,
Sauta du lit, reprit ses frusques,
Et le tout en fort peu d'instants.
Bref, il tenait déjà la porte,
Et le notaire s'apprêtait
A respirer, quand : « Beaumontet ! »
Cria Lauraguais, « il importe
Que tu quittes, ma chère enfant,
Cet air un peu trop triomphant,
Et saches qu'aux yeux de la terre
Tu n'es pas comtesse en ce jour
Parce que je t'ai fait l'amour,
Cette nuit, par-devant notaire ! »

XCIII

LA VIVE RIPOSTE

Voici, maintenant, mes amis,
Selon que je vous l'ai promis,
Une petite histoire encore
Sur le comte de Lauraguais.
De l'un de ses mots les plus gais
Elle s'illustre et se décore.
Et si je voulais à tout prix
Exprimer de ce que j'écris
Une morale, en l'occurrence,
Je pourrais, sans batifoler,
Dire que, fût-on roi de France,
Parfois on trouve à qui parler.

Ce comte, que tu serais aise,
Lecteur, que je quittasse là,
Un jour, à Londres, s'en alla,
Sur l'ordre exprès de Louis seize.

Je ne veux pas me soucier
De chercher ce qu'en Angleterre
Il s'en courait négocier.
D'ailleurs, cela reste mystère.
Es-tu curieux de savoir
Si l'objet de son ambassade
Était ou plaisant ou maussade ?
Eh bien ! cher lecteur, vas-y voir !
Pour moi, ce que j'en pourrais dire
Est que le comte, bien que fin,
N'en put mener la bonne fin,
Et donna texte à la satire.
Il avait de l'habileté,
Pourtant, et méprisait l'obstacle ;
Et, pour qu'il n'eût point fait miracle
Dedans cette complexité,
Il fallait, donc, en vérité,
Qu'elle fût de difficulté.
Mais, d'autre part, je me rappelle
Qu'il était, de tempérament,
Bien moins diplomate qu'amant,
Et que, pour les yeux d'une belle,
Il quittait tout dans le moment,
N'ayant plus de contentement
Qu'à triompher d'une rebelle...

(Hélas ! grossiers ou délicats,
Combien d'hommes sont dans ce cas !
Aussi, pour nous, que de tracas !)

Et je sais qu'en cette Angleterre,
Dont on proclame la pudeur,
Notre volage ambassadeur
Eut de quoi se croire à Cythère.
Et tenez que, s'il resta court
Dans sa mission à la cour,
Il sut montrer de la maîtrise,
A la ville, en toute entreprise.
Regretta-t-il, même un tantet,
Sophie Arnould et Beaumentet,
Pendant tout ce temps qu'il était,
Pieds et poings liés, sous l'empire
D'Amour, au pays de Shakspeare ?
Parbleu ! je ne le pense pas !
Rendez-vous galants, fins repas,
Tripots, théâtres et tavernes
Réglèrent presque tous ses pas.
Bref, rien, hormis les balivernes,
A Londres pour lui n'eut d'appas.
Et ce ne fut pas sans souffrance
Qu'enfin rappelé par son roi,
Il dut repasser le détroit
Pour refaire figure en France...
La figure qu'il y refit,
Tout d'abord, si j'en crois l'Histoire,
Ce fut celle d'un déconfit,
Son échec étant péremptoire.
Et, prêt à tout événement,
Il attendait patiemment
Du roi le mauvais compliment.

Tout bas, il s'était juré, même,
D'endurer de son souverain
Tout reproche, fût-il extrême.
Mais, par malheur, dans son chagrin,
Louis ne connut pas de frein ;
Et, dès qu'il aperçut le comte,
Il lui dit, plein de son mécompte :
« Approchons, Monsieur, approchons !
Et sachez qu'on n'a su me taire
Que vous fites en Angleterre
Tout ainsi que font les cochons ! »
Or, Lauraguais, plus blanc que cire,
Repassant au roi le séné,
Répondit : « Je me suis borné
A vous bien représenter, Sire ! »

XCIV

LE SAUVETAGE DE LISON

Ah! que la route a d'agrément
De Dijon à Chalon-sur-Saône!
Ah! cette route, elle est la zone
Du Paradis, assurément!
Pour moi, d'un pas joyeux et leste,
Avec de bons amis gourmets,
J'y voudrais marcher à jamais,
Tant elle m'apparaît céleste!
C'est que, loin des sites grognons
Du nord, où l'ennui pleut à verse,
Cette route exquise traverse
Les grands vignobles bourguignons.
C'est qu'elle est celle de l'empire
Du vin que le mieux nous aimons!
Ah! toujours emplir nos poumons
De l'air grisant qu'on y respire!
Car, sans lassitude, un parfum
Sur cette route-là volette

De framboise et de violette,
A ravir même un nez défunt!
De grappe rouge en grappe jaune.
Tous les jours et toutes les nuits,
Tantôt sur la côte de Nuits,
Tantôt sur la côte de Beaune,
Zéphire passe, maraudeur;
Et, sur cette route si belle,
Pour exalter notre cervelle,
Il nous apporte cette odeur!
Ah! foin des houblons et des orges!
Je voudrais vivre mon destin
Au doux pays du chambertin,
De mon gentil patron Saint Georges.
Du clos-vougeot et du pomard,
Du romanée et du chambolle!
Et, quand, lugubre faribole,
Viendrait la vieille au nez camard,
Je l'inviterais, sans vergogne
A patienter un instant,
Et, je boirais, le cœur content,
Mon dernier verre de bourgogne!
Il se pourrait fort bien, d'ailleurs,
Qu'il m'évitât le mortel somme,
Car, pour ressusciter un homme,
Ce vin est parmi les meilleurs.
Et, pour vous fixer davantage
Sur le pouvoir du « jus divin »,
Je vous dirai qu'avec du vin
J'ai fait, hier, un sauvetage.

Quoi donc! vous ne me croyez pas?
Cela vous semble une gageure ?
Grâce au vin, pourtant, je vous jure,
J'ai tiré quelqu'un du trépas!
La science contemporaine
Ne m'y fut nécessaire en rien;
Et tout l'honneur, certe, en revient,
Cette fois, aux vins de Touraine,
Ah! c'est qu'il n'est rien, en effet,
Dût la chose sembler cocasse,
De plus sûr, de plus efficace.
Et puis, jugez; voici le fait :

« Bien qu'au bonheur tout me convie,
Je me sens prise de dégoût
Pour cet univers, tout à coup,
Et je veux quitter cette vie,
Car j'en cherche en vain la raison.
Donc, considère cette épître
Comme le suprême chapitre
Du sort de ta pauvre Lison.
J'espère, malgré Pythagore,
Que de la tombe on ne sort pas...
Avant mon départ pour là-bas,
Viens me voir une fois encore. »

Tel était le triste billet
De Lison, cet oiseau frivole!

Je me dis, tout pâle : « Elle est folle !
Elle qui toujours babillait
Et qui riait de mon air grave,
Elle voudrait vraiment mourir ?
Voyons !... » Mais, sans plus discourir,
Je descendis vite à ma cave ;
Et, m'étant porté vers le coin
Qu'emplissent de pures merveilles,
J'en retirai quatre bouteilles...
Or, Lison n'habitait pas loin.
Je lui dis : « Quoi ! c'est véritable ?
Tu veux donc laisser tes amis ? »
Et, comme elle pleurait, je mis
Mes quatre flacons sur la table.
Et puis, tel un maître de chai
A manier le vin habile,
Devant la Lisette immobile,
Tous quatre je les débouchai.
« Ho ! » criai-je, « quel front sévère !
Mais tu riras, j'en suis certain ! »
Et, d'abord, de saint-avertin
Je lui fis boire un petit verre.
« Ah ! qu'il est vif ! Oh ! comme il mord ! »
Soupira Lison. « C'est prodige ! »
— « Parbleu ! chère Lison, » lui dis-je,
« Ce vin réveillerait un mort !...
De ce château de rochecotte
Avale un verre, maintenant...
Bien... qu'en dis-tu ? » — « C'est étonnant, »
Fit-elle, « comme il ravigote ! »

— « Allons! fais aussi bon accueil
A celui-ci, que je révère! »
Et, ce disant, j'emplis son verre
De saint-nicolas de bourgueil.
Elle obéit et devint rose ;
Ses regards reprirent leur feu...
Pourtant, elle gardait un peu
De sa déplorable névrose !...
Mais, lorsqu'elle eut bu du chinon,
Je lui dis, la voyant ravie :
« Veux-tu toujours quitter la vie ? »
Et Lison me répondit : « Non ! »

XCV

LA DISGRACE DE QUONIAN

Jérôme Coignard n'avait
Qu'un seul livre de chevet :
C'était celui de Boèce.
Le vôtre, lecteur, quel est-ce ?
Le mien, que, plus de cent fois,
A muette ou haute voix,
J'ai lu, dans toute occurrence,
Il est d'Anatole France.
Dans ces contes, bien souvent,
Je vous en parlai, fervent.
Vous dites, je le parie :
« Eh ! c'est *la Rôtisserie!* »
Oui, parbleu ! C'est le *vade*
Mecum ! J'en suis possédé.
Car j'y trouve une substance
Selon chaque circonstance.
Bref, y puise mon cerveau
Toujours réconfort nouveau.

Or, l'ayant, en ce jour même,
Lu pour la fois cent unième,
J'en tire, sans faux-fuyant,
La Disgrâce de Quonian
Pour vous l'offrir en pâture.
C'est — dit France — une aventure
Pour laquelle il eût fallu
Pétrone. Elle eût, lors, valu
La milésienne fable
La plus pure et conservable.
« Boccace le Florentin
En eût fait, j'en suis certain, »
Ajoute-t-il sans ambages,
« Ses plus attrayantes pages. »
Pour moi, qui n'ai qu'un talent,
On le sait, peu violent,
Mais assez de conscience,
Et beaucoup de patience,
J'en vais faire le récit
Que, tout bonnement, voici.
Encor n'est-il pas futile
De dire qu'au divin style
Du grand écrivain susdit
J'emprunte comme un bandit,
Et, crime bien plus énorme,
Qu'au surplus, je le déforme !

Adonc, madame Quonian,
D'un rôtisseur clairvoyant,

Mauvais teneur de chandelle,
Était l'épouse infidèle.
Cet homme eût, certes, fait mieux
De tenir fermés ses yeux
Sur elle et sur sa conduite.
On le verra par la suite.
La dame avait pour amant
Un gros monsieur, peu charmant
Quant à la chose physique,
Mais dont le riche gousset
Tintait toujours en musique,
Tant toujours l'or y dansait.

Qu'il soit laid comme un macaque,
Ou bien comme un sapajou,
Et même s'il sent la caque,
Un tel homme est un bijou
Pour toute femelle au monde,
Brune, rousse, noire ou blonde.

La Quonian de celui-ci
Se louait; car, Dieu merci!
Chaque fois qu'à la boutique,
En l'absence de l'époux,
Il venait au rendez-vous,
Par quelque cadeau pratique
Il se rendait sympathique.
En ferons-nous le détail?
C'était soit un éventail

Dont il guerdonnait sa reine,
Ou bien un mouchoir brodé,
Ou quelque croix de Lorraine,
Ou quelque superbe dé
De vermeil du plus beau jaune,
Ou de dentelle quelqu'aune.
Tant qu'enfin le rôtisseur,
Avisant sa rôtissière
En ses atours si princière,
En flaira le fournisseur ;
Et, se sentant bois en tête,
Fit du bruit comme une bête.
Mais, comme on le pense bien,
Le pauvre n'y gagna rien ;
Car, à le voir si peu souple,
Notre très amoureux couple
Voulut, pour sortir d'ennui,
Se débarrasser de lui.
Ce n'est pas chose nouvelle.
Disons, pour le faire court,
Que le monsieur de la belle
Était bien, très bien en cour ;
Et contre cet imbécile,
Qui sottement se fâchait,
Il obtint, ce fut facile,
Une lettre de cachet.
De sorte qu'en Amérique,
A peine à huit jours de là,
De mauvais gré s'en alla
Notre mari colérique.

On en fit une chanson
Dont tout cocu pourra faire
Son profit, en telle affaire,
Et qui dit (c'est la leçon) :
Un mari sage et commode
N'ouvre les yeux qu'à demi ;
Il vaut mieux être à la mode
Que de voir Mississipi.

XCVI

IL NE FAUT PAS DIRE : FONTAINE...

« Ciel ! que d'histoires de cocus !
De votre éditeur on suppose
Que vous touchez de gros écus
Pour ne rien écrire autre chose !
Non, mais, là, raisonnablement,
Serait-ce chez vous un système,
Et ne pourriez-vous, un moment,
Un seul moment, changer de thème ?
Pour vous donner matière à vers
Et nous induire en humeur saine,
Vous faut-il donc de l'univers
De cocus encombrer la scène ?
Eh ! oui, les cocus, palsembleu !
Nous savons qu'ils vont par centaines,
Par milliers, même, et qu'il en pleut
Dans Paris comme dans Athènes.
Mais, Monsieur, s'il en pleut des cents,
Et si tant leur espèce abonde,

Sont-ils les seuls intéressants,
Et n'est-il que cocus au monde? »
Mon Dieu ! lecteur, je ne sais point
S'il n'est que des cocus sur terre ;
Mais je suis savant sur un point,
C'est que je ne saurais m'en taire,
Que vos sermons sont superflus,
Qu'il s'en faut que je les écoute,
Et, mon cher, qu'une fois de plus,
Vous m'entendrez, coûte que coûte.

Celle dont parler je vous vais
Est encore une rôtisseuse ;
Non pas, certes, d'instincts mauvais
Comme la Quonian, ni farceuse,
Mais nette et brillante de cœur
Comme une lame de Tolède.
C'est donc, me direz-vous, moqueur,
Apparemment, qu'elle était laide ?
Eh ! oui ; louche, le nez pointu,
Et plus jaune qu'une Morisque,
Et de sorte que sa vertu
Ne courait que fort peu de risque.
Son époux était convaincu,
La voyant si peu ragoûtante,
Qu'il ne serait jamais cocu.
Mais, lorsque le diable nous tente !
Vous savez, le hasard est grand !...
Une laide, la belle affaire !

Si la rage, une fois, la prend,
Qui peut l'empêcher de mal faire?
Or, il advint que faire mal
Séduisit, un beau soir, la nôtre,
Qui transforma son animal
D'époux en cocu comme un autre.
Il n'est que juste, au demeurant,
De dire que ce nicodème
A ce grade déshonorant
Se promut quasiment lui-même ;
Car, s'il n'avait pas, nuit et jour,
Déclaré, partout, que sa femme
Était un remède à l'amour,
Il est certain que l'heure infâme
Pour lui n'aurait jamais sonné.
On peut, du moins, fort bien l'admettre,
Mais il était prédestiné ;
Et nul de son sort n'est le maître.

Comment la chose se passa ?
Comment il devint sganarelle ?
Eh ! je vais vous raconter ça
De façon brève et naturelle.

Cet homme avait un apprenti,
Jusqu'alors exempt de reproche,
Et qu'il avait eu tout petit
Chez lui pour surveiller la broche.

A la longue, ce marmiton
S'était fait homme, et d'encolure :
Il avait pris de l'œil, du ton,
Du poil, des nerfs et de l'allure ;
Et chez les filles du quartier,
Aussitôt qu'il s'en vit en âge,
Qu'il était tout à fait entier
Il fournit ample témoignage.
D'un mot il se trouvera peint,
D'ailleurs, en toute ressemblance :
C'était, comme on dit, un lapin,
Au sang tout plein de turbulence ;
Mais, par contre, un garçon loyal !
S'il avait désiré la femme
Du patron du *Faisan royal*,
Il se fût tenu pour infâme.
Vous me direz qu'il n'avait pas
A penser ainsi grand mérite,
Puisque tant exempte d'appas
Se montrait cette Marguerite ;
Mais sachez que, depuis dix ans,
L'homme auquel il prêtait de l'aide
Lui répétait : « Va, je le sens,
Avec une femme si laide,
Je ne serai jamais cocu ! »
Oui, dans cette rôtisserie,
Il n'avait pas un jour vécu
Sans entendre cette ânerie.
« Ho ! » se dit l'adulte, à la fin,
« Sa prétention est risible !

Lui, point cocu ! Dieu ! qu'il est vain !
Et pourquoi serait-ce impossible ?
Eh ! sapristi ! par mes vingt ans,
A moi-même je me parie
De faire, avant qu'il soit longtemps,
Un cocu de rôtisserie ! »

Et, s'étant trouvé, ce soir-là,
Seul avec notre laideronne,
Tout franc, tout net, il l'accola,
Criant : « Je vous aime, patronne ! »
— « Et moi, » fit-elle, « aussi, petit !
Mais, avant tout, ferme la porte !... »
Et, l'heure d'après, elle dit :
« Ouf ! à présent, mon homme en porte ! »

XCVII

MONSIEUR LA BRETAGNE

Muse, vainement tu m'aguiches ;
En vain tu t'en vas m'excitant :
Mon cerveau n'est, en cet instant,
Rien qu'une cloche sans battant,
Et je ne puis, c'est irritant,
Te contenter qu'en empruntant
Un bon trait à Gustave Guiches !
Mais y sera-t-il consentant ?
Bah ! me souvenant du Bonhomme,
Que, certes, il n'est pas besoin
Que plus précisément je nomme,
Pourquoi chercherais-je plus loin !
Son illustre exemple me prouve
Que je puis voler. C'est un fait.
Ne disait-il pas, en effet :
« Je prends mon bien où je le trouve » ?
Quant à moi, j'ai quelque fierté,
Sache-le, lecteur bénévole,

D'oser, en toute probité,
Dire : « Je vole ! » quand je vole.
Ceci posé, — qu'en bien des cas,
Et pour couvrir de ta clémence
Mes procédés indélicats,
J'ai posé déjà, — je commence.

Alexandre était le mari
D'une femme douce et parfaite.
Il semblait en être chéri ;
Elle lui faisait toujours fête.
Le jour, la nuit, à tout moment,
C'étaient des « Mon cœur ! », des « Mon âme ! »,
Des « Mon trésor ! », des « Mon amant ! »,
Des « Mon tout ! ». Bref, toute la gamme.
Et la lune dite de miel,
Sans le masque d'un seul nuage,
Brillait encore dans leur ciel
Après dix mois de mariage !

Soyez d'avis qu'en notre temps
Où l'amour dure une semaine,
Parmi les plus exorbitants
On peut classer ce phénomène.

Hélas ! un bel après-midi,
Notre trop heureux Alexandre,
Soudain de stupeur étourdi,
De son paradis dut descendre ;
Car, d'un court voyage rentrant
Chez sa femme non prévenue,

Dans les bras d'un blond conquérant
Il vous la trouva demi-nue!...

Qu'eussiez-vous fait, ainsi loti,
Dites, cher monsieur, à sa place?
Quel parti prendre? Quel parti?
Écumer, ou rester de glace?
Rugir comme font les pumas?
Ou bien, tout bonnement, se taire?
Selon la loi du fils Dumas,
Tuer cette épouse adultère,
Puis tirer sur le dameret
Comme sur une bête on tire?
Ou, comme Monsieur Bergeret,
Sortir du salon sans rien dire?
Pour atténuer, s'il se peut,
Le grotesque odieux du rôle,
Ne pas se fâcher pour si peu,
Et trouver à point le mot drôle?
Par exemple : « Bon appétit! »
Tel Ruy Blas, ce pisse-vinaigre ;
Ou : « Continuez! », comme a dit
Tel général au soldat nègre?
Ou bien, encor, d'un air ouvert,
Dire à l'amant, dans ce mécompte :
« Mon cher ami, restez couvert! »
Comme le cocu d'un mien conte?...

Alexandre, plus simplement
(Que Dieu pour cela le guerdonne!),

Fut à la mode : il fut clément,
Et dit : « Femme, je te pardonne ! »
On se doute que le galant,
Humilié par le beau geste
De ce mari trop excellent,
Fila sans demander son reste.
Et, sur l'horizon, de nouveau,
Monta, toute de miel, la lune ;
Et jamais rien ne fut plus beau
Que l'amour de l'un et de l'une.

Mais à grand'peine un an encor
Eut coulé, Temps, en ta clepsydre,
Que, de rechef, dans ce décor,
Du cocuage apparut l'hydre !
Au retour d'un voyage court,
Notre époux surprit un infâme
Cousin qui faisait une cour
Significative à sa femme !...

Il est déjà bien hasardeux
D'absoudre une fois. Pourtant, passe.
Mais il faut, pour pardonner deux,
Être souple de carapace ;
Ce qui, dans son acception,
Veut dire qu'il faut, pour être homme
D'une telle complexion,
Au moins être pape dans Rome ;
Ou, plutôt, si vous aimez mieux
Que plus clairement je m'exprime,

Il faut être un enfant des cieux
Pour être à ce point magnanime !
Il est vrai qu'on est généreux,
Parfois, rien que par attitude ;
On s'est conduit, un jour, en preux :
Voilà qu'on en prend l'habitude.
Et c'est ainsi qu'il en advint
Pour le mari de cette histoire :
Il pardonna deux fois, puis vingt.
La chose, en sa ville, est notoire.
Si bien qu'enfin, on l'appela
La Bretagne, — sa destinée
Étant, comme ce pays-là,
D'avoir son « pardon » chaque année !

XCVIII

FAUT-IL LE DIRE?

Des épouses ou des époux
Eussiez-vous été le modèle
Pendant quatorze ans, pouvez-vous
Jurer d'être toujours fidèle?
Pour peu que vous ayez vécu,
Vous savez que c'est impossible,
Qu'on devient volage et cocu
De par une pente invincible,
Et que ni femme, ni mari,
Quand le désir les aiguillonne,
Ne peuvent trouver un abri
Pour éviter la papillonne.
On connaît de monsieur Sardou
Sous ce titre une pièce grise :
Un homme y court le guilledou...
La papillonne est une crise.
Il n'est noble ou bien roturier
Qui, quelque jour, ne tombe en elle.

Là-dessus, lisez de Fourier
L'Attraction passionnelle.
L'attraction ! Mes bons amis,
Comment pourrait-on s'y soustraire ?
Cela ne nous est pas permis ;
A la nature c'est contraire;
C'est un charme plus fort que nous.
Ève de ce charme est sujette,
Et l'homme irait sur les genoux
Pour joindre celle qui le jette.
Il se peut que, vingt ans durant,
Vous soyez demeuré bien sage;
Soudain, vous voici délirant,
Parce que, sur votre passage,
Un être, hier encore inconnu,
Mystérieusement se dresse
Qui, demain, sera devenu
Votre amant ou votre maîtresse.
Sans le savoir, vous vous cherchiez
Depuis longtemps sur cette sphère :
Et, malgré que vous en ayez,
Hélas ! vous n'y pouvez rien faire!
Pour rien vous n'aurez plus d'égards,
Parce que — cruelle merveille! —
Se sont rencontrés des regards
Qui s'ignoraient encor la veille !
Quelle que soit la probité
Qui depuis toujours vous anime,
Par ce charme obscur emporté,
Peut-être irez-vous jusqu'au crime !...

Mais de quoi vais-je m'agiter?
Et que c'est noirement écrire
Pour quelqu'un qui ne veut conter
Seulement que pour faire rire!
C est qu'on ne peut être bouffon
Tous les jours, hélas! sur commande.
J'ai l'âme, aujourd'hui, triste, au fond,
Plus triste qu'une âme allemande...
Mais laissons mon état d'esprit,
De mon souci faisons litière;
Et, pour achever cet écrit,
Tôt reprenons notre matière.

Donc, par-devant maire et curé,
Comme la loi les y convie,
Deux imprudents se sont juré
Fidélité pour cette vie.
Or, si l'un d'eux glisse, un beau jour,
Dans l'abîme de l'adultère
Et trahit le légal amour,
Doit-il l'avouer, ou s'en taire?

Avouer? Non! C'est inouï!
Il faut mentir, coûte que coûte,
Pour laisser à l'être trahi
La pâle illusion du doute!
Quelque faim que l'on puisse avoir
D'une situation nette,
Mentir, ici, c'est un devoir,
Car c'est encor le plus honnête.

C'est aussi le plus généreux.
Oui, mentons en cette occurrence,
Car l'aveu, s'il nous rend heureux,
Fait, d'autre part, de la souffrance.
Adultères, Messieurs, mentons!
Adultères, mentez, Mesdames!
Mentons, mentons sur tous les tons,
Et nions sur toutes les gammes!...

Mais n'en ai-je pas dit assez?
Non, pour vous frapper davantage,
Par un mot que vous connaissez
Je clos ce morne bavardage.
Ce n'est pas un mot des plus fous.
Il est plutôt mélancolique.
Mais, aujourd'hui, que voulez-vous,
Je suis gai comme la colique!

Un homme est tout près de mourir.
Il est déjà blanc comme plâtre
Et voit sa tombe s'entr'ouvrir.
(Vous voyez comme c'est folâtre!)
Pensant que, sûrement, demain,
Elle sera libre, étant veuve,
Son épouse lui tient la main
Pour l'aider dans l'ultime épreuve.
Combien elle a dans le passé
Trompé ce pauvre homme, elle y songe,
Mais s'absout pour l'avoir bercé
D'un indéfectible mensonge.

Lui, ce pendant, de son côté,
Revit leur commune existence,
Et se souvient qu'il a douté
D'elle en plus d'une circonstance.
Même en ce moment où la mort
Sur lui tend et crispe sa serre,
Un besoin de savoir le mord :
Fut-elle une femme sincère ?
Et, scrutant encore une fois
L'indéchiffrable créature,
Il dit, de sa suprême voix :
« Allons, femme, plus d'imposture !
Voici l'heure de mon trépas :
Dis-moi vraiment : fus-tu fidèle? »
— « Et puis, si tu ne mourais pas,
Mon cher mari? » lui répond-elle.

XCIX

L'ÉPICIÈRE A DE L'ESPRIT

Qui donc eût pu de mon libraire
Des larmes arrêter le flux?
Il passait tout le jour à braire,
Et mes efforts pour l'en distraire
Étaient des efforts superflus.
J'eus beau l'embrasser comme un frère,
Il pleurait, pleurait tant et plus
Sur ce temps antilittéraire!
Qui donc eût pu de mon libraire
Des larmes arrêter le flux?...
« Comment veux-tu que je jubile! »
Sanglotait-il amèrement.
« Et toi, pauvre écrivain, comment
Ne partagés-tu pas ma bile?
Ne vois-tu pas qu'en la grand'ville,
Il n'est plus rien, en ce moment,
En dehors de l'automobile?
A notre époque, qui donc a

Douze minutes pour te lire?
Voyons, mon cher, c'est du délire!
Tu ferais mieux au Kamtchatka
De t'exiler avec ta lyre,
Ta flûte et ton harmonica,
Et d'y ton domicile élire!...
Eh quoi! tu m'apportes des vers,
Et de mon refus tu t'étonnes?
Invendus des derniers automnes,
Bouillons des ultimes hivers,
J'en ai des kilos et des tonnes,
Hélas! qui se mangent aux vers!...
Des vers!!! qui veux-tu qui les lise,
S'il te plaît, dans ce siècle-ci,
Où l'on n'a même plus souci
D'entrer le dimanche à l'église!
Non, va-t'en! Reboucle ton sac
Dérisoirement poétique!
A de Montesquiou-Fezensac,
Dont, pourtant, j'aime l'esthétique,
Ou, même, à l'auteur authentique
De *Cyrano de Bergerac*,
Comme à toi, mon bon, tout à trac,
Je tiendrais langage identique,
Car je vois que dans ma boutique
Il ne vient plus une pratique,
Et que des livres c'est le krach! »

Là-dessus, le diable l'emporte,
Ainsi qu'on ferait d'un cloporte,

Le maraud me mit à la porte.
Vraiment la chose est un peu forte!
Dieu sait si j'attendais de lui
Un traitement de cette sorte!
A qui se fier, aujourd'hui?

« Seigneur! » pensai-je, « quelle affaire!
Ah çà! que m'en vais-je donc faire?
Certainement, cet animal
Me payait on ne peut plus mal;
Mais bien qu'infinitésimal,
L'argent qu'il tirait de sa caisse
Suffisait bien à mon normal
Appétit de poète. Qu'est-ce,
O dieux! que je vais devenir?
Et, puisque mon libraire cesse,
Triste gousset, de te garnir,
Que mangerai-je, à l'avenir? »
— « Manger! » ricane un satirique
Que je vois d'ici, pléthorique
Et ventru tel Sancho Pança.
« Eh! quoi! se peut-il qu'un lyrique
Ait à se soucier de ça? »
Eh! oui, cher môssieu, je pense à
Manger, car d'un outil gastrique,
Comme vous, Dieu m'embarrassa.
De façon que, tout comme un autre,
Faute de manger, bon apôtre
Qui venez faire ici le fin,
Je pourrais bien mourir de faim.

Et que mon âme fût craintive
Devant pareille perspective,
Il n'est pas un homme ici-bas,
Môssieu, pour ne l'admettre pas...

Le besoin me pressant, en somme,
Je me dis : « Bien que ça m'assomme,
Je m'en irai chez les bourgeois
Réciter mes contes de choix.
Ces gens-là, c'est chose connue,
Ne détestent point badiner,
Et d'une gaudriole nue
Aiment à rire après dîner. »

Je m'en fus, donc, en toute urgence,
Chez le directeur d'une agence
Qui, des caves jusqu'aux greniers,
Regorge toujours de poètes
Montmartrois et de chansonniers
A la recherche d'alouettes.
« Parfait! » me dit ce directeur.
« On me demande un bon conteur,
Précisément, pour la soirée
Que va donner monsieur Sagouin ;
Vous savez, l'épicier du coin ?
Vous y verrez belle chambrée.
De votre plus aimable voix,
Pour briller dans la circonstance,
De vos contes les plus grivois
Vous comblerez cette assistance.

Pour cela, vous aurez dix francs,
Dix fois vingt sous, bien nets, bien francs,
Et puis un en-cas à l'office !
Nous serons de compte à demi.
Cela vous va-t-il, mon ami ? »

Hé ! que vouliez-vous que je fisse ?
Pégase, et toi, Muse, pardon !
Il faut manger !... J'acceptai donc.

Chez Sagouin me suive qui m'aime !
En habit, j'y dis, le soir même,
Pour bien gagner mes deux écus,
Tous mes contes sur les cocus.
Les femmes se tordaient de rire
Jusqu'au point de pousser des cris ;
Mais je ne saurais vous décrire
Le nez que faisaient les maris !
A la fin, d'une mine fière,
« Monsieur, voici vos deux écus, »
Me dit Sagouin. « Quant aux cocus,
Fussent-ils tous dans la rivière ! »
— « Ho ! » fit sa femme, « quel danger
Tu courrais en cette occurrence !
De t'en tirer pas d'espérance,
Oscar ; tu ne sais pas nager ! »

C

LE BONHOMME

En vain je m'escrime et travaille !
Les yeux mi-clos, l'esprit lointain,
Me voilà d'humeur, ce matin,
A ne plus dire rien qui vaille.

Et, pour être franc jusqu'au bout,
Mon inconsistance est extrême
Au point que je suis d'humeur même
A ne plus dire rien du tout.

C'est qu'il flotte dans l'atmosphère.
Ne sais quel relent printanier ;
C'est que voici le marronnier
Redevenu corymbifère ;

C'est que, pour la première fois,
J'ai pu rouvrir cette fenêtre,
Et c'est que l'on doit si bien être
Au fond de quelque allée, au Bois !

C'est qu'un mendiant, dans la rue,
Chante sans fin : *voici l'avril!*
Et qu'au ciel d'un bleu puéril
L'hirondelle est réapparue ;

Et c'est que je me sens au cœur
Comme un délicieux malaise ;
Et c'est qu'il pleut, ne vous déplaise,
Des parfums et de la langueur !...

Que vous conter, selon la rime
Ensemble et selon la raison,
Si ce n'est qu'en cette saison,
Travailler me paraît un crime,

Et qu'il vaudrait mieux au grenier
Reléguer l'encre avec la plume
Et ne plus ouvrir un volume
Qui ne fût pas d'André Chénier ?

Mais, perpétuel tournebroche
Chez le rôtisseur Apollon,
Par zéphyr ou par aquilon,
Pour n'encourir pas de reproche,

Pauvre de moi, ne faut-il point,
Pour terminer ce premier livre,
Que, sans plus tarder, je vous livre
Un conte inédit cuit à point?

Mais, quoi ! que je reste à ma table,
A quelque copiste pareil,
Alors qu'il fait si grand soleil !
Serait-ce pas épouvantable ?

Ne pas profiter du rayon
Qui nous chauffe de cette sorte ?
Çà, voyons, souffrez que je sorte !
D'ailleurs j'emporte ce crayon,

A l'aide duquel je projette,
Si je rencontre, par hasard,
L'Inspiration quelque part,
De la fixer sur ma manchette.

Mais, pour l'heure, c'est affligeant,
Je suis d'invention plus frêle
Que, dans *Don Juan*, Sganarelle,
Ou qu'en *Les Plaideurs*, Petit-Jean.

Ouais ! lecteur, je vous entends rire
Et crier : « Voici du nouveau !
S'il n'a plus rien dans le cerveau,
Pourquoi se mêle-t-il d'écrire ? »

Ah ! dam ! j'en conviens, ce métier,
Bien que charmant, parfois m'assomme ;
Et j'aimerais mieux être, en somme,
On me croira, petit rentier.

Dans quelque bourgade lointaine,
Je n'aurais, alors, Dieu merci!
D'autre besoin, d'autre souci
Que de relire La Fontaine.

Oui, le Bonhomme seulement
Composerait ma librairie.
Avec lui, qui donc, je vous prie,
Pourrait s'ennuyer un moment?

N'a-t-il pas tout : l'ordre, la grâce,
Le trait, la malice, l'esprit?
Quel conteur a jamais écrit
Qui l'égale ou qui le dépasse?

En fut-il, jadis, comme lui
Un pour côtoyer la licence
Avec cette exquise innocence ?
En est-il un autre, aujourd'hui?

Avons-nous cette politesse
Jusque dans la salacité,
Et sa fine naïveté,
Et dans le ton cette justesse?

« Que fit-il tant ? Il imita! »
Bougonne ici tel bon apôtre.
« Et sied-il donc plus que d'un autre,
La chose étant, d'en faire état? »

Oui, certe, et c'est incontestable,
Il imita, ce grand conteur!
Mais il fut un imitateur,
On le doit dire, inimitable.

Imitant, il fit, peu banal,
Une besogne vraiment pie,
Car, chez lui, toujours la copie
A fait pâlir l'original.

Aussi, reste-t-il exemplaire;
Et Marot, qui le devança,
Est demeuré bien en deçà
Dans l'art d'amuser et de plaire...

Mais je reste là, bavardant,
Et n'ai pas, le diable m'emporte,
Pour sortir, même ouvert ma porte!
Et le temps passe, ce pendant...

Soleil, au dehors tu m'appelles,
C'est vrai, cher soleil, tu me ris;
Mais, dis, ce matin, dans Paris,
Les femmes seront-elles belles?

« Elles auront, » me réponds-tu,
« Poète, je le conjecture,
Et quelle que soit leur structure,
Plus de beauté que de vertu. »

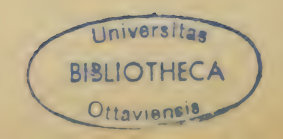
Eh ! parbleu ! la chose est fatale :
Communément du même pas
Beauté, vertu ne marchent pas
Dans cette énorme capitale...

Pourtant, si, dans les environs,
J'allais, tantôt, au lieu de filles
Bien accortes et bien gentilles,
Ne rencontrer que laiderons !...

Bah ! pour une joie incertaine
A quoi bon me mettre en chemin ?
J'ai La Fontaine dans la main,
Et la joie est dans La Fontaine !

TABLE DES MATIÈRES

FIN



TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, rue Gambetta, 6

16195. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.


a39003 003766374b
CE PQ 2607
.035M5 1904
COO DOCQUOIS, GE MINUTES LIBE
ACC# 1233307

